PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

NOV 16 1935

REVUE DE PARIS

1er NOVEMBRE 1935

GEORGES DUHAMEL.	*Le Message de Charles Nicolle.*	5
★ ★ ★	*L'Italie devant le danger. . .*	40
MICHEL DE POURICHKÉVITCH.	*Judith.* — I	47
ANDRÉ PARROT.	*La Civilisation sumérienne. .*	77
GILBERT MAUGE, A. MÉTÉRIÉ, P. REVERDY, PH. SOUPAULT, JULES SUPERVIELLE.	*Anthologie 1935*	99
Lt-Colel DE LANOUVELLE.	*Gabrielle d'Estrées.* — I. . .	108
JEAN BOISSONNAS.	*L'Appel des Cerfs*	130
ROLAND DE MARÈS.	*Le Problème de Memel.* . . .	148
WALTER DE LA MARE.	*La Tante de Seaton.*	158
EDMOND DELAGE.	*La Situation en Méditerranée.*	193
CONSTANTIN PHOTIADÈS.	*Le Centenaire de Saint-Saëns.*	205
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire* . . .	218
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre*	227

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

42e ANNÉE *NUMÉRO 21*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans son numéro de novembre 1835 la *Revue de Paris* commençait la publication du *Lys dans la Vallée*, de Balzac, et publiait diverses études d'Eugène Sue, Frédéric Soulié, Méry, Philarète Chasles, etc. De la chronique de la *Revue de Paris* nous extrayons le passage suivant qui fait revivre un des originaux célèbres du boulevard parisien.

Les singularités de M. le comte Jules de Saint-Cricq feraient à coup sûr un fort beau sujet de roman moderne. Ce fut M. de Saint-Cricq qui, sous le prétexte de se rafraîchir, *entra un soir à Tortoni et se fit servir trois glaces; il but la première et mit les deux autres dans ses bottes. Il prenait aussi d'habitude la salière pour sucrer son thé, et s'étonnait de trouver un goût si âcre à cette feuille béchique. Après une grave dissertation sur la Pologne, il saisit un jour un saladier dont il se fit une coiffure au jaune d'œuf. Vers les deux heures du matin, il n'était pas rare, il y a un mois, d'entendre à la porte basse du Café Anglais un grand cliquetis de fourchettes. C'était M. de Saint-Cricq arrangeant lui-même ses épices, ses côtelettes et ses salades. Drapé comme un Agamemnon dans un immense manteau bleu qu'il ne quittait pas, même pendant la canicule, M. de Saint-Cricq s'asseyait à une petite table du fond, après avoir eu soin d'ouvrir toutes les portes du café. Il était fort sobre, il buvait peu, et parlait beaucoup de Napoléon. Désordonné, fantasque, la conversation de M. de Saint-Cricq était cependant spirituelle, d'un tour vif, paradoxal; elle passait en revue, dans la même soirée, les acteurs de la Porte-Saint-Martin, l'affaire Fieschi et le procédé Chaptal pour la salade. Depuis quelque temps, le théâtre de la Porte-Saint-Martin était devenu le palladium de M. de Saint-Cricq. Malheur a qui eût touché devant lui aux célébrités de ce théâtre, à M. Harel, à Lockroy, et à Mélingue! M. de Saint-Cricq protégeait ouvertement* Robert Macaire *qu'il comparait à la* Folle Journée *de Beaumarchais...*

... Si l'auteur futur du roman que j'invite mes confrères à écrire, sous le titre de Vie de M. de Saint-Cricq, *était friand de notes et de sujets de chapitres, je lui en abandonne d'avance quelques-uns. Le premier chapitre pourrait s'intituler, par exemple :* Des fiacres et des moustaches de M. de Saint-Cricq. *Nous ne croyons pas que beaucoup de coiffeurs aient eu recours au mélange que ce fashionable d'un goût nouveau employait pour ses moustaches; un peu de* cold cream, *beaucoup de tabac et de chandelle. Quant aux fiacres de M. de Saint-Cricq, ils le suivaient quelquefois douze ou quinze à la file, quand il entrait au Café Anglais, en l'appelant* Pavillon! *M. de Saint-Cricq était cependant le père des fiacres. Un jour il en prit dix-sept, pour une affaire qu'il avait à cœur de terminer. Depuis une scène fâcheuse arrivée au Café Anglais, ce rendez-vous nocturne des soupeurs modernes M. de Saint-Cricq marchait à béquilles; mais sa distraction ordinaire les lui fit un jour oublier chez M. Gisquet lui-même. Il venait porter plainte contre le Café Anglais, devant M. le Préfet de police, prétendant qu'il était demeuré boiteux à la suite d'une lutte avec le maître du café, et, ce jour-là, il descendit très ingambe les escaliers de la Préfecture. Une autre fois, à Longchamp, il parcourut lui-même l'avenue des Champs-Elysées, à cheval et vêtu de trois manteaux; malgré la chaleur il portait des bottes fourrées et un parapluie ouvert. Ces excentricités n'empêchaient pas M. de Saint-Cricq d'être un homme éminemment spirituel, rempli de goût et d'atticisme à ses heures. Nous l'avons entendu plus d'une fois faire la critique d'une pièce, en feuilletonniste consommé.*

General
Harv. Paris

REMARQUES
SUR LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES
ET LE
MESSAGE DE CHARLES NICOLLE

Selon l'idée que l'on se fait et du mot et de l'acte, la vulgarisation peut, dans l'état actuel de la science, représenter soit un véritable péril, soit une impérieuse nécessité.

Au fur et à mesure qu'elle pénètre dans la connaissance des êtres et des phénomènes, la science devient de moins en moins facilement communicable. Même généreux et désintéressés, les efforts que font certains esprits pour simplifier et vulgariser des notions complexes et pour les mettre à la portée d'un auditoire nombreux, reçoivent le plus souvent un loyer d'ingratitude et de sottise. Enivrés de cette nourriture, les intelligences médiocres croient tous les problèmes résolus, tirent de cet enseignement toutes sortes de conclusions aventureuses et perdent, en même temps que la modestie, le sentiment du respect dû par tout homme au savoir véritable. Et telle fut, sans doute, une des plus grandes misères morales du XIXe siècle.

En revanche, le philosophe ne saurait, sans inquiétude, observer les progrès de la spécialisation et l'inquiétante indifférence que nombre de savants spécialisés marquent aux connaissances qui ne sont pas de leur domaine personnel. J'ai, dans divers petits essais, commenté la nature et la marche des faits de cet ordre, tout au moins en France, pays de l'Encyclo-

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

1er Novembre 1935.

pédie. Je sais que, sans renoncer aux servitudes et aux bénéfices de la spécialisation, nombre de savants français qui connaissent aujourd'hui la maturité, qui sont, en d'autres termes, des hommes du XXe siècle, ont mesuré la gravité du problème et fait de persévérants efforts pour inscrire leur œuvre de spécialistes dans une culture générale de caractère encyclopédique. J'ai même exprimé le vœu que notre Université s'applique à former des esprits capables de jouer le rôle assurément difficile d'agents de liaison et que j'ai nommés, par anticipation, paradoxalement, *spécialistes de l'encyclopédie.*

En attendant qu'un tel rôle soit, pour le salut du savoir, très exactement défini d'abord, et tenu, j'incline en toute occasion les savants que j'ai la chance de rencontrer, à faire, quand ils se trouvent au point culminant de leur carrière, une tentative généreuse pour adresser la parole à l'élite formée, dans tous les pays du monde, par la multitude cultivée des « autres spécialistes ».

Certains savants se sont montrés hostiles à cette suggestion, soit qu'ils redoutent de paraître s'abandonner d'une manière quelconque aux sollicitations de la publicité, ce qui me paraît une crainte ingénue, soit qu'ils répugnent au grand effort qu'exige la traduction claire d'une doctrine souvent sublimée dans la retraite et tout embaumée dans les bandelettes d'un langage ésotérique.

On entend bien, pourtant, qu'il ne s'agit plus d'une vulgarisation au sens où le XIXe siècle entendait ce mot. Ce que nous demandons aux savants qui ont fait œuvre originale, c'est de rendre l'essentiel de cette œuvre intelligible à des personnes instruites que leurs propres travaux risquent d'enfermer ainsi dans l'isolement et l'ésotérisme. Nul n'est plus justement désigné, pour accomplir cette nécessaire besogne, que l'auteur de tel ouvrage, le créateur de telle méthode, le protagoniste responsable de telles idées, de tel mouvement intellectuel, de tel système scientifique. En exprimant lui-même l'essentiel de sa pensée, il en fixe la forme définitive. Il évite ainsi les amplifications, les mutilations et les déformations qu'entraînent volontiers les expériences de cette nature.

***

J'examinais ce grave problème, en société de Charles Nicolle, il y a onze ans, sur le paquebot qui nous emmenait vers l'Orient. Charles Nicolle venait alors de jeter les premières clartés sur les phénomènes d'infection inapparente dont la description forme aujourd'hui son plus haut titre de gloire. Il m'avait conté ses expériences, et il en avait commenté devant moi les résultats. Je l'adjurais de rédiger un mémoire complet et succinct destiné non point à ses savants collègues, mais au public lettré. Les choses de la biologie peuvent, pour être intelligibles et suggestives, se passer du jargon des laboratoires. Je veux bien croire qu'il n'en saurait être ainsi pour toutes les sciences, et pourtant je ne renonce pas à rencontrer un jour l'esprit inventif et lucide qui me fera, par exemple, grâce à quelques pages imagées, deviner, sinon comprendre, les mystères de la relativité.

Charles Nicolle, je le dirai plus loin, est un parfait lettré, un écrivain de grand mérite. Il avait, plus que tout autre, le devoir et le moyen de rédiger lui-même son message. Il le fit donc et publia plusieurs livres où, se trouvent clairement exposées ses recherches, ses idées ou, si l'on préfère, sa philosophie biologique. Le premier de ces ouvrages, et le plus connu, porte un titre frappant : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*. Je veux citer encore *Biologie de l'invention* et *La nature, conception et morale biologiques*. Depuis qu'il occupe, au Collège de France, la chaire de Laennec, de Claude Bernard et de Brown-Séquard, Charles Nicolle a publié la substance de ses leçons et des leçons de ses collaborateurs en plusieurs ouvrages qui ont pour titres : *Introduction à la carrière de la médecine expérimentale*, *Destin des maladies infectieuses*, *L'expérimentation en médecine* et *Responsabilité de la médecine*. Les textes sont donc nombreux auxquels peut se référer un lecteur attentif, ambitieux de s'instruire. Si je prends la parole aujourd'hui, c'est pour presser le public instruit de se familiariser avec des notions susceptibles de modifier et d'amplifier notre intelligence du monde. L'œuvre et la vie de Charles Nicolle soulèvent en outre une foule de problèmes qui ne peuvent pas ne point retenir l'intérêt du psychologue. Enfin,

s'il me fallait énumérer toutes les raisons qui me déterminent à rédiger ce petit essai, je dirais qu'une amitié sans ombre m'a, depuis bien des années, donné sur la vie et l'œuvre de Charles Nicolle des clartés qu'on ne pourrait espérer d'une documentation même soigneuse.

***

Charles Nicolle est né à Rouen en 1866. Son père, Eugène Nicolle, était médecin des hôpitaux. Heureux les jeunes hommes qui sont, dès leur enfance, dès leur adolescence, orientés par des traditions familiales. Une telle orientation précoce est du plus grand prix dans les carrières qui comportent un long enseignement technique ou qui supposent une certaine tournure d'esprit, des habitudes, une attitude en face du monde. Bach et Mozart doivent sinon leur génie du moins une parfaite connaissance de l'art à la discipline familiale. On peut saluer et célébrer les bienfaits de cette discipline sans oublier que la nature, qui essaie tout, excelle aussi dans le fait nouveau, sans oublier, par exemple, que Claude-Achille Debussy est né dans un milieu qui ne semblait pas particulièrement désigné pour produire un génie musical.

C'est à la pression d'Eugène Nicolle, son père, que Charles Nicolle s'est tourné vers les sciences physiques et naturelles. Je dis et dirai constamment Charles Nicolle, car il y a deux Nicolle. Le frère aîné de Charles, Maurice Nicolle, né en 1862 et mort en 1932, a fait dans les sciences biologiques une belle et remarquable carrière. On ne saurait l'oublier.

La vie de Charles Nicolle, biologiste, apparaît au regard de l'observateur comme entièrement déterminée par deux conditions, la première engendrant la seconde. Charles Nicolle avait déjà commencé les études médicales quand il sentit qu'une de ses oreilles était, selon sa propre expression, fautive. Il a lui-même conté, dans une admirable *Lettre aux sourds*, la consultation qu'il prit d'un spécialiste, la certitude qu'il eut alors de son infirmité future, sa résolution de quitter la médecine, ses hésitations, ses espérances et ses efforts pour « pactiser avec l'ennemi ».

On peut affirmer que si Charles Nicolle est devenu le savant

qui mérite aujourd'hui l'admiration et la reconnaissance du monde entier, il le doit en partie à la terrible disgrâce dont il fut tout jeune frappé. J'imagine fort bien Charles Nicolle, praticien, s'illustrant par des vertus éclatantes. Je le vois prenant le premier rang dans la cohorte des grands cliniciens français. Mais que valent ces suppositions au prix de la réalité? Charles Nicolle, en plein essor, frappé par une infirmité qui semblait devoir lui interdire l'exercice de la médecine active, opte de bonne heure pour le laboratoire. Séparé du monde par une barrière non certes infranchissable, mais bien propre à décourager les importuns, il se trouve dans des conditions extraordinairement propices à la méditation et à l'invention.

J'ai plusieurs fois observé, dans mon entourage immédiat, l'action de l'infirmité sur l'œuvre et le destin d'un homme. Quand l'infirmité frappe des êtres « de bonne étoffe », il est rare qu'elle n'exalte pas leur valeur et ne serve pas, en définitive, à leur ascension. Précieux enseignement de la douleur. Précieuse leçon de l'épreuve et de l'adversité.

L'exemple de Charles Nicolle pose encore, et sur ce terrain même, un autre problème. L'exercice des sens est indispensable à la médecine pratique. Au laboratoire, l'intelligence et l'imagination créatrices jouent le principal rôle. Il est à souhaiter que ces vertus soient secondées par l'habileté opératoire et, conséquemment, par le jeu de sens déliés. Or, un homme du plus haut mérite peut obvier à certains manques par le choix et l'emploi ingénieux de ses collaborateurs. Dans toute la fin de sa vie, Pasteur, touché par la paralysie, devait renoncer lui-même à certains travaux. Il dirigeait et inspirait, par la vivacité de son génie, les exercices de ses élèves. On peut affirmer que la surdité de Charles Nicolle fut et demeure pour ce grand esprit une puissante cause de stimulation et qu'elle ne l'a point gêné dans sa carrière expérimentale. Charles Nicolle m'a souvent dit qu'il comptait pour peu les renseignements de son odorat qui est faible. Une admirable vie de laboratoire repose donc sur l'exercice essentiel de deux sens principaux : la vue et le toucher. J'ajoute que Charles Nicolle est un expérimentateur d'une grande habileté manuelle.

Ces renseignements donnés — qui peuvent être de grand

poids et de grande consolation dans le redressement et l'orientation de certaines carrières — ces renseignements donnés, j'en viens à la deuxième de ces conditions que je considère comme déterminante pour la vie et l'œuvre de Charles Nicolle.

L'organisation d'un laboratoire de recherches dans une ville de province comme Rouen, présentait, environ l'année 1900, des difficultés presque insurmontables. Charles Nicolle, en 1903, vient à Tunis pour y diriger l'Institut Pasteur fondé trois années plus tôt dans cette ville. Il y a passé trente-deux ans. Il y est encore, pour le plus grand bien de la science.

Ce nouvel isolement, qui s'ajoute à celui, grandissant, de l'infirmité, va placer le savant dans les conditions tout à fait favorables à sa fortune spirituelle. La pathologie de l'Afrique mineure est riche et variée. Le champ d'expérience n'est certes pas vierge, mais il est presque infini. Charles Nicolle ne s'est donc pas trompé. Son destin l'a conduit à la bonne place, sur ce sol difficile où croissent avec tant d'abondance des problèmes qui demandent regard et solution.

Il semble que la surdité d'une part et la direction d'une grande maison fort active suffisaient pour éloigner le docteur Charles Nicolle de la pratique médicale. En fait, la question mérite d'être posée de manière indépendante, c'est-à-dire en dehors des deux conditions plus ou moins exceptionnelles dont je viens de faire mention. Les sciences biologiques et, notamment, la microbiologie et la médecine expérimentale ne peuvent se passer des enseignements de la clinique. Il apparaît toutefois que la séparation des pouvoirs et des carrières est de toute nécessité. Le médecin praticien, quels que soient ses mérites et ses connaissances, ne peut pas retirer à ses malades assez de temps pour se consacrer utilement à la méditation inventive et à la recherche créatrice. Le savant de laboratoire perdrait sans doute, dans l'exercice de la médecine active, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, bien des heures qu'il doit consacrer à l'expérience, à l'étude et même à la rêverie. C'est dans une collaboration attentive — qui prélude, il faut le souhaiter, à maintes autres collaborations — que se trouve la juste solution de ce problème, plus grave au fur et à mesure que le savoir humain s'étend et s'enrichit.

Charles Nicolle a trouvé, dans le domaine clinique, des collaborateurs dévoués, parfois admirables. Le plus fidèle fut le docteur Ernest Conseil, au nom prédestiné, que j'ai personnellement bien connu et qu'il faut nommer et saluer quand on veut comprendre l'œuvre de Charles Nicolle.

Ainsi donc tranchée, réglée dès le début cette grave question des relations de la clinique et du laboratoire, Charles Nicolle a pu se consacrer à son œuvre de savant.

Cette œuvre, qui est considérable et complexe, forme l'objet même de mon essai. Avant de l'aborder et pour jeter sur elle, par avance, un peu de lumière, je veux fournir encore quelques renseignements sommaires sur la personnalité de ce savant.

Charles Nicolle a donné le modèle et l'exemple d'un esprit complet et d'une vie parfaitement remplie. C'est un grand lettré, je l'ai dit. Il a composé des romans, des récits, des nouvelles qui, par la fantaisie, l'érudition, méritent une place d'honneur dans la bibliothèque d'un homme de goût. Charles Nicolle a fait un grand nombre de voyages, dont beaucoup consacrés à l'étude et aux recherches biologiques. Il occupe, depuis plus de trois ans, la chaire de médecine expérimentale au Collège de France. Il n'a pas attendu cette fonction pour donner une part de sa vie à la formation de jeunes savants et à l'éducation de ses collaborateurs. Enfin, nous savons qu'il dirige depuis plus de trente ans un institut scientifique important qui se développe sans cesse par l'effet d'une administration toujours habile et parfois audacieuse.

Cela dit, nous en savons assez pour considérer l'œuvre scientifique de Charles Nicolle.

***

Je l'ai dit, cette œuvre est grande et variée. Je ne saurais en examiner toutes les parties, dans un essai destiné surtout à rendre sensible et accessible la pensée d'un inventeur. Charles Nicolle a, pendant une vie de recherches, abordé nombre de questions, il a traité complètement certaines de ces questions, il a jeté, sur toutes, des clartés. Les travaux de Charles Nicolle sur le *kala-azar*, sur le *bouton d'Orient*, sur *la fièvre méditerranéenne*, sur le *trachome* suffiraient sans doute

à la renommée d'un homme. Force est de me borner et de réduire mon étude à trois chapitres essentiels : le typhus exanthématique, les méthodes prophylactiques et les infections inapparentes.

En France, un homme de culture moyenne peut ignorer jusqu'au nom du typhus exanthématique. Par son analogie avec le mot de typhoïde, le mot de typhus éveille dans l'esprit du public l'image d'une maladie grave, peut-être même épidémique, mais il désigne une maladie que l'on ne redoute plus guère parce qu'on l'observe rarement.

Cette opinion rudimentaire est bien naturelle. Dans une société soumise aux règles de l'hygiène, le typhus n'a guère d'existence réelle. Un étudiant peut demeurer cinq ou six ans dans les hôpitaux de Paris sans y voir un seul cas de typhus. Mais si le typhus est exceptionnel dans une France propre, somme toute, et surveillée, cette maladie redoutable faisait encore, il y a trente ans, de terribles ravages, dans les populations ignorantes et sordides qui représentent la grande majorité du genre humain. En Afrique, en Europe orientale, en Asie, le typhus conservait son empire. De temps en temps, il frappait et tuait des milliers d'hommes. Quand les sociétés heureuses et policées s'abandonnaient aux désordres de la guerre ou de la révolution, le typhus sortait alors de ses retraites et l'Europe occidentale elle-même n'était pas épargnée. Le typhus est par excellence une infection contagieuse. La cause de cette contagion jusqu'en 1909 était encore inconnue des chercheurs. Les uns pensaient que la contagion était déterminée par le contact ou le voisinage, d'autres que le typhus se propageait, comme nombre de maladies, par l'urine, par la salive, par l'haleine, enfin par un transport direct du virus de l'homme à l'homme.

Avant d'aller plus loin, je voudrais faire une remarque sur le développement et la maturité du génie inventif.

En 1909, Charles Nicolle a quarante-trois ans. Il a déjà beaucoup travaillé. Son esprit, rompu dès le jeune âge à la recherche, apporte des contributions originales à maintes études. Il convient pourtant de souligner ce fait important : les travaux sur la prophylaxie du typhus sont l'œuvre de la quarante-troisième et de la quarante-quatrième année.

Les musiciens, les poètes lyriques, les mathématiciens sont souvent précoces. L'invention lyrique et musicale semble parfois indépendante de l'expérience. Il n'en va de même ni pour l'invention romanesque, ni pour l'invention dans les sciences de la vie, dans les sciences biologiques. Une longue préparation est nécessaire au découvreur. Non sans doute pour lui permettre d'apercevoir des rapports nouveaux entre les êtres et les phénomènes, ce qui, nous le verrons, est l'acte créateur par excellence, mais pour le mettre en mesure d'interpréter ces rapports et d'en tirer les éléments d'une figure ou d'une loi permanente.

Les biographes d'Erasme de Rotterdam s'accordent à reconnaître que ce grand homme s'est formé lentement et qu'il n'a donné sa mesure que la quarantaine passée, après une période fort longue d'étude et de réflexion. On pourrait citer vingt autres exemples, dont ceux de La Fontaine et d'Anatole France. Je crois qu'il faut se garder de généralisations hâtives. La précocité reste un phénomène surprenant; je répète qu'elle est rare dans certains domaines de la connaissance et de la création et que cette rareté se comprend. J'ajoute aussi que cette observation ne saurait être un thème d'excuse pour les esprits paresseux : une lente et laborieuse préparation demeure nécessaire et toujours souhaitable.

En quoi consiste la découverte de Charles Nicolle, voilà ce qu'il faut dire en quelques mots. Ce que cette découverte suggère, voilà ce qui peut nous retenir davantage.

De 1903, date de son arrivée à Tunis, jusqu'en 1909, époque de la découverte, Charles Nicolle observe les typhiques. Je n'insiste pas sur les dangers d'une telle observation à cette époque de l'étude. Un certain nombre de collaborateurs du savant y ont trouvé la mort. Schopenhauer a fort justement dit que l'aptitude à la douleur croit avec l'aptitude à la pensée; on pourrait ajouter que la grandeur de l'héroïsme croit avec la connaissance. Les hommes intelligents et instruits ont plus de peine et de mérite à se comporter en héros, parce qu'ils savent et parce qu'ils imaginent.

C'est après cette longue phase d'observation méditative que la clarté se fait soudain. Charles Nicolle a raconté lui-même les circonstances de sa découverte. Il avait observé

que la contagion, violente dans les douars, ou villages indigènes, dans les agglomérations, dans les villes, cessait brusquement quand les malades dévêtus reposaient sur les lits de l'hôpital. Il était naturellement conduit à penser que le malade portait sur lui l'agent de transmission et qu'il abandonnait cet agent, avec ses vêtements peut-être, en pénétrant dans la demeure hospitalière.

Voilà l'observation essentielle. Reste l'illumination. Elle vient un jour que Charles Nicolle, pour pénétrer dans l'hôpital, enjambe un typhique moribond qui est venu tomber sur le seuil et demander secours. Le malheureux est couvert de poux. Charles Nicolle a soudain la certitude que l'agent de transmission du typhus est le pou, ce parasite que le typhique abandonne, avec ses vêtements et le bain initial, au moment de se remettre entre les mains des médecins.

Reste à démontrer cette proposition. Reste à fonder solidement cette certitude subjective. C'est pure question de méthode et, pour le véritable inventeur, c'est un problème non pas accessoire mais quand même presque secondaire. L'illumination, voilà certes la grande chose. Charles Nicolle m'a dit souvent que, sa découverte entrevue, il était si parfaitement sûr du fait qu'il n'avait même plus hâte de le prouver et que son esprit, déjà, courait à d'autres aventures. On reconnaît là certains traits sur lesquels ont insisté déjà, d'ailleurs, tous les biographes de Pasteur.

Je passe donc sur les démonstrations éclatantes que Charles Nicolle donna de sa découverte et dont le détail se trouve aujourd'hui dans tous les ouvrages classiques publiés sur ce sujet et j'en viens au commentaire.

Les découvertes de cette nature frappent le profane par leur extrême simplicité apparente. Sans doute, l'appareil démonstratif est-il beaucoup plus intimidant. Les épreuves de vérification, avec leur méthode compliquée, leurs artifices laborieux, leurs stratagèmes, leurs tâtonnements, inquiètent le spectateur et le tiennent en respect. La vérité sommaire l'enhardit. L'homme qui lit un récit des plus illustres découvertes songe et parfois même s'écrie : « C'est tout simple! Comment n'y a-t-on pas pensé plus tôt? » C'est le propre du génie inventif d'apercevoir ces rapports évidents qui échap-

pent depuis des siècles à des millions d'hommes aveuglés.

Une seconde remarque a trait aux conditions ordinaires des inventions en biologie. Le mot biologie signifie science de la vie. Quand on dit que cette science opère en général dans un laboratoire, on entend que, pour ses épreuves démonstratives, elle a besoin d'un matériel particulier et de conditions complexes que l'on s'efforce de rassembler dans les lieux dits laboratoires. Mais si la lumière glacée du laboratoire est indispensable à certaine partie de l'étude, la simple et forte lumière de la vie éclaire une autre partie de l'aventure et me semble indispensable à la révélation illuminante. Nul n'a mieux que Pasteur défini les règles du laboratoire et ne s'y est plus rigoureusement assujetti; mais Pasteur est sans cesse hors du laboratoire, sans cesse chez les vignerons, les brasseurs et les magnaniers, sans cesse à l'hôpital, aux champs et à la ferme. Charles Nicolle, de même, reçoit la révélation en enjambant un malade, à la porte du lazaret. Il s'enferme ensuite dans le laboratoire pour accumuler les preuves, mais c'est dans la foule vivante qu'il a reçu la visite de l'ange.

Quant à la nature de l'illumination même, Charles Nicolle raconte volontiers de menues anecdotes qui ne manquent pas de pouvoir suggestif. Celle-ci, par exemple : « J'étais en voyage et je séjournais à Venise. J'allais, chaque jour, prendre mon courrier qui m'attendait en poste restante. Or, deux jours de suite, à ma grande surprise, les lettres cessèrent d'arriver. Je méditais sur ce phénomène quand soudain la clarté se fit dans mon esprit. Je revins vers l'employé des postes et lui demandai s'il n'avait pas reçu de lettres au nom de Charles Vicolle. Il chercha dans la case V et me remit aussitôt mon courrier. L'hypothèse se trouvait vérifiée par une expérimentation immédiate et rapide. L'esprit n'opère pas autrement dans l'invention biologique. »

Charles Nicolle, dans plusieurs de ses écrits, revient sur la différence profonde entre ces deux temps de la découverte : l'illumination ou révélation intuitive, qui est soudaine et tout à fait indépendante du raisonnement, et la démonstration qui est tout entière de logique, de patience et de savoir. Il est inutile d'ajouter que ces deux phases se trouvent précédées d'une autre phase, longue et tout aussi nécessaire que les

autres et que cette phase est celle des études préparatoires ou déterminantes.

Cette question des études préparatoires est fort délicate quand on recherche les lois de l'invention en toutes choses. Charles Nicolle recommande souvent aux jeunes chercheurs, aux futurs inventeurs de se méfier de l'érudition. Je comprends la pensée du savant. J'en exprime une semblable et parallèle quand il m'arrive de dire aux écrivains qui se trouvent attirés par la création littéraire : « Défiez-vous de l'idéologie. Défiez-vous des idées. » L'homme qui se trouve plus ou moins prisonnier d'un système d'idées a peu de chance de recevoir ce que j'appelais tantôt la visite de l'ange, c'est-à-dire la révélation illuminante. S'il est, dès l'abord, et par chance, engagé dans une idéologie neuve et féconde, il est possible que la révélation lui soit quand même accordée; mais, de façon générale, on peut admettre que l'excès de connaissances livresques, le fardeau d'idées rigides nuisent au souple jeu de l'imagination créatrice. Il ne faut donc pas confondre une sage préparation studieuse qui accoutume le chercheur à se placer en face des phénomènes, à les reconnaître, à les distinguer, avec l'écrasement de l'esprit sous le faix d'une idéologie exigeante et sans souplesse.

Cela me conduit naturellement à reprendre le vieux problème toujours renaissant et toujours soluble, d'ailleurs, de l'observation et de la contemplation. Charles Nicolle, dans ses écrits, emploie souvent et peut-être par modestie, peut-être par fidélité au vocabulaire scientifique, les expressions d'observation et d'observateur. Je suis bien sûr qu'il faut lire souvent contemplation et contemplateur.

L'observateur véritable est comparable à l'idéologue. Il est presque toujours animé, dès le début de l'aventure, par une idée préconçue qui, dans une certaine mesure, impose un sens à la recherche! Je vais, pour éclairer le débat, raconter une anecdote personnelle qui m'a toujours paru bien significative. J'étais jeune étudiant en médecine quand l'interne du service où je fréquentais entreprit de me faire entendre les battements du cœur fœtal. « C'est tout simple, me dit-il, vous allez mettre votre oreille au stéthoscope qui se trouve lui-même en bonne place, et vous allez entendre un bruit comparable

à celui que l'on ferait en heurtant, sur un rythme vif, avec l'ongle, une grosse feuille de carton. » J'ai l'imagination naturellement assez vive pour me représenter un phénomène dont on me donne une description si nette. Je mis donc mon oreille au stéthoscope et je dois dire qu'à ma grande honte je n'entendis rien du tout de ce que l'on m'avait annoncé. « Entendez-vous? » demandait l'interne. Je rougis. Je répondis que j'entendais ... et je m'en fus profondément déçu. Toutefois, quelques instants plus tard, je revins seul et j'appliquai le stéthoscope, bien désireux d'entendre enfin le bruit du petit cœur. Par un effort de cette volonté négative que l'on pourrait nommer inhibitoire, j'avais pris la décision de ne penser particulièrement à rien. Je tins si bien mon propos que, pendant quelques secondes, je partis à rêvasser. Et, soudain, alors que je sommeillais ainsi au lieu d'observer, je perçus le bruit du cœur fœtal. Il était là, net, évident. Il atteignait sans aucun obstacle mon esprit non prévenu. La contemplation me donnait sans retard ce que l'ardente observation m'avait refusé.

Je pense que l'on m'a compris. A l'heure où l'esprit cherche sa route, la contemplation seule est féconde, surtout dans les sciences de la vie. Cette phase de contemplation pure est même nécessaire en médecine quand les événements, par leur caractère d'urgence et d'immédiate gravité, n'entraînent pas le praticien. Il m'est arrivé souvent de dire à de jeunes étudiants, à de jeunes camarades, à l'un de mes fils : « Prenez des observations, sans doute, puisque c'est le mot. Observez donc vos malades. Mais sachez aussi tempérer cette flamme d'attention presque offensive qui fait l'observateur ordinaire. Sachez, au bon moment, « rêver » un peu votre malade et, si j'ose dire, en certains cas difficiles, laissez-vous aller à « dormir » un peu votre malade. N'est-ce pas cela que, d'ailleurs, on appelle le recueillement? Ne vous dispersez pas. Ne vous répandez pas. Rassemblez-vous, recueillez-vous. Mettez-vous en état de vacance et de liberté. Vous comprendrez peut-être alors ce qui jusque-là vous semblait obscur. »

Il n'existe pas une technique de la contemplation qui est la chose la plus individuelle du monde. Je pense toutefois qu'elle suppose le relâchement musculaire et que de grandes inspira-

tions calmes forment un bon exercice préparatoire. Pour certains individus, le chantonnement a parfois aussi une vertu qu'il ne serait particulièrement pas faux d'appeler vertu d'incantation. On connaît le pouvoir du chant pour préparer la méditation et, dans certains cas, l'extase.

On peut donc adopter la formule suivante : contemplation, c'est-à-dire parfaite liberté intuitive dans la partie essentielle de l'aventure créatrice, puis logique, raisonnement, rigoureuse observation vérificatrice dans la seconde phase ou phase expérimentale de l'aventure.

Ces réflexions, qui me sont inspirées par la lecture des ouvrages de Charles Nicolle et les nombreux entretiens que nous avons eus sur ce sujet, rejoignent toutes les réflexions que j'ai pu faire de mon côté sur l'art du romancier, qui n'est vraiment pas sans analogie avec les sciences biologiques. Comme le biologiste, le créateur de personnages romanesques doit redouter les pièges de l'érudition et de l'idéologie. Il doit, s'il en est capable, pendant les premiers temps de son travail créateur, s'abandonner sans inertie à la contemplation féconde. Il doit, lui aussi, rêver et dormir ses personnages s'il veut être touché par l'illumination, s'il veut recevoir la visite de l'ange. C'est par la suite que les carrières divergent vraiment. Il serait imprudent de poursuivre l'analogie entre la phase expérimentale de la création biologique et la mise en œuvre dans la création romanesque.

***

Paul Valéry me disait un jour : « Pour quelles raisons avez-vous abandonné les sciences, auxquelles vous aviez consacré toute une part de votre vie? » Je dois avouer que mon premier mouvement fut de renvoyer la question et de dire à Valéry : « Et vous-même? » Comme cette réponse n'en était pas une, je finis par donner mes raisons, ou du moins les raisons que nous aimons, pour le repos de notre esprit, de découvrir à nos actes quand ils sont accomplis.

Si la mise en œuvre et la justification d'une pensée féconde exigent souvent des travaux pénibles et moroses, le phénomène de l'illumination, du jaillissement est exaltant et magnifique.

Si la création n'est pas tout entière douleur et géhenne, s'il existe vraiment une joie créatrice, c'est que cette minute de l'illumination est donnée à l'homme en rédemption de maintes misères. Pour nourrir leur passion et restaurer leurs forces agissantes, les écrivains, les artistes ont sans doute besoin d'éprouver souvent le sentiment subjectif de la création.

Tous les savants s'accordent à reconnaître que les illuminations, dans la carrière des sciences, sont plus rares que dans toutes autres. Il est vrai que, souvent, une révélation créatrice, en biologie, par exemple, suffit pour éclairer toute une vie et féconder de nombreuses recherches. Heureux le savant qui, deux ou trois fois dans son existence est touché par la clarté géniale. J'entends bien qu'il s'agit non plus seulement de la biologie, mais de carrières scientifiques fort différentes. Joseph Bédier, consulté sur ce point, m'a donné des réponses qui concordent avec celles de Charles Nicolle.

Quant au rôle du hasard dans cette révélation illuminante, les savants, comme les artistes, s'accordent pour redouter, saluer et reconnaître ce collaborateur lunatique.

***

La méthode inventée par Charles Nicolle pour arrêter la propagation du typhus exanthématique lui a valu de nombreuses distinctions et récompenses, notamment le prix Nobel de médecine qu'il a reçu en 1928. Les médecins peuvent mesurer l'importance de cette découverte survenue, comme par miracle, si peu de temps avant la guerre. Le typhus a fait de grandes hécatombes en Europe orientale, et même en Europe centrale, dans les camps de prisonniers. Les populations de l'Europe occidentale ont été parfaitement protégées. On peut dire qu'elles ont donc, en même temps, été défendues et du fléau et même de la gratitude. Si la découverte de Charles Nicolle ne nous avait pas mis en état d'arrêter partout les contages, la guerre aurait sans doute sombré d'assez bonne heure dans un immense désastre épidémique. Des milliers, des millions de vies humaines ont été sauvées. Les hommes d'Occident, je le répète, ne savent même pas ce que c'est que le typhus exanthématique. Il est possible qu'un jour ils ou-

blient l'existence et même le nom de la variole. Ils auront, bien avant sans doute, oublié le nom de Jenner. On oublie moins vite les ravageurs : Gengis Khan et Attila, qui, du moins, laissent des ruines.

Le cas de Pasteur est consolant et bien extraordinaire. Il s'explique par une certaine mystique idéologique du XIXe siècle sur laquelle j'aimerais de revenir plus tard. Pasteur est une figure énorme, ce qui signifie très exactement hors de la norme. Il est au début d'une science et presque d'une religion. C'est un fondateur. Il bénéficie justement de la gloire très particulière des fondateurs.

Il est possible, en outre, que Pasteur ait, pour longtemps, saturé le besoin d'admiration des peuples en matière scientifique. Ce besoin n'est pas infini. L'Église, qui tient compte avec un si subtil génie des besoins et des appétits affectifs des peuples, n'admet à la sainteté officielle qu'un nombre très restreint de personnes admirables. Sans glisser vers un optimisme dont tout conspire à m'éloigner, je suis bien sûr qu'il y a, par le monde, plus de saints que l'Église n'en appelle.

***

Charles Nicolle, à deux ans d'intervalle, a fait deux découvertes distinctes sur le rôle du pou dans la pathologie humaine. L'une concerne, je l'ai dit, le typhus exanthématique. L'autre a pour objet la fièvre récurrente. Dans les deux cas, l'agent transmetteur, le réservoir de virus est le même parasite : le pou; mais la transmission affecte pour les deux maladies deux modes bien distincts.

Si je crois bon de mettre en évidence des notions désormais classiques dans ces notes consacrées surtout à des réflexions et commentaires personnels, c'est que j'ai fait, sur ce point, des expériences déconcertantes.

Il m'est arrivé de converser avec des hommes éminents qui se sont illustrés dans les sciences de la nature, physiologie, histologie, médecine, c'est-à-dire dans des sciences très proches de la microbiologie. J'ai pu souvent constater que ces chercheurs d'élite commettaient de fréquentes et graves confusions sur des questions que l'on verra bientôt, je le

pense, exposées, comme celles du doryphore ou du phylloxéra, dans les petits manuels scolaires. Je ne blâme pas les spécialistes auxquels je songe en écrivant ces lignes. Je sais que leur fardeau de connaissances personnelles est lourd et encombrant, mais tout cela me confirme dans cette idée précédemment exprimée que la vulgarisation est, aujourd'hui, sous certain contrôle, tout à fait nécessaire et qu'elle doit s'adresser d'abord — vais-je dire exclusivement? — au monde savant.

Le pou qui contient le virus exanthématique dans son tube digestif porte ce virus d'un homme à l'autre par piqûre. C'est en accomplissant l'acte physiologique de l'alimentation que le pou répand la maladie.

Le virus de la fièvre récurrente est absorbé par le pou, comme le virus exanthématique; mais il ne séjourne pas dans le tube digestif. Il se transforme et passe dans le sang de l'insecte dont la piqûre est impropre à transmettre l'infection. Cette infection se produit non par un acte physiologique du parasite mais par un accident presque inévitable. Le porteur de poux se gratte. Ce faisant, il brise les fragiles membres de l'insecte. Le sang de l'insecte souille les ongles du futur malade et, si celui-ci vient à se gratter trop fort et à se léser la peau, plus simplement encore s'il se frotte les yeux dont la muqueuse est très vulnérable, il s'inocule aussitôt le sang virulent de l'insecte.

Cette découverte est, comme la première, d'une simplicité si parfaite qu'elle déconcerte le jugement. Comme toutes les découvertes importantes en biologie, elle suppose non seulement de sévères travaux de laboratoire, mais aussi, mais surtout l'intelligence et la contemplation de la vie.

***

J'entends l'homme d'Occident murmurer : « Le typhus m'intéresse encore; il pourrait reprendre l'offensive. Mais la fièvre récurrente? Je n'en ai jamais entendu parler. Ce n'est pas un de nos fléaux familiers. »

La fièvre récurrente affecte plusieurs formes. L'une de ces formes est maladie mondiale. L'œuvre et les livres de Charles Nicolle nous enseignent en outre que nous ne pouvons plus

aujourd'hui nous désintéresser de certaines maladies soit parce qu'elles semblent rares, soit parce qu'elles sont jusqu'à nouvel ordre cantonnées dans telles régions du monde. Nous touchons, dès maintenant, à ce que je dois appeler le message du savant.

Une maladie, nous le verrons plus loin, est une personne vivante. Nous disons qu'elle est rare, soit parce que les conditions de sa transmission sont momentanément défavorables, soit parce que ses formes apparentes frappent seules nos sens et notre imagination. Charles Nicolle a montré, par ses travaux et ses ouvrages, qu'une maladie considérée comme rare peut brusquement reparaître au premier plan de la scène.

Quant aux localisations géographiques actuelles, il est prudent de ne point les croire trop fixes. Certaines maladies se déplacent, comme les groupements ethniques. La fièvre méditerranéenne, encore nommée fièvre de Malte ou fièvre ondulante, offre un exemple instructif. Apparue dans l'île de Malte, au début du XIXe siècle, elle est en train de coloniser l'Afrique mineure, une partie de l'Europe, la Sicile, l'Italie. Elle arrive jusqu'à la latitude de Paris. Elle est remarquable non seulement par cette extraordinaire expansion géographique mais encore par ses transformations rapides. Elle a débuté comme simple fièvre ou maladie générale. Elle donne dès maintenant des localisations, des complications graves. Elle semble suivre les traces de la tuberculose et l'imiter dans son comportement. C'est ce que Charles Nicolle peut appeler de manière frappante « une maladie d'avenir ».

Nous ne sommes aucunement préservés d'invasions plus étranges encore. Il est possible que la fièvre jaune ou la maladie du sommeil, grâce à quelque mutation ou variation brusque de régime vital, trouve dans l'avenir un agent transmetteur convenable parmi les insectes piqueurs dont nos climats ne manquent pas trop.

Ce cheminement des maladies infectieuses dans l'espace est grandement aidé par la marche actuelle de notre civilisation. Charles Nicolle a dit mainte et mainte fois qu'en vertu des grandes lois d'équilibre qui régissent la nature, notre civilisation d'une part nous permet de résister victorieusement à certaines maladies infectieuses par l'usage de certains remèdes

ou de certaines méthodes, mais, d'autre part, facilite la propagation de ces maladies d'une région à l'autre du globe et leur transformation de maladies régionales en maladies mondiales.

Cette dernière pensée ne saurait nous surprendre. Le monde humain se rétrécit dans la mesure même où les moyens mis à notre disposition nous permettent de connaître plus vite ce qui se passe en tous les points de la terre et de nous transporter plus vite en l'un quelconque de ces points. Ce que Charles Nicolle dit des maladies est vrai des autres fléaux. Nous savons aujourd'hui qu'une guerre déclarée aux antipodes peut se propager très vite jusqu'à nous et mettre l'Europe en flammes. Un des résultats paradoxaux de la civilisation mécanicienne, c'est de rendre l'homme, en tous lieux, sévèrement dépendant des autres hommes. L'individualisme et le particularisme sont menacés dans tous les domaines, même dans celui des maladies.

***

La thérapeutique ne renonce à rien, et elle a raison. Tout lui est bon, puisqu'il s'agit de soulager et de guérir. Les produits chimiques, les principes des plantes et des animaux, les agents physiques et mécaniques, les moyens psychiques, tout par elle est mis en œuvre et nous savons que nombre de ces remèdes pourtant si disparates se montrent efficaces s'ils sont bien employés et surtout si l'on n'attend pas de chacun d'entre eux autre chose que ce qu'il peut très exactement donner. Rien ne remplace l'opium et ses dérivés dans le traitement symptomatique de certaines douleurs. Rien ne remplace l'adrénaline ou les préparations thyroïdiennes dans le traitement de certaines carences, comme disent les spécialistes, c'est-à-dire de certaines insuffisances glandulaires. Et certains agents chimiques font merveille s'ils sont administrés de façon prudente et opportune.

La thérapeutique ne répudie aucune des ressources de son riche arsenal quand il s'agit de traiter les maladies infectieuses; mais, depuis Pasteur, elle semble plus nettement orientée. Depuis Pasteur, les médecins savent que l'être

vivant, envahi par des germes pathogènes, dispose naturellement de certains moyens de défense. Il arrive souvent que l'organisme soit débordé par la soudaineté ou par l'intensité de l'invasion. La méthode thérapeutique la meilleure consiste soit à l'aider dans la mise en action de sa défense personnelle, soit à lui fournir des matériaux tout préparés et provenant d'autres êtres vivants. Cette méthode, qui modifie les phénomènes de la vie en introduisant dans le problème des éléments empruntés à la vie, n'est pas seulement satisfaisante en théorie pour notre esprit logicien, elle donne en outre, dans la pratique, des résultats incomparables. C'est la thérapeutique biologique.

Il est curieux, pour définir des termes qui trop souvent prêtent à l'erreur, de tracer en quelques mots la carrière de cette thérapeutique ou, plus exactement, de décrire son ascension.

Par l'emploi des *sérums* d'animaux préparés au moyen d'injections progressivement dosées de cultures ou de toxines microbiennes, une telle thérapeutique est curative. Elle parvient souvent à réduire, à dominer des infections déclarées.

Par l'emploi des mêmes sérums avant la déclaration de ces mêmes maladies, la thérapeutique biologique se montre préventive. Elle permet d'éviter ces maladies en conférant aux sujets une immunité brève, mais presque toujours suffisante en période épidémique.

Par l'emploi des *vaccins*, la thérapeutique s'efforce de créer, même en l'absence immédiate de toute maladie, un état d'immunité qui peut durer, selon les cas, des mois et même des années.

On sait que le mot vaccin tire son origine de la vaccine, maladie bénigne susceptible de se développer sur le cheval et sur la vache (d'où le nom) et qui, quand on l'inocule à l'homme, rend ce dernier réfractaire à une autre maladie, la variole, grave, celle-là. C'est par analogie avec le virus vaccinal proprement dit que l'on appelle vaccins toutes sortes de produits contenant des virus plus ou moins modifiés et dont l'inoculation à l'homme ou aux animaux détermine un état d'immunité d'ailleurs renouvelable par vaccinations successives.

L'emploi des sérums et des vaccins s'est beaucoup étendu

dans les dernières années. Cela signifie que la thérapeutique vise de plus en plus à prévenir les maladies, plus exactement cela signifie que la thérapeutique laisse le pas, le plus souvent possible, à la prophylaxie. Il suffit d'énoncer cette simple proposition pour faire, du même coup, l'éloge de la médecine moderne.

Or, cette médecine préventive opère le plus souvent en déterminant chez le sujet une maladie bénigne — parfois même un simulacre de maladie — qui doit protéger ce même sujet contre l'atteinte d'affections graves, souvent mortelles. C'est fort bien. Néanmoins il y a toujours modification du sujet dans son être intime. De deux maux, on choisit résolument le moindre; mais il y a toujours, même sous forme expérimentale et contrôlée, une maladie légère avec ce que toute maladie entraîne : modification des humeurs, mise à l'épreuve des organes essentiels (foie, rein) et, parfois, quand même, complications plus ou moins graves.

Ce qui fait donc à mes yeux la grandeur d'une découverte comme celle de Charles Nicolle pour la prophylaxie du typhus, c'est qu'elle opère en dehors de l'organisme, c'est qu'elle ne suppose aucune ingérence dans le fonctionnement normal de l'organisme. C'est en quelque sorte un traitement para-organique. Je prends une image pour me faire comprendre : l'appareil digestif ne commence pas à la bouche. Il commence dans la cuisine. Le hachoir et le tamis sont des accessoires para-organiques de notre appareil masticateur. De la même façon, notre défense contre les maladies commence hors de l'organisme. En nous séparant du parasite vecteur de virus, nous accomplissons vraiment un acte médical. L'hygiène est la médecine par excellence, puisqu'elle rend la médecine superflue.

La découverte de Charles Nicolle se place donc, à mon regard, au point le plus élevé de cette construction ascendante dont je parlais tantôt. Elle se place exactement à ce point où l'hygiène préventive rejoint la morale. Il apparaît en effet que des affections comme le typhus se développent et se répandent quand l'homme, en proie aux démons de la guerre, répudie les leçons de l'histoire, oublie sa dignité essentielle et se ravale au niveau de la brute. C'est à ce moment que l'on voit repa-

raître les parasites et leur cortège de misères mortelles. C'est à de tels moments que le typhus arrive, comme un châtiment.

Je dois ajouter que Charles Nicolle a préparé un sérum qui permet, pendant les épidémies, de placer le personnel médical et hospitalier en état de résistance active. Les élèves de Charles Nicolle étudient un vaccin susceptible de protéger une population importante, au cas où l'épouillage serait difficilement réalisable.

***

On le voit, une partie des travaux de Charles Nicolle concerne la prophylaxie de certaines maladies graves. Charles Nicolle a mis par exemple en évidence les propriétés préventives du sérum de convalescence dans la rougeole et cette méthode a déjà sauvé des milliers d'enfants.

Il m'est arrivé souvent, au cours de longs voyages ou d'entretiens dans la retraite, d'interroger Charles Nicolle sur le sens moral profond de l'inventeur scientifique. Nul plus que ce savant n'a, j'en suis bien sûr, le sentiment de sa responsabilité. Il suffit, pour le comprendre, de lire les pages qu'il consacre à la guerre microbienne et, de façon générale, à l'utilisation criminelle des découvertes scientifiques. Nul n'a pesé les fruits du savoir avec des balances plus exactes et plus sévères. Je peux donc dire que, dans tous ses propos, Charles Nicolle répudie en riant l'imagerie d'Épinal qui nous montre le savant inspiré, pendant ses travaux, par des sentiments humanitaires. En vérité, le savant véritable est dominé par une passion, celle de la découverte. Il cherche, il cède à sa passion, comme un merveilleux chien de chasse. Pendant l'aventure créatrice, il est bien rare qu'il s'embarrasse de considérations morales. Il est même à croire que de telles considérations l'alourdiraient et pourraient l'égarer. La découverte faite, le savant en mesure toute la portée. Si cette découverte peut alléger les misères humaines, le savant se réjouit et apprend avec joie au reste du monde quel profit l'on doit tirer du travail accompli.

C'est tout ce que l'on peut dire avec loyauté, sur la volonté de bien dans la découverte scientifique, sans glisser à l'amplification légendaire.

***

J'ai dit tantôt qu'une révélation créatrice pouvait ordonner toute une vie de recherches. Une grande pensée peut, en certains cas, féconder non seulement la carrière d'un savant mais encore les travaux de ses élèves et de ses successeurs. Il est bien entendu que la science procède par constructions successives, rigoureusement établies les unes sur les autres. Une pensée scientifique est toujours dépassée, le moment venu : mais elle a joué son rôle et donné les fondements des pensées qui l'annulent, par la suite. La pensée de Pasteur est encore vivante. On peut même dire que presque toutes les découvertes, en ce qui concerne les sérums et les vaccins, apparaissent comme des conséquences plus ou moins directes de l'œuvre pastorienne. Les sérums antidiphtérique et antitétanique, les sérums préventifs de la rougeole et de la poliomyélite, les vaccins antityphoïdiques, anticholériques, antipesteux, l'anatoxine de Ramon, pour ne citer que les produits les plus connus, procèdent en ligne directe du génie pastorien.

La méthode imaginée par Charles Nicolle pour la prophylaxie du typhus a comme origine une observation originale et non l'application d'une technique de laboratoire. Pourtant elle paraît encore un corollaire étonnant de l'œuvre pastorienne. Pour trouver le point où Charles Nicolle se sépare du maître et s'engage dans une direction tout à fait nouvelle, il faut arriver aux affections inapparentes.

Les maladies infectieuses ne forment pas, à elles seules, toute la pathologie. Le chapitre qui leur est consacré grandit pourtant sans cesse. Elles viennent presque toujours compliquer les autres maladies, notamment les blessures, les affections traumatiques. Elles sont souvent à l'origine de certaines maladies que l'on nomme, par la suite, maladies de développement, maladies de la nutrition, maladies fonctionnelles, constitutionnelles, etc... Par leurs atteintes répétées, elles déterminent la vieillesse et la mort. Si l'on imaginait le monde sans maladies infectieuses, la pathologie se trouverait probablement réduite à très peu de chose. Elles représentent enfin une des formes les plus constantes et les plus frappantes de la lutte entre les êtres vivants, de la lutte pour la vie. Tout ce qui

peut modifier nos connaissances sur les maladies infectieuses est donc, pour nous, important au premier chef.

Les maladies infectieuses se manifestent par un certain nombre de signes ou symptômes. Certains de ces signes sont sensibles à l'observateur et s'appellent symptômes objectifs, d'autres sont perçus par le malade et portent le nom de symptômes subjectifs. La douleur est, par exemple, le plus notable de ces derniers.

Il est, à réflexion première, difficile d'imaginer une maladie complètement dépourvue de symptômes et présentant néanmoins un intérêt considérable pour l'individu comme pour la société. C'est pourtant grâce à l'observation d'une maladie telle que Charles Nicolle a pu modifier un grand nombre de nos idées sur les maladies infectieuses.

Le typhus exanthématique est transmissible au cobaye. On peut, par passages successifs sur les cobayes, conserver le virus de cette maladie au laboratoire. Il suffit de prélever du sang de l'animal malade et de l'inoculer à l'animal sain et ainsi de suite. Cette maladie, chez le cobaye ne donne qu'un symptôme, d'ailleurs d'observation délicate : la fièvre. Charles Nicolle, au cours des innombrables expériences de passage qu'exige l'étude continue de la maladie, observe un jour que certains cobayes ne prennent pas le typhus, qu'ils ne présentent pas, du moins, le symptôme unique : la fièvre. Or, Charles Nicolle a l'idée de prélever quand même, pendant la période où ils devraient régulièrement être malades, le sang de ces animaux réfractaires. Il inocule ce sang à des animaux sains et ces animaux sains prennent un typhus normal, c'est-à-dire un typhus fébrile. Qui mieux est, le sang des animaux apparemment réfractaires est virulent pendant le temps exact où il l'est chez les animaux sensibles. Conclusion : certains cobayes contractent un typhus d'une forme particulière qui ne donne aucun symptôme, qui se caractérise uniquement par la virulence des humeurs, qui évolue, dans le temps, comme le typhus apparent et qui laisse après lui, comme la maladie apparente, une immunité plus ou moins fragile, mais indéniable.

Aussitôt cette nouvelle communiquée, les chercheurs se mettent en branle. Charles Nicolle a décrit les formes inapparentes du typhus, de la fièvre boutonneuse, de la fièvre récur-

rente, de l'ictère infectieux chez certains animaux. Blanc et Caminopetros révèlent des formes inapparentes de la dengue. On reconnaît, on étudie des formes inapparentes de la fièvre jaune, de la poliomyélite ou paralysie infantile, de la fièvre herpétique, de l'encéphalite épidémique, de la rougeole, de la fièvre méditerranéenne.

A peine cette notion répandue, elle reçoit des interprétations superficielles ou vicieuses. Pour maints esprits mal instruits ou inattentifs, la forme inapparente se confond avec la forme latente ou la forme atténuée.

Il existe des individus qui présentent ordinairement dans leurs humeurs ou dans leurs sécrétions muqueuses certaines bactéries pathogènes. Ces individus sont nommés porteurs de germes; ils recèlent, par exemple, pendant plusieurs années consécutives, le bacille de la diphtérie dans leurs mucosités buccales ou le bacille typhique dans leur intestin. Ces individus ne sont pas malades, ils ne présentent pas une infection, même inapparente. Ils peuvent propager autour d'eux la maladie dont ils hébergent le virus.

D'autres individus porteurs de germe, à la suite, parfois, d'une première infection, présentent une forme latente, en ce sens que le virus peut reprendre de la virulence et donner de nouveaux accidents, voire une rechute complète.

Enfin certains sujets prennent, soit en période d'épidémie, soit de façon sporadique, une maladie d'allure bénigne qui présente des symptômes peu marqués ou parfois encore une symptomatologie incomplète. Dans certains cas de scarlatine larvée, la maladie, par exemple, ne donne qu'un symptôme, d'ailleurs terminal : la desquamation, c'est-à-dire la chute d'écailles plus ou moins considérables de peau morte.

Il était nécessaire de revenir sur ces cas pathologiques divers pour bien les distinguer de la forme inapparente. Celle-ci se présente comme une maladie aiguë, réelle, qui évolue cycliquement, c'est-à-dire dans le même temps que la maladie parfaite.

Cette forme inapparente peut être, chez un sujet, la première manifestation de la maladie. Elle est dite alors de première atteinte. Elle peut se déclarer après une première atteinte qui fut apparente et lorsque l'immunité laissée par celle-ci se trouve épuisée. Elle s'appelle alors : forme inapparente de récidive.

J'ajoute enfin que certaines infections ordinairement inapparentes chez l'animal donnent des formes apparentes chez l'homme, et vice versa.

Nous en savons bien assez maintenant sur les faits pour mesurer les conséquences et l'importance du phénomène et de sa découverte.

***

Certaines de ces conséquences intéressent strictement la médecine : d'autres frappent le psychologue, d'autres sont de nature à modifier notre philosophie de la vie.

La première pensée du lecteur, en présence de ces notions nouvelles, est, sans doute : « Si ces maladies ne donnent aucun symptôme, si vraiment elles ne sont perceptibles ni pour l'observateur ni pour le sujet, de quel intérêt nous sont leur connaissance et leur étude? Disons qu'elles n'existent pas. »

Les maladies qui donnent des formes inapparentes sont toutes contagieuses et épidémiques. Elles sont graves pour la plupart. Avec les progrès de l'hygiène et l'isolement des sujets atteints, la disparition de ces maladies, en certaines contrées privilégiées, semblait, hier encore, une question simple et qui devait être promptement réglée. La découverte des formes inapparentes complique le problème. Elle en recule au premier abord la solution; mais elle nous éclaire en même temps sur les difficultés et, partant, les possibilités d'une telle solution.

Nous savons, grâce à Charles Nicolle, que si certaines affections redoutables se conservent dans une société bien armée, suffisamment instruite et du moins fort attentive à ses misères, c'est que les formes inapparentes assurent jusqu'à nouvel ordre la transmission des contages d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle est en général méconnue. On a noté, pendant les dernières épidémies de poliomyélite, maladie terrible entre toutes par les paralysies durables qu'elle produit, on a noté, dis-je, que certaines personnes qui semblaient insensibles à la maladie faisaient des formes inapparentes. Ces personnes portent inconsciemment, involontairement certes, la maladie dans des milieux épargnés jusqu'alors et qui ne peuvent guère soupçonner les voies et moyens de l'invasion.

Ces faits, inquiétants au premier regard, doivent être envisagés avec sang-froid. En médecine, l'heureuse ignorance est souvent génératrice de catastrophes. Mieux vaut connaître tous les visages du mal. Si certaines affections contagieuses sont un jour effacées du monde, ce sera grâce à la découverte, acquise désormais, de leurs formes inapparentes, les moins dangereuses, à coup sûr, pour l'individu, les plus redoutables, assurément, pour l'espèce.

***

La découverte des maladies inapparentes ne saurait laisser le psychologue indifférent. Bien que Charles Nicolle se soit abstenu jusqu'ici de toute interprétation en ce sens, il m'est arrivé souvent de faire des hypothèses qu'il n'a pas repoussées.

Nous savons que les maladies apparentes exercent une action modificatrice puissante sur notre vie psychique. Chaque maladie laisse une trace plus ou moins durable dans notre histoire humorale et dans notre histoire morale. Je connais des gens doués de vertus très fortes et qu'un accès morbide touche vivement dans l'exercice de telle ou telle de ces vertus. Il est des hommes dont le courage, pourtant fort grand, ne résiste pas à quelques dixièmes de fièvre, d'autres qu'une légère hypersécrétion gastrique ou intestinale prive de toute clarté raisonnable ou de tout esprit de finesse. Nonobstant les lésions, les infirmités ou encore les séquelles, comme disent les médecins, que certaines maladies laissent après elles, les désordres moraux déterminés par une infection méritent d'être considérés. Une fièvre typhoïde peut transformer un caractère. Une simple grippe change parfois les idées et les sentiments d'un malade. La douleur et l'inquiétude ne sont pas seules en cause. Certaines altérations psychiques sont très sûrement imputables à l'infection, aux poisons sécrétés par l'agent pathogène. La méningite bacillaire s'annonce par de notables changements du caractère : le jeune malade devient triste, tendre et caressant. C'est à de petits changements dans la vie morale de leurs enfants que les mères font, par une intuition admirable, le diagnostic précoce de bien des maladies. On observe, chez nombre de tuberculeux,

des troubles de la sentimentalité qu'on aurait tort d'expliquer par le régime et la cure. Je pense volontiers que certaines affections de la prostate s'annoncent de bonne heure par certain déséquilibre dans l'ordre sensuel et affectif. Des infections chroniques à lent développement, comme la syphilis, avant de compromettre certaines fonctions psychologiques, les exaltent temporairement de manière extravagante. D'où le préjugé, répandu dans les milieux intellectuels et par cela même redoutable, de la syphilis, principe du génie créateur.

Une saine philosophie médicale doit tenir compte, dans le pronostic des maladies infectieuses, de leur retentissement sur l'intelligence, la volonté et la sensibilité.

Nous ne savons pas dans quelle mesure les infections inapparentes sont, elles aussi, capables d'agir sur nos diverses fonctions morales. Il semble presque impossible de considérer cette action comme nulle. Je la crois d'autant plus active qu'elle est complètement méconnue et que, par conséquent, ni le malade, ni l'entourage ne se trouvent placés en état de résistance et de correction vis-à-vis de troubles que rien ne permet de prévoir.

Je ne voudrais pas laisser croire, ce disant, que les événements psychologiques dont est formé l'histoire de chacun de nous ont tous leur origine dans une modification humorale et qu'à cette modification humorale il faut toujours chercher une cause pathologique, apparente ou non. Loin de moi une pensée aussi simpliste. Les transformations lentes de l'ordre moral reconnaissent bien assez de causes dans le jeu des événements et des caractères pour qu'il soit inutile de leur fabriquer une étiologie aventureuse. Mais quand il s'agit d'interpréter non plus une transformation progressive mais une variation soudaine et mal explicable, il n'est pas absurde — en attendant que des notions plus précises nous soient procurées — de songer à quelque répercussion purement psychologique d'une aventure pathologique et peut-être d'une infection inapparente.

Puissent de telles hypothèses nous assister dans la voie de l'indulgence et nous conduire à réviser certains jugements.

***

Avec la découverte des infections inapparentes s'ouvre un nouvel âge des sciences médicales.

L'histoire scientifique des maladies infectieuses commence vraiment à Pasteur. Des cliniciens révérés avaient, dans la suite des siècles, donné, de ces maladies, des descriptions remarquables. Ils avaient fait œuvre de bons et sérieux observateurs, ils n'avaient pas fait œuvre d'inventeurs. Pasteur a découvert la cause des maladies infectieuses. Il a, d'un seul coup, donné le sens profond du tableau clinique. Non content d'avoir trouvé dans le microbe la cause de l'infection, Pasteur a posé en pleine lumière le problème de la spécificité : chaque maladie reconnaît pour agent un microbe d'une espèce définie et, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, chaque microbe donne et donnera nécessairement la même affection. Cette vérité, Pasteur l'a démontrée par des artifices péremptoires : l'isolement des microbes, la culture pure et l'infection expérimentale.

Il ne semble pas que Pasteur ait eu le sentiment de l'infinie complexité du microbe et de ce que, par la suite, Maurice Nicolle, puis Charles Nicolle ont appelé « la mosaïque de pouvoirs ». Il est même à croire que survenue trop tôt, cette notion de complexité n'eût pas servi Pasteur, au contraire. Cela aurait même pu l'égarer dans son œuvre de législateur. Car Pasteur est vraiment un législateur. Il a doté la biologie d'une constitution initiale, d'ailleurs magnifique. Il lui fallait, pour ce faire, penser et raisonner comme si le monde qu'il venait d'apercevoir et de portraire était à jamais fixe, immobile *in secula seculorum*. Grand constructeur et patriarche de la biologie, Pasteur s'est placé sur le terrain résistant. Il nous a donné, des phénomènes secrets de la vie, une représentation admirable et statique.

Les continuateurs de l'œuvre pastorienne ont non seulement développé puis appliqué toutes les pensées du maître, ils ont encore, à plusieurs reprises, tenté de faire bouger la machine. Ils ont compris que la notion de spécificité demandait révision, qu'un même microbe possédait de nombreux pouvoirs, parmi lesquels le pouvoir pathogène semblait seul spéci-

fique. Ils ont démontré, exécutant en cela le testament de Pasteur, que ce pouvoir pathogène était susceptible de grandes variations. Ils ont décrit diverses transformations morphologiques des virus. Ils ont pressenti plus ou moins clairement que si les organismes pathogènes étaient susceptibles de certaines modifications, les maladies qu'ils déterminent devaient elles-mêmes se transformer, problème sur lequel la clinique, de son côté, donnait quelques lumières.

Il nous faut arriver à l'œuvre de Charles Nicolle pour qu'une pensée maîtresse jaillisse de toutes ces observations Le premier, Charles Nicolle, rattachant hardiment l'évolution des maladies à l'évolution des espèces microbiennes, met toute la machine en mouvement.

Pour Charles Nicolle, chaque maladie a trois existences différentes. D'abord l'existence individuelle. Une infection se déclare chez un sujet. Elle envahit l'organisme plus ou moins vite et plus ou moins complètement, atteint son apogée, décroît et disparaît en cas de guérison.

Ensuite l'existence épidémique. Une maladie infectieuse et contagieuse surgit dans une agglomération humaine ou animale. Elle frappe un, deux, dix, cent, mille sujets. Elle s'étend dans l'espace et dans le temps. Elle atteint, dans cette existence comme dans l'existence individuelle, son apogée ou son acmé. Puis elle décline et s'éteint.

Enfin, notion capitale, en dehors de l'existence individuelle et de l'existence épidémique, chaque maladie possède une existence historique. Cela signifie qu'apparue sur une espèce à un moment donné de l'histoire, elle dure en se transformant, comme tous les êtres vivants. Un moment vient où, par sa fréquence et sa gravité, cette maladie atteint l'apogée de son existence historique, puis elle donne des formes moins graves et plus rares, puis elle perd petit à petit son empire et on peut penser qu'elle est condamnée, comme tout dans le monde vivant, à disparaître.

Les formes inapparentes, qui permettent de compléter si parfaitement le tableau, se placent soit au début soit à la fin de l'aventure. Certaines maladies commencent timidement leur histoire par la forme inapparente avant de se hausser à la forme complète, symptomatique. Des maladies qui ont connu

de grands triomphes achèvent leur destinée dans ces formes inapparentes. Ces formes sont tantôt des embryons, tantôt des fossiles de maladie. Elles constituent dès maintenant une branche de la pathologie, une branche dont le praticien ne peut se désintéresser et que Charles Nicolle appelle la sous-pathologie.

L'essentiel de cette philosophie biologique, Charles Nicolle l'a résumé dans le titre de deux ouvrages que j'ai cités plus haut : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*, puis, plus récemment : *Destin des maladies infectieuses*. J'ai souvent exprimé devant Charles Nicolle cette idée que l'histoire d'une maladie, envisagée de cette manière, pouvait se comparer à l'histoire d'une civilisation. On peut appeler civilisation la série des phénomènes déterminés par le développement d'une espèce, d'une race ou d'un peuple en fonction des autres groupes vivants et des phénomènes naturels. Comme on dit la civilisation égyptienne ou la civilisation maya, Maeterlinck a dit fort heureusement la civilisation des fourmis et des termites. On peut donc parler aussi de la civilisation du pneumocoque ou du streptocoque. On peut donc essayer de comprendre et de décrire l'histoire de ces microbes, leurs conquêtes, leur empire, leurs succès, leurs échecs et peut-être, un jour, leur décadence et leur anéantissement.

Encore qu'il soit impossible de saisir le phénomène à son origine, la naissance des maladies infectieuses est un phénomène dont on ne peut douter. Leurs transformations vont désormais pendant longtemps occuper l'attention des chercheurs. Nous pouvons parfois constater leur déclin. Leur disparition définitive est un phénomène moins évident bien que plus souhaitable. Faute d'une entente universelle, pour longtemps encore bien incertaine, c'est par affaiblissement du pouvoir pathogène et par adaptation des espèces sensibles que la disparition des maladies a quelque chance de se produire.

C'est ainsi que sous l'influence d'un grand esprit qui est aussi un esprit inventif, la gigantesque construction pastorienne vient, si l'on peut dire, de se mettre en route. Le monde selon Pasteur nous paraissait immobile, car pour l'étudier d'abord il avait sans doute fallu l'arrêter dans sa course, comme fait la photographie. Aujourd'hui, l'image s'anime. La pensée de Charles Nicolle est essentiellement cinétique.

Les maladies infectieuses, personnes vivantes, sont en marche pour l'accomplissement de leur destin. N'oublions jamais que notre adversaire est vivant et mobile.

***

L'idéologie scientifique du XIXe siècle est optimiste. Elle inspire la confiance aveugle et l'orgueil. Au XIXe siècle, et quelles que soient les représentations de l'esprit critique, les savants ont le sentiment de faire des découvertes définitives. Encouragé par cette idéologie, le public se montre exigeant, candide, prompt à l'enthousiasme. Il sacrifie de grand cœur sur les autels de la nouvelle divinité.

On peut être reconnaissant à Charles Nicolle d'avoir rompu courageusement, franchement, avec une idéologie si dangereuse.

Il faut en prendre notre parti, presque toutes les découvertes de la science, au lieu d'être définitives et consolantes, apparaissent, quand on les considère de près, précaires et plutôt inquiétantes.

Endoctriné par les ouvrages d'une vulgarisation intempérante, le malade exige diagnostic et traitement. Le médecin fera l'impossible pour fournir ce qu'on lui demande, mais il devra n'oublier jamais la fragilité de certains diagnostics et la vanité de certains traitements. Nous le savons désormais, les germes pathogènes sont susceptibles de métamorphose, leur spécificité ne correspond qu'à des classifications provisoires, les types nosologiques, c'est-à-dire les maladies typiques sont des formes commodes pour l'étude, mais qui demandent et demanderont d'incessantes révisions. Nulle maladie n'est sûrement vaincue à jamais? Il nous faut surveiller tout et particulièrement nos remèdes qui vivent aussi, qui se transforment aussi, qui peuvent perdre certaines de leurs propriétés et en contracter d'autres dont nous ne savons rien. Aucune sécurité dans les sciences de la vie. Il ne faut pas parler de triomphe. Il faut, chaque jour et chaque minute de chaque jour, songer à l'incessant combat. Les plus beaux succès sont perpétuellement compromis. La vaccine peut, un jour futur,

devenir une maladie grave. Que le monde ne tremble pas : on trouverait sûrement autre chose pour remplacer la vaccine.

Je l'ai dit et j'y reviens, la philosophie de Charles Nicolle comporte une critique sévère de notre civilisation. Cette critique aboutit finalement à la grande loi d'équilibre. Si la civilisation se développe, elle propagera les maladies localisées jusqu'ici en certaines contrées, mais nous apprendrons à nous mieux préserver. Il y aura plus de maladies, moins de malades, moins de morts. Si la civilisation recule, ce qu'on peut envisager avec l'enseignement de la dernière guerre, le nombre des maladies diminuera sans doute en chaque point du globe. Il y aura moins de maladies, mais plus de malades et plus de morts. Involontairement, l'intelligence de l'homme tend à compenser le mal dont elle est capable. Comme toutes les forces de la nature, elle est soumise aux lois d'équilibre.

Cette intelligence, pourtant, est exceptionnelle, dans la nature. Elle met en jeu la logique et la raison. Rappelant à point l'extraordinaire parole de Daniel Huet : « L'intelligence de Dieu n'a rien à voir avec celle des hommes », Charles Nicolle pense que l'intelligence de l'homme n'a rien à voir avec celle de la nature et qu'il est toujours périlleux de préjuger par nos pensées des démarches de la nature.

L'homme n'est quand même point isolé de la nature par cette intelligence monstrueuse. Il est solidaire des animaux. Il peut leur donner certaines maladies. Il peut, à leur contact, en contracter certaines autres. Si les animaux sont parfois, pour l'homme, des réservoirs de virus, l'homme est aussi le réservoir du virus qui décime certaines espèces animales.

Charles Nicolle pense que ces conclusions critiques ne sont aucunement décourageantes, au contraire. Précisément parce que la civilisation porte dans ses flancs de grands maux, l'homme est contraint de travailler et d'inventer sans cesse pour comprendre et neutraliser ces maux. Les fruits de la science biologique sont les moins amers de tous. Les conquêtes de la science biologique ont peu de chances de se retourner contre l'homme. Cultiver cette science bienfaisante est donc un devoir pour le chercheur.

***

Charles Nicolle, on le voit, touche à maintes graves questions et, dans chaque étude, il marque sa puissante empreinte. Il atteindra bientôt sa soixante-dixième année. Il n'a jamais cessé de travailler. Son génie inventif n'a pas fléchi, même dans la vieillesse. Il ne s'est pas laissé, comme d'autres l'ont fait, distraire de son travail de chercheur par ses fonctions d'administrateur.

Pendant les dernières années, il n'a cessé d'explorer des territoires nouveaux et de travailler à l'accomplissement de ses pensées essentielles. Il a, dans la microbiologie, introduit fructueusement la notion de mutation ou de variation brusque, grâce à laquelle on s'efforce d'expliquer aujourd'hui l'évolution des êtres vivants. Il a, le premier, posé devant le public le grave problème de l'expérimentation sur l'homme. Il a mené l'examen sans hypocrisie et a découvert des règles morales.

Ce grand esprit, retranché des bruits du monde par une cruelle infirmité mais non séparé des hommes, ce grand et généreux esprit m'a montré en maintes circonstances qu'il demeurait un médecin au sens le plus élevé du terme.

Un soir que je parlais à Charles Nicolle d'une dame que nous connaissions tous deux, à qui je venais de rendre visite et que j'avais trouvée fort souffrante, le savant me dit soudain :

— Elle souffre! Avez-vous pensé à lui prendre la main?

Cette simple parole est d'un homme. Elle est aussi d'un grand médecin, d'un médecin qui n'a jamais failli à son véritable devoir.

S'il me fallait encore, pour finir, donner un trait de caractère, je choisirais, entre plusieurs, celui-ci :

En 1930, je me trouvais à Tunis pendant le mois de mars. La régence venait d'être sérieusement alarmée par une petite épidémie de peste. La maladie était apparue dans un groupe de nomades campés aux portes de la ville. Les premiers cas reconnus, les médecins du service d'hygiène avaient énergiquement circonscrit le mal terrible. On avait évacué la prison de la ville et on y avait enfermé tous les individus malades et suspects, sous la surveillance de médecins admirables en tête

desquels il faut nommer le fidèle collaborateur de Nicolle, Ernest Conseil. Un seul des suspects avait échappé à cette rafle et l'on ne savait pas ce qu'il était devenu.

Or, cinquante ou soixante jours plus tard, au mois de mars, comme je viens de le dire, me trouvant à la direction de l'hygiène où mon ami le docteur G. recevait en ma présence une communication téléphonique, je le vis soudain pâlir. « Figurez-vous, me dit-il, que des tirailleurs, faisant l'exercice près de la ville de M., dans un champ, ont déterré un cadavre enfoui sous quelques pierres. Toutes recherches faites, il apparaît que ce cadavre est celui du dernier pesteux de l'épidémie, de ce fuyard dont on avait perdu la trace. Voilà le monstre qui sort à nouveau de la terre. Que faire de la compagnie de tirailleurs? Il faut consulter Nicolle. »

Consulté sur l'heure, Charles Nicolle réfléchit et répondit simplement : « Non, pas de quarantaine. J'estime que le virus est déchu. Qu'on laisse les tirailleurs libres. »

J'ai souvent pensé, depuis, à cette scène et à cette réplique. Je sais ce que représente la peste. J'ai compris, ce jour-là, ce que signifie, pour un savant, le mot de responsabilité.

GEORGES DUHAMEL

L'ITALIE FASCISTE DEVANT LE DANGER

Depuis treize ans l'Italie s'est façonné une âme et un corps nouveaux. Par un effort continu, soutenu sans fléchissement dans une atmosphère de foi et de fièvre, les forces obscures du pays et la volonté d'un homme ont collaboré pour mettre sur pied une architecture constitutionnelle, économique et morale sur le fronton de laquelle deux mots sont gravés : révolution et autorité. C'est le Fascisme.

Il a crié son mépris de tout ce qu'il a détruit, du parlementarisme, de la franc-maçonnerie, de l'internationalisme, du pacifisme, du libéralisme, de l'individualisme. Il a, comme tous les êtres jeunes, présenté sa jeunesse comme une vertu. Le voici devant l'épreuve. Comment va-t-il l'aborder? Comment va-t-il en sortir? Tel est le problème.

Une première remarque : cette épreuve, il en a lui-même senti le besoin. Il est allé au-devant d'elle. Peut-être, face à face, lui découvre-t-il un visage différent de celui qu'il attendait, singulièrement plus grave et plus tragique, mais le danger, il l'a voulu, délibérément voulu. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher comment l'affaire éthiopienne s'encadre dans la politique extérieure de l'Italie, comment, ayant renoncé aux espoirs d'expansion en Europe, elle s'est tournée vers l'unique terre africaine qui restât encore disponible; mais bien, plutôt, de voir comment l'évolution intérieure du pays explique cette tentative coloniale. Le fascisme s'appuie sur deux bases, le groupe révolutionnaire des chemises noires

qui, en 1922, ont conduit leur chef au pouvoir, et la jeunesse. Les chemises noires des heures héroïques, anciens combattants, anciens « arditi », ont gardé vivant l'esprit révolutionnaire. Ces compagnons de la première épopée comprennent mal l'embourgeoisement, la diplomatie conformiste, les congrès où les orateurs en jaquette parlent trop et ne disent rien. Ils ont besoin d'action. Ils s'impatientent de voir les retards que subit l'élaboration du monde nouveau, de ce corporatisme qui se perfectionne sans doute peu à peu, mais qui ne supplante pas encore tout à fait ce qu'ils ont, eux, depuis longtemps condamné. Il faut une seconde épopée avant que leur âge mûr ne se transforme en vieillesse. Qui sait? La chaleur d'une atmosphère héroïque permettra peut-être de faire éclore d'un seul coup ce qui tarde tant à paraître. Quant à la jeunesse, habituée à défiler devant les cartes qui, sur la *Via del' Impero*, lui ont appris que les Romains étaient les maîtres du monde, elle est impatiente de servir, de se sacrifier. C'est donc, en partie au moins, pour achever l'édifice corporatif, pour utiliser l'impatience des vétérans et des jeunes gens, que l'expédition d'Éthiopie est décidée.

C'est aussi pour se prouver à soi-même, par les faits, sa propre puissance que le fascisme en prend l'initiative. Il a forgé une armée, une discipline, une nation. Peut-être — quant à lui il n'en doute pas — un avenir prochain le forcera-t-il à jeter tout cela, qui est son œuvre, dans le brasier d'un vaste conflit européen qu'il ne recherche pas, mais qui déjà s'annonce à l'horizon. Une campagne coloniale serait une préparation magnifique. Elle permettrait de juger de l'efficacité de cette formidable machine, admirablement conçue sans doute, mais sans précédent dans l'histoire et dont aucune expérience n'est encore venue confirmer la valeur.

***

Pendant une première période, la nation italienne se trouve uniquement devant le problème éthiopien proprement dit. Elle sait déjà que certaines résistances étrangères se font sentir, mais elle n'en mesure pas l'importance. Elle ne s'en soucie pas. Or, si le spectacle de ses soldats déjà brunis par

le soleil des camps d'entraînement, virils sous leur casque de toile, la remplit de fierté, elle n'éprouve pas, cette nation italienne, cette unanimité irrésistible qui soulève parfois les peuples au cours de leur histoire et leur fait accomplir des gestes immortels. Elle applaudit les défilés, elle pavoise, elle acclame, elle chante les hymnes nationaux, elle salue avec émotion les transports qui lèvent l'ancre chargés de jeunes guerriers, mais sur les quais on voit des mères immobiles, le visage crispé, qui regardent s'éloigner les navires. A Rome le pèlerinage du Divin Amour est suivi de foules exceptionnelles : ce sont les parents de ceux qui sont partis. Et si l'on tend l'oreille, parmi ces foules, on entend s'élever, pour la première fois depuis bien longtemps, des critiques. Les plus fascistes parmi les fascistes ne l'ignorent pas. Ils savent — et ils sont les premiers à le dire — que le sort même du régime est désormais lié à celui de l'expédition d'Afrique, qu'un recul ou un échec lui serait peut-être fatal.

L'attitude de la Grande-Bretagne va tout transformer. A partir du moment où la nation italienne eut le sentiment que l'Angleterre voulait faire échouer l'entreprise, celle-ci devint populaire. L'évolution se fit en peu de semaines, en peu de jours. On commença par se piquer au jeu. Il fallait réussir puique l'étranger s'opposait au succès. D'ailleurs la presse avait tant dit et redit que la courbe ascendante de la puissance anglaise était terminée, que ce vieux pays ruiné par le parlementarisme n'était plus que l'ombre de lui-même, que son empire montrait déjà des signes de décomposition, qu'on fut heureux de pouvoir enfin lui tenir tête, et sans peine. On manifesta à Rome. On se promena dans les rues avec des caricatures d'Anglais à larges dents, l'Anglais des voiles verts, des vêtements à carreaux, du roastbeef et des « Aoh yes ».

Mais un jour on apprit que quelques unités de la flotte britannique faisaient une croisière en Méditerranée. On en signala un peu partout, de Gibraltar à Aden. On s'aperçut que la croisière prenait des proportions inquiétantes, que la Home Fleet se concentrait entre Alexandrie et les eaux grecques, que les croiseurs de l'océan Indien s'avançaient à leur tour par ce même canal de Suez qu'empruntent les transports italiens à

destination de Massaouah. Pour la première fois on eut le sentiment que quelque chose de grave se préparait. C'est alors que la jeune Italie montra qu'elle avait véritablement acquis cette chose mystérieuse qu'elle cherchait depuis treize ans avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'elle savait que l'Italie d'autrefois ne l'avait jamais véritablement possédée : une âme nationale. L'illusion que l'Angleterre est une force négligeable a disparu. On ne minimise pas l'adversaire, on l'estime à sa juste puissance, mais on ne songe pas, un instant, à se soumettre parce qu'il est fort. On ne le regarde plus avec ce mépris assez déplacé d'autrefois, mais sans peur. Et déjà avec de la haine.

Le mot n'est pas trop fort, et ce sentiment — nouveau chez l'Italien — a fait autant pour cimenter l'unité du pays que l'effort méthodique poursuivi depuis tant d'années par un régime qui a pour symbole le faisceau, signe de l'unité.

Il faut reconnaître que pour obtenir ce résultat, la Grande-Bretagne ne fut pas seule, elle fut aidée par la Société des Nations et par la Russie soviétique, devenues l'une et l'autre, comme la Grande-Bretagne, les ennemies déterminées de l'Italie, au moins aux yeux du peuple italien.

La Société des Nations n'a jamais eu bonne presse dans la péninsule. Les critiques qu'on formule contre elle sont multiples et d'ailleurs contradictoires. C'est ainsi qu'on l'accuse d'être un instrument aux mains de quelques puissances privilégiées et qu'en même temps on lui reproche d'être inutile, parce que l'autorité y est disséminée entre un nombre trop grand d'États. Le projet de réforme tendant à renforcer, à l'intérieur de la Société des Nations, les attributions des grandes puissances n'est-il pas précisément d'origine italienne et ne fut-il pas écarté jadis par un ministre britannique, sir John Simon? Aujourd'hui ce que l'Italie voit dans la Société des Nations, c'est une assemblée de peuples qui seraient entièrement soumis à l'Angleterre. Si Genève n'a pas tenu compte des arguments du memorandum présenté par l'Italie en septembre, si Genève n'a pas exclu de ses rangs l'Éthiopie esclavagiste, si Genève a déclaré que l'Italie était coupable d'agression, c'est que Genève obéissait à la férule de l'Angleterre. Si Genève surtout s'est engagée sur la voie des

sanctions, c'est que M. Anthony Eden y était tout-puissant. Aux yeux de l'Italien moyen, la Société des Nations est « sous mandat britannique ». Et c'est pourquoi le sentiment violent qu'il éprouve à l'égard de l'Angleterre déborde sur la Société des Nations, mais pas plus que la menace militaire que constitue dans son esprit la politique anglaise, la menace économique que constituent les sanctions ne le fait hésiter à poursuivre son chemin sur la route qu'il a choisie. Il envisage avec courage les restrictions dont on le menace, l'étouffement de son commerce, la limitation du pétrole et du charbon, l'insuffisance des vivres peut-être. Là encore sa réaction est virile, et il a d'autant plus de mérite qu'il a le sentiment d'une coalition presque universelle contre lui et surtout le sentiment d'une injustice. Les deux poids et les deux mesures qui expliquent l'indulgence de la Société des Nations pour l'Allemagne coupable d'avoir violé les traités et sa sévérité pour l'Italie coupable seulement de faire ce que l'Angleterre a toujours fait, de l'Égypte au Transvaal, ont ulcéré l'opinion italienne.

Celle-ci, pendant longtemps, chercha à comprendre les raisons de l'attitude de Genève, qu'elle considérait non pas comme le résultat de l'application pure et simple d'un Pacte que l'Italie elle-même avait signé, mais comme l'expression d'une hostilité préconçue. Elle se persuada rapidement que l'Italie était la victime d'une vaste conjuration internationale destinée à renverser le fascisme et que l'âme du complot, c'était M. Litvinoff. Socialo-communisme contre fascisme, voilà comment désormais se présentait le conflit, qui s'amplifiait, grandissait, et qui, parti d'une simple dispute entre une garnison italienne et une bande d'indigènes quelque part dans l'Ogaden, à Oual-Oual, opposait maintenant les deux doctrines qui se disputent l'avenir du monde.

Les deux aspects du problème, tels du moins qu'ils étaient vus sous l'optique italienne, c'est-à-dire l'offensive du plus grand empire qui ait jamais existé contre les ambitions d'un État isolé qui demande simplement sa place au soleil, et celle d'une vaste mystique contre un régime, se confondirent dans l'esprit public et la résistance que ces deux offensives fit naître fut une et indivisible. Si l'on analyse la situation — toujours telle qu'elle se présente pour un Italien — l'Italie est menacée

par l'Angleterre, le fascisme est menacé par la Russie, mais il n'y a qu'une réaction et c'est une réaction nationale. Désormais les dernières traces de rivalités intérieures, les dernières nuances qui différenciaient un Italien d'un autre Italien ont disparu. La patrie est en danger. Des fuorusciti célèbres écrivent au Duce pour se mettre au service du pays. C'est l'Union sacrée, sans une fissure.

A partir du moment où les sanctions furent votées à Genève, le sentiment que la guerre était inévitable s'accentua. Pourtant, entre la nervosité de Paris ou de Londres et le calme absolu de Rome, il y a un abîme. Rien n'a modifié l'aspect extérieur de la ville. Dans les rues on ne rencontre que rarement des soldats équipés pour l'Afrique. Il n'y a ni affiches, ni meetings, ni discussions aux carrefours. Les Romains, qui ont vu défiler les triomphes des empereurs et les processions des papes, ne s'émeuvent pas facilement. Ils sont silencieux, égaux à eux-mêmes, d'apparence indifférents. Mais, entre amis, ils parlent. Et ce qu'ils disent ne manque pas de grandeur : « Les Anglais ont ameuté le monde contre nous, expliquent-ils; ils veulent la guerre. Ou plutôt ils veulent nous abattre, soit par la guerre, soit par l'humiliation. Notre flotte est puissante. Notre aviation sera sous peu la première du monde. Nous n'avons pas à hésiter. La victoire ne sera pas forcément aux Anglais. Mais, même si nous sommes battus, la flotte britannique aura beaucoup à souffrir. Tous les peuples ont subi des défaites. Quand ils étaient dignes de vivre, ils ont trouvé dans leur défaite même des éléments de redressement et de puissance. Même vaincus, notre avenir demeure immense. Humiliés, non. La conscience italienne est trop jeune pour résister à une humiliation. »

Ce genre de raisonnement, beaucoup le font, non pas des exaltés ou des irresponsables, mais des hommes réfléchis et jeunes encore, c'est-à-dire qui, en cas de guerre, iraient se battre.

Est-ce dire que les Italiens, en général, souhaitent la guerre? Une petite minorité, oui, mais dans son immense majorité la nation italienne est profondément pacifique. C'est pourquoi elle est reconnaissante à la France de poursuivre son action de médiation. La confiance qu'elle n'a jamais cessé d'avoir en

notre pays est touchante, parce que l'Italien moyen ne comprend pas les méthodes employées. Il est tout naturellement porté à dire : « Si les Français sont nos amis, pourquoi sont-ils aussi ceux des Anglais, pourquoi votent-ils les sanctions, pourquoi se déclarent-ils prêts à appliquer l'article 16 du Covenant? » Mais quelque chose lui dit aussi, à cet Italien, que si toutes les apparences montrent la France comme une associée des adversaires de son pays, c'est que les apparences sont trompeuses, c'est qu'il doit, lui l'Italien, manquer de certains éléments indispensables à un jugement calme. Il est certain que la France ne l'abandonnera pas.

Les journées qui précédèrent la visite que sir Eric Drumond, ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, fit à M. Mussolini, le 18 octobre, furent parmi les plus dramatiques que la nation italienne ait connues. Les visages étaient les mêmes, les gestes n'avaient pas changé, mais les âmes étaient angoissées. Tous attendaient que les destins s'accomplissent, que la guerre éclatât d'une heure à l'autre. Brusquement une lueur se dessina dans le ciel. On apprit que les intentions britanniques n'étaient pas ce qu'on croyait et qu'un accord demeurait possible. On respira.

A l'heure actuelle pourtant les éléments profonds du problème demeurent ce qu'ils étaient. Il faut qu'une solution rapide soit trouvée pendant cette trève qui ne doit pas se prolonger au delà de la fin du mois. Dans cette période d'attente, l'opinion italienne garde son unité et son courage. Ceux qui escompteraient une faille dans le bloc italien, qui spéculeraient sur on ne sait quel mécontentement du peuple à l'égard du régime, feraient une erreur profonde. Le fascisme a subi l'épreuve du danger. A l'heure actuelle il ne fait qu'un avec la nation.

★ ★ ★

JUDITH[1]

I

Dans une grande ville, proche du Caucase, les élèves du lycée étaient en train de passer les examens, dits de maturité, qui correspondaient au baccalauréat français.

L'émotion était grande, car ce n'étaient plus les professeurs de l'école qui interrogeaient, mais un délégué d'une autre université, envoyé spécialement dans ce but. Le délégué était un célèbre latiniste — disait-on, et très sévère. Ce jour-là, il dirigeait les épreuves orales de latin.

Dans le vestibule, ou sur le grand escalier en éventail, les jeunes gens en uniforme allaient et venaient, l'air inquiet, le visage pâle.

— Il en pose, de ces questions ! — disait l'un, en s'essuyant le cou avec son mouchoir. — Il faudrait tout connaître, tout savoir par cœur...

— Ça chauffe ! — annonçait l'autre. — Danovitch, lui-même, s'en est tiré à peine. Et encore...

1. Nos lecteurs se souviennent certainement des deux romans de M. de Pourichkévitch que la *Revue de Paris* a publiés en 1932 et 1933. « Le Passé de Sobakine » et « Le Loup-Colonel » offraient sous une forme romancée un tableau extraordinairement vivant de la Russie pendant la Révolution de 1917 et les deux années qui suivirent. Le nouveau roman de M. de Pourichkévitch, que nous commençons de faire paraître aujourd'hui, évoque la vie universitaire russe au début de notre siècle. Peut-être nos lecteurs lui trouveront-ils un attrait supplémentaire quand ils sauront que le drame autour duquel l'action est organisée n'a rien d'imaginaire.

Plusieurs exclamations d'effroi accueillirent ces paroles :

— Comment? Danovitch? le second de la classe!

— Où est-il? quelle note a-t-il eue?

— Pour les notes, on n'en sait rien. Mais j'ai entendu l'examinateur lui dire que c'était assez faible.

— Que deviendrons-nous, nous autres, alors?

Un jeune garçon, très blond, au visage enfantin, rejoignit le groupe.

— En voilà un, qui ne doit rien craindre, — observa quelqu'un à son approche. — Toi, Tavline, tu connais ton cours à merveille, n'est-ce pas?

Le nouveau venu eut un sourire timide.

— Je ne sais pas... Peut-être bien. Mais, à vrai dire, je ne suis pas tout à fait sûr...

Une porte s'ouvrit, et un jeune homme parut, de type caucasien très accusé. Une pâleur mortelle couvrait son visage. Sa chevelure crépue était en désordre, le col montant et galonné de sa redingote était boutonné de travers, négligence inadmissible pour un lycéen russe de 1902.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé? — demandèrent plusieurs voix.

Le jeune homme s'approcha d'un de ses camarades et s'affaissa lourdement sur son épaule.

— Collé! — gémit-il. — *Oratio obliqua*... Je n'ai pas su dire un mot... un seul mot!

Il éclata en sanglots.

— Calme-toi, Sosso, — répétait son camarade. — Ce n'est pas le délégué seul, qui donne les notes. Il y a encore *les nôtres*, le directeur...

— Non! non! — sanglotait l'infortuné. — Il n'y a rien à faire... collé, noyé! jamais, jamais je ne serai libre... toujours enchaîné!

Tavline fit un pas en avant.

— Il ne faut pas pleurer, Sosso, — prononça-t-il d'une voix mal assurée. — On te permettra, peut-être, de repasser ton examen.

Le Caucasien se retourna vers lui, et son regard brilla d'une méchanceté rageuse.

— Hein? — fit-il en serrant les dents. — Fiche-moi la

paix, veux-tu? Toi, je sais bien, si l'on te proposait de redoubler la classe, tu accepterais avec joie. Les livres, la syntaxe, la prison, tu n'imagines pas de plus grande jouissance dans la vie... Je n'ai pas besoin de ta générosité.

Tavline ouvrit la bouche pour répondre, mais les autres l'arrêtèrent :

— Laisse-le, laisse-le. Tu vois bien qu'il est hors de lui. Il ne sait plus ce qu'il dit.

Un nouveau personnage fit son apparition dans l'escalier : un professeur. De petite taille, avec une barbiche aux poils rares, la chevelure dressée comme les piquants d'un hérisson, il avait l'air plutôt comique dans sa longue redingote à boutons dorés.

— Qu'est-ce qu'il y a, Golochvile? — demanda-t-il au jeune homme en pleurs.

— J'ai échoué, monsieur! — répondit l'autre sur un ton morne.

— Pas possible. Que vous a-t-on fait traduire?

— Un passage en style indirect.

— Et alors?...

— « Très mal, très mal », a dit le délégué. C'est vrai que je... J'étais si énervé!

— Ne désespérez pas. Je ferai tout mon possible pour vous faire donner une note passable. Comptez sur moi.

Le professeur et l'élève échangèrent un regard d'intelligence.

— Tavline! — ajouta le maître. — Montez donc, votre tour est proche.

Dix minutes plus tard, le petit professeur discutait avec le directeur du lycée, qui avait quitté la salle des examens, sur sa demande.

— Ce serait affreux si Golochvile ne passait pas... Il a déjà fait deux ans dans la classe précédente, et pour lui, ce serait le renvoi de l'école.

— Ce sera bien difficile de persuader le délégué, — observa le directeur. — Songez-y, c'est à peine si Golochvile a pu lire deux mots...

— Ayez pitié de lui... Ses parents sont pauvres, tout leur espoir est dans ce garçon. Vous ferez une bonne œuvre, en plaidant pour lui...

— Je tâcherai, j'essayerai, — répondit le directeur.

A ce moment, on entendit la voix de l'examinateur, dans la pièce voisine :

— ... Très bien, jeune homme. En voilà un, enfin, qui sait quelque chose!

C'était Tavline, qui venait de passer son examen. Mais, comme il sortait de la salle, on vit que des gouttes de sueur perlaient à son front...

Trois jours plus tard, les candidats étaient rassemblés dans la salle des fêtes de l'école. Le délégué universitaire n'étant plus là, tout le monde se sentait en famille. On distribua les diplômes de maturité, et Tavline reçut, par surcroît, une belle médaille d'or, grosse comme une pièce de cent francs. Danovitch, le second de la classe, en obtint une autre, encore plus grande, mais en argent. Seul, son latin l'avait empêché d'égaler Tavline. Golochvile eut son diplôme comme les autres. A la sortie, Tavline s'approcha de lui, pour lui dire :

— Eh bien, n'ai-je pas eu raison? Ce n'était pas la peine de pleurer.

— Moi, j'ai pleuré? — dit le Caucasien avec surprise.

Une fois dans la rue, il arracha de sa casquette l'emblème du lycée — deux feuilles de laurier croisées — le jeta par terre et le piétina. Plusieurs de ses camarades suivirent son exemple.

— Et toi? — demanda-t-il à Tavline. — Tu n'en fais pas autant?

— Non... Cela ne me plaît pas.

— Allons, ouste, fais comme moi, tout de suite! à bas l'école!

Il appela à l'aide deux de ses compagnons. Ils se précipitèrent sur le petit blond, s'emparèrent de sa casquette, arrachèrent les feuilles argentées et les lancèrent loin sur le pavé.

— Là! Maintenant, tu es libre de rentrer chez toi. Chez ta maman... Elle te donnera des confitures.

Le soir, un groupe de jeunes gens, Golochvile en tête, fit son apparition sur le boulevard de la ville. Tous étaient en civil, coiffés de casquettes d'étudiants, une énorme canne à la main. Ils parlaient entre eux avec une animation excessive et ne lâchaient pas leur cigarette. Ils rencontrèrent, par hasard, le directeur du lycée, mais s'abstinrent de le saluer.

Ils rencontrèrent aussi Tavline, en civil, comme eux. Lui ne criait pas, il ne fumait pas, et il salua le directeur. Mais il tenait aussi à la main une canne d'épaisseur semblable à celle d'un bâton de maréchal. Parce qu'on l'interdisait aux lycéens, la canne était l'attribut élégant quasi-obligatoire pour les jeunes bacheliers russes.

II

Depuis bien des années, madame Goubkine louait des chambres meublées aux étudiants de l'université. Sans prétendre au luxe, ces chambres étaient confortables, et — ce qui était leur principal mérite — très bon marché. Les jeunes gens logeaient à deux ou à trois dans la même pièce. Cependant, lorsque Tavline, venu de sa ville natale, pour faire ses études de droit, s'installa à la pension Goubkine, il prit une chambre pour lui tout seul. Aussi le traita-t-on de « snob » et de « doublure blanche ». Mais ses camarades ne manquaient pas, malgré leurs railleries, de lui emprunter quelques roubles à la fin du mois.

Danovitch et Golochvile s'étaient installés, comme lui, chez madame Goubkine, dans des conditions moins confortables toutefois. Le premier avait choisi la faculté de médecine. Aussi Tavline le voyait-il moins souvent que Sosso Golochvile qui suivait le même cours que lui. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis leur installation, que le Caucasien frappait un matin à la porte du « snob ».

— Jean, veux-tu me rendre un petit service?

— Très volontiers. Lequel?

— Voici ma casquette. Sois assez gentil pour l'accrocher à mon numéro au vestiaire de notre faculté. Retire-la, ensuite, à midi. C'est pour me faire porter présent, tu comprends.

— A quoi cela sert-il? — s'étonna Tavline.

— Toujours le même!... Sache donc, jeune savant, que, chaque semestre, il nous faut avoir un certain nombre d'heures de présence aux études. Ces heures sont notées par le « pèdle », d'après la casquette suspendue au vestiaire. Beaucoup d'étudiants offrent un cigare à cet homme, pour figurer sur la liste des présents. D'autres accrochent à leur numéro

le couvre-chef de leur voisin, de manière à lui voler ses heures, à lui... Je n'ai pas d'argent pour recourir au premier moyen, et je trouve ignoble le second... Mais tu ne savais rien de tout cela?

— Franchement, non.

— Je te plains. Tout le monde ne peut pas, mon ami, vivre dans les livres, comme toi. Faire ses études brillamment, ce n'est pas encore réussir. La vie, il faut d'abord la connaître. Pourquoi ne prends-tu jamais part à nos réunions, par exemple?

— Quelles réunions?

Golochvile préféra rester dans le vague. Il répondit :

— Tiens, il y en a une justement ce soir, dans ma chambre. On discutera certaines questions, puis on prendra le thé. Quelques jeunes filles des cours supérieurs, très intelligentes, viendront, peut-être. Tout sera correct, on se traitera, simplement, en bons camarades... Veux-tu être des nôtres?

— Oui, peut-être.

Ce jour-là, pendant le cours, Tavline se rendit compte, pour la première fois, que l'auditoire était loin d'être aussi nombreux que l'on aurait pu s'y attendre.

— Nous sommes dix-huit, — se dit-il, — après avoir compté les assistants. Et combien de casquettes au vestiaire?

Au cours de cette heure, du reste, il fut moins soucieux de son travail que d'habitude, et remarqua bien des choses, dont jusqu'alors il ne se doutait pas. Par exemple, il comprit que le professeur de droit international lisait tout simplement, mot à mot, son propre manuel polycopié, que lui, Tavline, possédait, et que, par conséquent, il était inutile de prendre des notes. Il en était de même pour l'économie politique.

— Peut-être Sosso a-t-il raison?...

Le soir, Tavline endossa sa meilleure « toujourque » — espèce de capote courte, — se peigna soigneusement, et se rendit à la chambre de Golochvile, qui donnait sur le même couloir que la sienne.

Une douzaine de personnes se trouvaient là. Tavline remarqua aussitôt que la tenue des invités était très négligée. Des vêtements aux boutons arrachés, des chevelures en désordre... Un épais nuage de fumée s'élevait jusqu'au plafond.

Dans le groupe, il n'y avait qu'une jeune fille, très jolie. Elle portait les cheveux courts, ce qui n'était pas la mode à cette époque. Ses yeux vifs et ses manières un peu brusques révélaient une nature nerveuse. Quand Tavline entra, elle lui jeta un regard, où perçait de l'étonnement.

Golochvile alla à la rencontre de son camarade, et le conduisit vers l'un des hôtes qui était visiblement plus âgé que les autres. Brun, mal rasé, son uniforme enfilé sur une chemise russe à la Tolstoï, il avait l'air d'un oiseau de nuit, échappé de quelque vieille ruine. Après deux secondes d'examen, on était à peu près sûr de son origine israélite.

— Camarade Podgouh, — dit Sosso, — voilà Jean Tavline, ce jeune savant dont je vous ai parlé. Ses études l'ont jusqu'ici entièrement accaparé. Il ne sait rien de la vie. Le fils gâté de sa maman, quoi! Il faudrait lui ouvrir un peu les yeux.

— Cela ne vous ferait pas de mal, en effet, mon jeune ami, — dit Podgouh d'une voix aiguë. — Vous sortez d'une famille aisée, je crois?

— Il ne faut pas exagérer..., — fit Tavline. — Nous possédons un petit bien à la campagne.

— C'est votre famille, elle-même, qui le cultive?

— Non, des paysans qui nous payent une rente.

— Ah! cher camarade, vous avez dû être élevé dans une atmosphère plutôt irrespirable.

Tavline écarquilla les yeux, sans répondre.

— Enfin! Faites connaissance avec tout le monde. Golochvile sera votre guide.

Ce Podgouh était, évidemment, le président de la réunion.

Sosso présenta Tavline aux assistants, en les nommant. Lorsque ce fut le tour de la jeune fille, il dit simplement :

— La camarade Choura.

Les présentations terminées, Jean fut installé dans un coin, à côté d'un petit Juif, qui se montra très loquace.

— Ne les écoutez pas, — lui dit-il à voix basse. — Vous n'y comprendrez rien... Je vous connais déjà. Je vous ai rencontré dans les salles de cours, vous m'étiez déjà très sympathique... Ces camarades-là, vous savez, ils se moquent bien du travail, mais nous autres, pauvres israélites, nous devons faire notre chemin dans la vie, tout de même — d'une manière

ou d'une autre. Il faut donc travailler... Sans cela, que deviendraient nos parents? Tenez, Golochvile vient de dire que vous aviez votre maman, et qu'elle vous gâtait. Moi aussi, j'ai ma maman, et je l'aime bien, comme vous aimez la vôtre... Ici, on ne comprend que très peu ces choses-là.

Tavline sentit que ce petit étudiant pourrait devenir son ami. Il inclina la tête en signe d'acquiescement, et aperçut, en même temps, que Choura, la jeune fille, le fixait de ses yeux noirs.

— Comment vous appelez-vous? — demanda-t-il au Juif.

— Isaac Bronner. Je suis le même cours que vous. Vous savez, j'ai très bien terminé mes études au lycée. J'ai eu la médaille d'or.

— Moi aussi, — dit Tavline.

L'amitié était prête à se nouer.

— Maintenant, il faut que vous sachiez, de quoi l'on s'occupe à nos réunions, — continua Isaac. — Je vais vous l'expliquer. Voici le camarade Nikitenko, c'est quelqu'un, oh! — Bronner pointa le doigt en l'air. — Il est le chef, le « staroste » de la « hromade » ukrainienne. L'autre jour, il nous a lu une pièce de théâtre qu'il vient d'écrire. Le héros de la pièce est un jeune homme, un étudiant, comme nous. Il a passé un an à l'université, il est entré dans des organisations politiques, il a eu des difficultés avec la police. Et puis, il revient à la maison! pour les vacances... Vous comprenez, la vie régulière, les petits frères, les petites sœurs, la maman, le samovar, — tout cela lui déplaît. Il s'ennuie. Alors, on le croit malade, tout le monde s'informe de sa santé, cela l'énerve tellement qu'il s'enfuit... A vrai dire, cette pièce ne me plaît pas du tout, mais, ici, on la trouve épatante. C'est justement de cela qu'on discute pour le moment.

Tavline se mit à écouter. La parole était à Podgouh, le président de l'assemblée.

— Voilà ce que j'en pense, — disait celui-ci. — Excusez-moi, camarade Nikitenko, si mon jugement vous paraît un peu dur... L'idée de votre pièce est bonne, mais elle n'a rien d'original. Dans les œuvres des grands maîtres, vous la trouverez tout entière, et beaucoup mieux exprimée. Quant à la forme de votre ouvrage, elle me semble aussi imparfaite : où est le sujet proprement dit? et le développement? il n'y en a

aucun, pour cette simple raison qu'il n'y a rien à développer. Portez cette pièce sur la scène, et on la sifflera.

— Je proteste! — s'écria Sosso.

— Bon. Je vous passe la parole.

Golochvile se leva de sa place.

— Camarades, — dit-il, — je commencerai par une rectification. Je ne proteste pas, tout au contraire : je suis d'accord avec notre président, la pièce serait sifflée. Mais qui la sifflerait? Des bourgeois, enracinés dans leurs affaires; des commerçants qui ne songent qu'à exploiter les producteurs comme les acheteurs. Des fonctionnaires, qui vendent leur conscience pour un sourire de leur supérieur. Des popes, qui travaillent à obscurcir la conscience de la nation... Des châtelains, qui se nourrissent du sang du peuple! Enfin, des gendarmes de toute espèce, qui étouffent la pensée, qui violent les domiciles, qui opèrent dans des cabinets noirs à la poste. Des juges, des bourreaux... Ah, non! mille fois non! J'acclame la pièce du camarade Nikitenko, je l'applaudis, je la trouve parfaite...

— Bravo, bravo! — dirent quelques voix.

Tavline se dressa tout à coup :

— Sosso, je voudrais te répondre.

— Oui, oui. Qu'il réponde, — dit Podgouh avec un sourire.

— Non! — s'écria Golochvile. — Il ne fait pas partie de notre organisation. Tant qu'il n'en est pas membre, il n'a pas la parole.

— Nous reprendrons la question, en particulier, — proposa Tavline.

— Oui. Un autre jour, si tu veux.

La discussion terminée, on prit le thé. Choura se plaça à côté de Tavline, et se mit à l'examiner sans façon. Le jeune homme essaya d'entamer la conversation, mais sans beaucoup de succès. Sa voisine ne lui répondait pas.

— Vous êtes un drôle de type, — dit-elle, tout à coup, — enfin.

— Pourquoi?

— J'aurais bien voulu entendre vos raisonnements.

— C'est bien dommage, alors, qu'on ne m'ait pas permis de parler ce soir.

— Oui. Vous vouliez répondre à Sosso?

Après une courte pause, la jeune fille ajouta :

— Sosso a du tempérament... Il ira loin...

Après s'être excusé, Tavline quitta la réunion avant tout le monde, car il lui fallait se lever de bonne heure le lendemain. Au lit, il ne put s'endormir ; il pensait à sa prochaine discussion avec Golochvile.

Lorsqu'il fut parti, Podgouh appela le Caucasien, pour lui dire :

— Votre copain me plaît. Il me semble qu'on pourrait faire quelque chose de lui.

— Je ne crois pas, mais on peut toujours essayer.

— Une seule question : vous savez bien, qu'à votre début, je vous ai admis sur la recommandation de votre professeur de lycée, avec lequel nous étions liés. Ce garçon-là, je ne le connais pas du tout. Êtes-vous sûr de lui?

— En quel sens?

— Il ne nous trahira pas?

— Pour cela, non. Jamais. Soyez tranquille.

— Alors, écoutez-moi. Voici ce que nous allons faire...

III

Golochvile entra dans la chambre de Jean au moment où celui-ci partait pour l'université.

— Voilà, — dit le Caucasien, — je t'apporte quelque chose à lire. Hier, tu as voulu parler en public. Mais il faut apprendre auparavant. Tu as bien fait tes études au lycée, je te souhaite de devenir aussi brillant en politique.

Il déposa un livre sur le bureau.

— Merci, Sosso, — répondit Tavline. — Tu es bien aimable.

Il jeta un coup d'œil sur le volume. C'était une œuvre de Karl Marx.

— Hier, après ton départ, nous avons causé de toi avec le camarade Podgouh, — continua Golochvile. — Podgouh est un homme de grande expérience. Il dit que tu as des dispositions pour la politique. Il juge les gens dès le premier abord, et il ne s'est encore jamais trompé.

— Oh! vraiment..., — fit Tavline, en rougissant.

— Je te recommande de suivre ses conseils, ils te seront utiles. Tu le reverras après-demain chez Nikitenko.

Tout en allant vers l'université, Tavline se remémorait ses impressions de la soirée précédente ainsi que l'entretien qu'il venait d'avoir avec Golochvile. Un nouveau monde s'ouvrait devant lui. Pourquoi ne pas essayer d'y jeter un coup d'œil?

Jean n'eut pas le courage d'aller au cours d'économie politique. Il passa au fumoir, et se plongea dans la lecture des tracts de propagande, accrochés aux murs ou étalés sur la table. L'intérêt qu'il prit à cette lecture, lui fit manquer aussi le cours suivant, ce qu'il regretta vivement, après avoir consulté sa montre.

« Quel dommage! se dit-il. La journée est perdue. Le seul professeur pour qui cela valait la peine de venir... »

En quittant le fumoir, il rencontra Bronner.

— Vous voilà, enfin! — fit celui-ci, en lui serrant la main. — Je croyais déjà qu'il vous était arrivé quelque chose. Pourquoi n'étiez-vous pas dans la salle de cours?

— Je... je lisais les tracts, — avoua Tavline, un peu gêné.

— Il n'y a rien à lire là dedans, on connaît tout par cœur.

— Vous, peut-être, mais pas moi... C'est très intéressant, mais excessif aussi.

— Je ne partage pas votre opinion. Du moins en ce qui concerne les tracts de notre organisation.

— Quels sont ceux-là?

Bronner ne répondit pas. Il avait peur d'en avoir trop dit.

Le soir, tandis qu'il relisait ses notes de cours, Tavline fut dérangé par des coups frappés à la porte de sa chambre.

— Entrez! — fit-il.

La porte s'ouvrit, et, à sa grande surprise, il vit Choura, qui se tenait dans le couloir.

— Excusez-moi, — dit-elle d'un ton embarrassé. — Je voulais savoir, si le camarade Golochvile ne se trouvait pas chez vous, par hasard?

— Non, il n'est pas là... Mais vous êtes toute trempée!

— Oui, il pleut dehors... Me permettez-vous d'entrer un instant, pour me sécher?

— Naturellement... Je vous en prie... Pourquoi teniez-vous à voir Sosso?

— Il m'a promis de me donner un livre.

— Celui-ci, peut-être?

Il montra l'ouvrage de Karl Marx.

— Non, un autre.

Elle s'assit sur une chaise, et se mit à regarder autour d'elle.

— Ce que vous êtes bien installé ici, c'est très chic. Est-ce vrai que vous portez une doublure blanche?

— Moi? non. — Il lui montra l'envers de son uniforme. — Pourquoi cette question?

— Comme ça, je croyais... Dites donc, notre réunion d'hier a dû vous paraître étrange, n'est-ce pas?

— Étrange, ce n'est pas le mot. Plutôt, curieuse, intéressante.

— Vous devez concevoir les choses sous un angle tout à fait différent que nous autres..., vous, un châtelain!

— Vous vous trompez, Choura. Je ne suis pas un châtelain, ni mes parents non plus. Des petits rentiers, si vous voulez.

— C'est la même chose : des gens qui exploitent le peuple. Mais le camarade Podgouh dit qu'un châtelain peut aussi être utile. Si, par exemple, il met son savoir et ses moyens au service des travailleurs? Le mal, qu'il leur a fait en les exploitant, est alors expié... J'espère que ce sera votre cas, à vous.

— Je n'ai fait de mal à personne, — répliqua Tavline. — Les paysans, qui cultivent la terre de mes parents, sont riches et ne manquent de rien. Pourquoi croyez-vous que notre famille exploite le peuple?

— Je ne voulais pas vous offenser. Mais il faut bien avouer que votre mise confirme mon idée.

— Ma mise?

— Oui. Vous êtes trop correct, tiré à quatre épingles... Un véritable enfant de bourgeoise.

— Cela vous agace?

— Ne prenez pas mes paroles au sérieux. Mais pourquoi, par exemple, cette toujourque toute boutonnée? Vous permettez?...

Elle s'approcha de lui, et, d'un geste brusque, défit quelques boutons de son uniforme.

— Et puis, là!

La main de Choura ébouriffa les cheveux de Tavline. Il se tenait devant elle, l'air hébété, — et une chaude couleur affluait à ses joues. Cette jeune fille avait un charme particulier. Elle s'aperçut de sa confusion :

— Il a rougi! Gosse que vous êtes...

— Écoutez, — fit-il, en se ressaisissant. — Moi aussi, j'aurais quelque chose à vous dire, au sujet de votre façon d'être.

— Eh bien, j'écoute.

Le jeune homme rougit encore :

— Pourquoi portez-vous les cheveux courts et en désordre? Cela ne vous va pas.

— Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Mais, si cela peut vous faire plaisir, je mettrai plus de soin à ma coiffure.

Il ne savait que répondre :

— Merci...

Elle sourit faiblement :

— Vous êtes très drôle. Je sais que vous venez d'un milieu qui nous est hostile, et cependant, je ne peux pas vous tenir pour un ennemi. Il me semble que nous nous connaissons depuis bien des années.

— Moi aussi, — dit Tavline, très simplement.

— Soyons amis, alors?

— Très volontiers, mademoiselle.

— Appelez-moi Choura, sans façons. Ne sommes-nous pas des camarades?

— Ce sera difficile. Je ne suis pas habitué...

— Vous m'avez déjà appelé ainsi pendant notre conversation, sans vous en rendre compte. Voulez-vous qu'on se tutoie?

— Écoutez, Choura...

— Mais, si j'étais un homme, vous auriez consenti?

— Oui, si vous...

— Bon, nous essaierons une autre fois... Il faut que je parte. Notez mon adresse, vous viendrez me rendre visite. J'habite près d'ici, avec une camarade, qui vous plaira plus que moi, je pense. Elle est un peu bourgeoise.

— Oh, non!

— Quoi, non?

— C'est impossible.

— Impossible, qu'elle vous plaise plus que moi?

Tavline fut très embarrassé en répondant oui.

— Si c'est sincère, je suis très contente.

Elle donna une forte poignée de main au jeune homme et partit.

Quelques instants après, Jean entendit les pas de Golochvile dans le couloir. Il ouvrit la porte et l'appela :

— Choura était venue te chercher ici, — dit-il.

— Qui donc? Tu veux dire, la camarade Choura?

— Oui. Tu lui avais promis de lui donner un livre.

— Tu lui as parlé?

— Elle a passé un moment chez moi, en t'attendant.

Golochvile cligna des yeux, sans comprendre. Enfin, il s'écria avec mécontentement :

— Il ne manquait que cela! Quelle excentricité! On peut bien être libre penseur, mais tout de même...

Il n'acheva pas la phrase, et rentra chez lui, en claquant la porte.

Resté seul, Tavline se promena dans la pièce, d'un coin à l'autre, puis se remit à feuilleter ses notes. Il ne pensait plus aux études, mais à la jeune fille, qui venait de quitter sa chambre. Une étrange sensation de plaisir l'envahissait.

« Qu'aurait-on dit de tout cela chez nous, à la maison? » se demanda-t-il tout à coup.

Mais l'image de Choura effaça cette pensée à l'instant même. Un sourire, un sourire d'enfant, éclaira le visage du jeune homme. Il rangea ses cahiers, se déshabilla lentement, et se mit au lit.

IV

On ne rencontrait guère Podgouh que dans des réunions semblables à celle de chez Golochvile. On ne le voyait jamais — ou presque — à l'université, et personne ne savait dans quelle faculté il était inscrit. Il était même douteux qu'il fût réellement étudiant, bien qu'il portât une veste d'uniforme. Néanmoins, — il était le chef. C'est lui qui dirigeait la vie politique de la jeunesse, qui désignait les candidats aux élec-

tions des « starostes » de tous les cours, qui donnait le dernier coup de main aux tracts de propagande, qui annonçait les grèves. Et c'est lui qui communiquait les directives du Comité central du Parti socialiste-démocrate.

Son domicile était inconnu de tous, et il était interdit à quiconque de l'accompagner lorsqu'il rentrait chez lui. Quelle ne fut donc pas sa surprise un soir, en entendant les appels de Golochvile, qui l'avait suivi jusqu'à sa porte.

— Camarade, — lui dit celui-ci, en le rejoignant, — j'ai un besoin urgent de vous parler.

— Vous m'avez filé? — demanda Podgouh, étonné.

— Excusez-moi. Je n'avais pas d'autre moyen de m'entretenir avec vous en tête-à-tête. Je dois vous faire un rapport de la plus haute importance.

Podgouh s'arrêta, hésitant.

— Soit! — fit-il, enfin. — Puisque nous nous trouvons déjà presque chez moi, entrez. Mais je vous rappelle que je ne veux pas être suivi.

Ils pénétrèrent dans une petite cour, pavée de dalles gluantes, suivirent un long couloir non éclairé, montèrent à tâtons à la mansarde et se trouvèrent, enfin, dans une chambrette à peine chauffée. Une lourde atmosphère, imprégnée de tabac et d'humidité, y régnait. Podgouh alluma une lampe à pétrole.

— Asseyez-vous, — dit-il. — Je vous écoute.

Le Caucasien se taisait.

— Eh bien?

— Je ne sais par où commencer.

— Un rapport sérieux aurait dû être préparé à l'avance. De quoi et de qui s'agit-il?

— Il s'agit de la camarade Choura.

— Que lui arrive-t-il donc?

— Vous avez peut-être remarqué son absence à nos dernières réunions?

— Oui. Et après?

— Mais vous ne savez peut-être pas qu'elle passe tout son temps en compagnie de ce blanc-bec... de Tavline.

— Je le sais. Après?

— Comment? — s'écria Golochvile. — Vous le savez, et vous la laissez continuer?

— Sans doute. Et après?

— Mais pour quelles raisons?

— La situation devient, vraiment, ridicule, — observa Podgouh. — Vous venez ici pour me faire un rapport, et au lieu de cela, c'est moi maintenant qui dois vous fournir des explications?

— Mais je ne comprends pas du tout...

— Où est votre rapport, je vous le demande?

— Je l'ai déjà fait.

— C'est-à-dire?...

— Eh bien, quoi? La damnée fille est amoureuse de ce jeune idiot. Voilà mon rapport. N'est-ce pas assez?

Il y eut un silence.

— Bon, — dit enfin Podgouh. — J'aurais le droit de vous jeter à la porte et de faire voter demain votre exclusion du parti, pour manque de discipline. Mais vous êtes encore très jeune, et je veux tenir compte des excellentes recommandations que j'ai eues à votre sujet. Je m'abstiendrai donc, cette fois, de toute sanction. Sachez seulement, que votre geste irréfléchi m'oblige maintenant à changer de domicile. Le moment, pour cela, est bien mal choisi. Vous me demanderez encore pourquoi? Je ne vous le dirai pas, ce n'est pas votre affaire. La conduite de la camarade Choura non plus, du reste... Et maintenant, répondez-moi, en toute franchise : que savez-vous de ses relations avec Tavline?

Golochvile s'agita sur son siège.

— Eh bien, voilà... Le lendemain de la réunion où elle a connu Tavline, elle est allée chez lui sous prétexte de me voir. Elle savait pourtant que je ne me trouvais pas là. Tavline lui a rendu cette visite...

— Continuez.

— Depuis, ils se voient presque tous les jours... Deux fois, ils sont allés au théâtre ensemble. Lorsqu'il fait beau, ils se promènent en ville. C'est pour éviter la compagnie de l'autre imbécile, de cette Natacha, qui habite avec la camarade Choura. Il paraît que celle-là est également éprise du jeune savant. Lui, il a cessé de fréquenter l'université.

— Tiens! — fit Podgouh. — Vous êtes mieux renseigné que moi. D'où tenez-vous ces détails?

— Il n'y a qu'à ouvrir les yeux.

— Ce n'est pas mon avis. Passe encore pour l'université et les promenades, mais le théâtre? les sentiments de Natacha? C'est très regrettable, camarade, mais je crains que vous ne les ayez filés, comme moi tout à l'heure. Qui est-ce qui vous en a donné le droit?

— L'intérêt du parti...

— Le parti ne vous a pas demandé cela. Ainsi, d'après vous, une jeune socialiste ne doit aimer personne?

— Tavline n'est pas des nôtres.

— Il le sera demain, peut-être. Maintenant, c'est à moi de vous apprendre quelque chose : il l'est déjà, à moitié.

— Oh, non! — s'écria Sosso. — Il ne s'intéresse pas du tout à la politique. Je lui ai donné Karl Marx à lire, et il n'a même pas ouvert le livre.

— Il y a des cas où l'amour d'une jeune fille est plus puissant que Marx et Engels réunis... Que vous êtes peu perspicace! Comprenez donc que c'est moi, moi, qui ai suggéré à Choura l'idée d'aller voir Tavline! C'est moi qui l'ai poussée dans ses bras!

Golochvile écarquilla les yeux.

— Je prends mes dispositions, — continua Podgouh, — je mets en action mes personnages — tout cela pour notre cause — et vous vous efforcez d'entraver mes efforts? Vous épiez vos camarades du parti, vous faites le flic en courant après Choura, après Natacha, après Tavline, vous me filez jusqu'à mon domicile... Vraiment, cher camarade, vous avez dépassé les limites.

Golochvile devint rouge comme une pivoine.

— Moi, un flic? — s'écria-t-il, en bondissant de son tabouret. — C'est une insulte! Je ne permettrai à personne...

Podgouh se dressa, lui aussi.

— Silence, jeune homme! — fit-il d'une voix autoritaire. — Vous rendez-vous compte de ce que je suis. Connaissez-vous mon pouvoir? Si je le veux, vous serez en prison, en Sibérie, aux travaux forcés. Il me suffit de dire un mot, et demain même on vous supprimera, et personne n'entendra plus parler de vous. Rappelez-vous qu'il y a d'autres organisations que celle dont vous faites partie, et de plus puissantes...

Golochvile se ramassa, tel un chien sous le coup de son maître.

— Sauvage! — fit Podgouh. — Vous êtes tous comme ça, les Caucasiens... La raison qui me fait tant tenir à ce Tavline, voulez-vous la connaître? Il est intelligent, Choura m'a rapporté leurs conversations. Il a mille fois plus d'esprit que vous, si vous voulez le savoir.

Golochvile avala la pilule, sans rien dire.

— Oublions cet entretien, — dit Podgouh après une longue pause. — Vous êtes trop jeune encore, vous êtes étourdi. Je suis prêt à vous excuser, mais à condition que pareilles gaffes ne se renouvellent pas. Il faut que vous reconnaissiez l'incorrection de votre conduite.

— Je reconnais..., — prononça Sosso avec un effort. — Seulement, je ne croyais pas du tout... Et puis, cette jeune fille...

— Bon, c'est fini. Je vous comprends un peu, et je vous excuse. Tâchez, toutefois, de vous maîtriser à l'avenir. Vous vous croyez déjà un homme politique. Le serez-vous jamais? Un terroriste — oui. Et encore... Veillez à vos discours, ils ne sont pas fameux. Des paroles, des paroles, rien que des paroles, et toujours les mêmes. Ce n'est pas avec des mots qu'on fait un travail sérieux. J'ai aussi remarqué, que vous ne pouviez pas prononcer deux phrases, sans parler de gendarmes. La police, vous la fourrez partout. C'est assez ridicule, et vos arguments, trop souvent répétés, finissent pas ne plus avoir aucune portée... Ne baissez pas la tête, tout est réparable. La première chose que je vous demande : pas de rancune à l'égard de Choura et de Tavline! Nous ferons de lui un homme précieux, et vous y aurez votre part de mérite. N'est-ce pas vous qui l'avez introduit dans notre société?

— Oui, camarade, — fit Golochvile, tristement.

— Encore un mot, — ajouta Podgouh, en lui tendant la main. — Dites-moi, franchement, de laquelle êtes-vous jaloux? de Choura, ou de Natacha?

— De grâce, camarade! — dit Sosso. — Vous savez tout, vous voyez tout...

— De Choura, n'est-ce pas?

Golochvile poussa un soupir.

— Cherchez ailleurs. Dans l'intérêt du parti, laissez la jeune fille à votre copain. Ce sera l'expiation de vos fautes.

Le Caucasien serra silencieusement la main de son hôte, et sortit.

Il mit un moment pour se débrouiller dans l'obscurité. Parvenu enfin dans la rue, il regarda tout autour de lui, respira profondément, puis, ayant repris haleine, proféra un juron.

V

— Ne parlons pas de politique, pour une fois, je vous en prie, — dit Tavline. — Regardez, comme il fait beau aujourd'hui!

Ils étaient assis, Choura et lui, sur un banc solitaire d'un boulevard donnant sur la mer. Au-dessous d'eux s'étalait le port avec ses jetées, dominées par la tour blanche du phare. De petits remorqueurs filaient de-ci, de-là, en laissant derrière eux des bandes de fumée. Des locomotives, que l'éloignement faisait minuscules, parcouraient les voies ferrées, et leur bruit de ferraille en marche n'était plus qu'un murmure confus. Un vent frais apportait les parfums salés de la mer, où se mêlait une légère odeur de goudron. Le soleil, encore chaud, éclairait tout ce paysage, encadré par le ciel bleu et par des gazons, déjà fanés sous le souffle d'automne.

— Ne parlons pas de politique, — répéta Tavline. — Et ne dites pas que je suis un bourgeois parce que je savoure ce moment et ce tableau qui me livrent à la fois le ciel, la mer, la vie dans le port, et... vous.

Il regarda timidement dans les yeux de la jeune fille.

— Non, — répondit-elle. — Je ne vous dirai pas cela. Il y a un mois, peut-être, je l'aurais fait. Maintenant, je ne suis plus la même. J'ai essayé de lutter, puis je me suis laissée aller. C'est votre faute.

Tavline saisit sa main et la serra.

— Le regrettez-vous? — demanda-t-il avec vivacité.

— Non, je n'en ai plus la force... Je sais que c'est mal, que c'est très mal, mais je ne le regrette pas... Oui, il y a de belles choses dans la vie. Jusqu'ici, je ne le savais pas.

— Pourquoi? N'avez-vous pas eu votre enfance, votre famille, votre maman?

Elle hocha la tête.

— Je suis née dans la misère, je suis une serve... C'est drôle, vous ne savez rien de moi. Vous ne connaissez même pas mon nom de famille.

— Quel qu'il soit, il n'a pas d'importance. Votre prénom me suffit, je le trouve charmant. Choura!

Elle poussa un soupir.

— Je ne m'appelle pas comme ça, — dit-elle.

— Comment donc?

— Oui, ce n'est que mon pseudonyme du parti... Vous voyez bien; encore de la politique! Je m'appelle Mathurine... Mathurine Palantchouk. Cela ne vous plaît pas? Hein?

— Mais pourquoi un pseudonyme?

— C'est toujours utile... Si, par exemple, il me fallait fuir la police?

— Quelle idée! Vous n'êtes pas une criminelle... Je veux tout savoir de vous. Vous êtes mon amie, l'être le plus proche de mon cœur...

Elle eut un faible sourire.

— Encore un peu, et vous me direz que vous m'aimez.

— Eh bien — oui! Je n'ai jamais aimé jusqu'à présent, Aimer, je ne sais pas ce que c'est, mais je sens que c'est cela! Vous avez bouleversé ma vie... J'ai négligé mes études, j'ai cessé d'écrire à la maison, je vous vois dans mes rêves la nuit, je ne pense qu'à vous le jour, je ne cherche que votre société... Choura! qu'est-ce que c'est? Je ne me reconnais plus.

Elle se détourna de lui.

— Oui, — dit-elle. — Peut-être que c'est l'amour. Je ne sais pas très bien, moi non plus. Je ne suis pas poète, comme vous, je n'ai jamais connu que le travail... Un travail dur, voilà ce que je voyais autour de moi, depuis mon enfance. Ma mère était blanchisseuse. Cela ne vous choque pas?

Il se contenta de sourire tendrement :

— Et votre père?

— Un ouvrier carrossier. Je ne me souviens de lui que très vaguement. Il est mort lorsque j'étais toute petite. On m'a dit qu'il buvait.

Elle lui jeta un coup d'œil furtif, et vit qu'il était pensif.

— Et ensuite? — demanda-t-il. — Comment êtes-vous arrivée aux cours supérieurs?

— Ma mère, très énergique, décida de me donner une éducation parfaite. Elle voulait faire de moi une demoiselle, et me fit admettre au lycée. En même temps, elle entra au service de grands seigneurs, qui s'intéressèrent à moi, et me donnèrent une bourse. J'apprenais bien... Mais comme je les détestais, les patrons de ma mère! ...

— Pourquoi? puisqu'ils étaient vos bienfaiteurs!

— Ils avaient leurs filles dans la même école que moi, et elles me taquinaient, me poursuivaient en m'appelant leur servante. Elles étaient jalouses, car j'étais la première de ma classe, tandis qu'elles étaient les dernières... De l'école même, elles m'envoyaient faire leurs commissions aux heures de récréation... J'étais humiliée, méprisée par toutes mes camarades. Oh! que j'étais malheureuse!

— Je vous comprends... Mais les parents n'y étaient pour rien.

— Allez expliquer cela à un enfant... Lorsque je me plaignais à ma mère, elle m'infligeait une correction, en me disant que je devais être reconnaissante au bon Dieu et faire des prières pour nos patrons... Des prières! C'était une brave femme que ma mère, mais elle avait trop de superstitions!

— Oh! — fit Tavline.

— Oui, je vois que vous ne me comprendrez jamais. Je me tais.

— Je vous en prie, continuez. Je veux vous comprendre, je tâcherai...

— Essayez donc de vous figurer dans quel état d'esprit je suis arrivée à l'université. Dès les premiers jours, j'ai fait la connaissance des révolutionnaires. Ils m'ont donné des livres, où j'ai trouvé toutes les réponses à mes questions, la confirmation de mes idées, jusqu'alors vagues... Ma haine pour les riches, pour les exploiteurs des pauvres, prit une forme précise. Je suis entrée dans des organisations politiques.

— ... Et vous me haïssez, parce que, d'après vous, je représente aussi la race des exploiteurs... — fit Tavline, tristement.

— Je vous hais? Non, c'est là justement que commence le drame. Vous venez de me dire que vous m'aimez. Eh bien, je sais que c'est bête... mais je vous aime aussi.

— Choura!

— Ne criez pas, ce que vous êtes fougueux!... Bon, enlacez-moi, si vous voulez, mais ne faites pas tant de bruit. Voilà un agent qui se promène là-bas, que dirait-il? Nous ne sommes pas dans un pays libre... Vous avez abandonné vos livres, dites-vous? Moi, j'ai perdu la moitié de mes habitudes. Cette coiffure soignée, ce chapeau à la mode — pour qui est-ce, si ce n'est pour vous? Et les gants? Je n'en avais jamais porté de ma vie... Il fallait être aveugle pour ne pas s'apercevoir... Maintenant, tu comprends, enfin?

— Oui, Choura, oui. Être aimé! Au diable les idées, les organisations! Nous sommes libres tous les deux, qui donc nous empêcherait de nous...

Elle tressaillit.

— De nous marier, peut-être?

— Mais... pourquoi pas? Mes parents, je saurai les persuader.

— Mariage... — fit-elle. — L'église, le pope; la rente, les enfants... Non! j'ai été faible, mais ce n'est pas moi qui y consentirais. Et d'abord, es-tu sûr que tes parents se laisseraient persuader? Ils commenceraient par te dire que tu es trop jeune pour te marier. Quel âge as-tu?

— Dix-neuf ans.

— Moi, j'en ai vingt-deux. Chez les bourgeois, le mari doit être plus âgé que sa femme. C'est l'habitude. Et voilà notre premier obstacle.

— Que veux-tu que je te propose, sinon le mariage? qu'y a-t-il de plus beau que cela?

— L'amour libre.

— Quoi?

— Prends-moi, et je te prendrai. Qu'importent les préjugés! Le monde, la vie, la liberté — tout est à nous, si nous osons les conquérir! Toi, qui sais apprécier les beautés de la nature, rends-toi compte qu'il n'y a pas de beauté, ni de poésie, lorsqu'on met en ordre ses papiers pour les présenter au pope, lorsqu'on accepte les félicitations banales des invités, lorsqu'on

s'installe en ménage, qu'on loue des esclaves, des domestiques, lorsqu'on allaite les gosses, — et que l'on engraisse, en se bourrant de bonne cuisine!

Elle s'arrêta pour reprendre haleine.

— Choura! — murmura Tavline, — je pourrais répondre à ce que tu viens de dire, mais à quoi bon? Explique-moi seulement ce que tu attends de moi.

— Si tu es un honnête homme — et je veux croire que tu l'es, — tu consacreras ta vie, comme moi, au bien des opprimés. Je me tuerai plutôt que d'appartenir à quelqu'un qui ne le ferait pas! Tu entreras dans nos organisations, tu en deviendras un membre actif, et aussitôt que cela sera fait, tu me prendras pour toute la vie... nos liens seront plus forts que ceux du mariage! Nous travaillerons ensemble en plein accord... et nous mourrons ensemble, s'il le faut, pour nos idées! Voilà ce que j'attends de toi.

Tavline se taisait.

— Je veux que ta décision soit sérieuse, que tu réfléchisses, ajouta-t-elle. Donne-moi la réponse dans quelques jours, quand tu voudras. Si tu me dis non, j'arracherai l'amour de mon cœur, et je saurai que le bonheur n'est pas fait pour moi. Je continuerai mon chemin toute seule, sans l'appui d'un homme... Je le ferai avec honneur.

Elle se leva du banc. Le jeune homme lâcha sa taille.

— Tu te tais? Tu as peur... C'était trop exiger de toi, hein?

— Non, — dit-il. — Tu te trompes, je n'ai peur de rien. Mais si je disais oui à l'instant même, tu craindrais de me voir revenir sur ma décision. Laisse-moi le temps de réfléchir. Et d'abord, je dois enfin savoir quelle est cette organisation, dont tu fais partie?

— Le centre local du parti socialiste-démocrate. J'appartiens à la section militante.

— C'est donc à vous, les tracts de propagande à l'université?

— Oui.

Tavline baissa la tête. Elle étudiait l'expression de son visage.

— N'oublie pas que je t'aime, — dit-elle. — Rentrons.

Après avoir fait quelques pas en silence, elle s'arrêta et lui posa les deux mains sur les épaules.

— Ne me reconduis pas, il faut que tu restes seul à réfléchir. Je crois qu'il n'y a personne ici qui nous voie...

Le jeune homme reçut un baiser chaud sur la bouche, un baiser rapide et maladroit, mais qui le fit tressaillir de tout son corps. Choura s'était déjà éloignée, lorsqu'il voulut la rejoindre.

— Non! — fit-elle. — A demain...

Elle se mit à remonter le boulevard, puis, tout à coup, revint sur ses pas, pour lui dire d'un ton banal :

— J'ai tout à fait oublié : il faut que tu viennes demain à l'université, aux élections du staroste de ton cours. Tu voteras pour notre candidat, n'est-ce pas? Ce sera, pour toi, le commencement. Golochvile t'en dira le nom.

Alors, seulement, Tavline s'aperçut qu'elle le tutoyait.

En rentrant chez lui, il ne reconnaissait plus les rues, et tout lui paraissait enveloppé de brouillard.

Dans sa chambre, une lettre l'attendait, qui portait le timbre de sa ville natale, — une lettre de la maison. Il la prit, l'examina de tous les côtés, et la posa de nouveau sur la table, sans l'ouvrir.

— Réfléchir!... — fit-il. — C'est facile à dire... Il faut encore en être capable!

VI

Dans la nuit, Tavline se réveilla.

— Elle m'a dit qu'elle m'aimait, — pensa-t-il. — Elle m'a embrassé... Comment se fait-il, alors, que je n'éprouve pas le bonheur d'un amoureux qui sait que son sentiment est partagé?

» ... Oui, il y a encore la politique... Choura est une révolutionnaire, elle appartient aux organisations secrètes qui aspirent à l'anéantissement de l'État, qui ont en haine le patriotisme, qui se moquent de la religion. N'avait-elle pas dit que la croyance en Dieu est une superstition? Elle est une socialiste militante... Qu'est-ce que cela veut dire? Ne sont-ce pas ces gens, qui assassinent lâchement les ministres, les gouverneurs, les agents de police? »

Et elle voulait l'entraîner sur cette voie-là?...

Le jeune homme se sentit couvert de sueur.

Ne s'était-il pas déjà trop engagé? Ses études abandonnées, ce n'était rien, cela — après tout, c'était réparable... Demain, il allait voter avec les socialistes — cela n'avait pas, non plus, beaucoup d'importance... mais voilà! Pour redevenir soi-même, pour rendre la situation claire, il fallait annoncer à Choura, que ses conditions étaient inacceptables... Et il l'aimait!

Tavline sauta de son lit, et arpenta la chambre.

— Pourtant, elle m'aime aussi, — pensait-il. — Pourquoi faut-il que ce soit moi qui cède et pas elle? Bah! je serai ferme. Je lui demanderai un délai de quelques mois, et pendant ce temps-là, je tâcherai de l'éloigner de la politique. Après quoi, on se mariera, tout simplement.

» ... Il y aura encore des obstacles à la maison... »

A ce moment, il se souvint de la lettre qu'il n'avait pas lue. Il alluma la lampe et décacheta l'enveloppe. La lettre était pleine d'affection et d'inquiétude. Il y avait longtemps qu'on n'avait reçu de ses nouvelles.

Réponds tout de suite, comment vas-tu. Si tu es malade, je viendrai te soigner.

C'était sa mère, qui avait écrit cela. Le père y ajoutait quelques lignes :

Si tu n'es pas malade, tu dois te distraire un peu trop ou être amoureux. C'est dans ces cas-là que l'on oublie ses parents. Méfie-toi de la mauvaise compagnie, et de toutes sortes de séduction. Attention aux jeunes filles, n'est-ce pas? Il y en a de très dangereuses. Méfie-toi aussi des révolutionnaires, ils sont nombreux dans votre université. On commence par une simple camaraderie, et l'on finit pas s'enliser.

Comme tout cela était juste! La fille dangereuse, Tavline la connaissait déjà si bien.

— Je suis un mauvais fils, — se dit-il. Et, sans attendre un seul instant, il rédigea une tendre réponse à ses parents, en les rassurant sur sa santé et ses occupations.

— Que faire, maintenant, avec Choura? — se demanda-t-il, après avoir achevé la lettre.

Des doutes l'envahirent à nouveau. Elle l'aimait, elle ne

mentait pas. Des larmes jaillirent des yeux de Tavline. Il ne pouvait pas rompre. Non! il la reverrait encore — une fois, deux fois, dix fois, et il tâcherait de la convertir!

En prenant cette décision, il savait bien, au fond de l'âme, qu'il n'y arriverait jamais... Mais il chassait loin de lui cette certitude.

Brisé de fatigue, il se rendit le lendemain à l'université. Il trouva la salle de cours bien plus garnie que d'habitude. La première personne connue que Tavline rencontra, fut Golochvile.

— Ah, te voilà, — fit celui-ci, en l'apercevant. — Dis donc, tu vas voter, pendant la récréation, entre les deux cours?

— Je ne suis venu que pour cela.

— Il me semble que tu as bien changé. Bientôt, ce sera moi qui accrocherai ta casquette au vestiaire... Alors, pour qui es-tu disposé à voter?

— J'attends que tu m'en dises le nom.

— Onoutchkoff, — ce garçon que tu vois là, au coin, en train de causer avec le grand rouquin.

— Oui... mais qui est-il? Tu le connais?

— Très peu. Il doit être élu, parce que c'est l'ordre du parti.

— Ah, bon.

Quelqu'un appela Golochvile, et celui-ci s'éloigna, en murmurant :

— Vraiment, il y a des choses étonnantes dans ce monde... Il va voter pour nous?... Mais à quel prix!

Tavline resta seul, appuyé au mur. Tout le monde ici lui était inconnu, et personne ne faisait attention à lui. Enfin, il aperçut Bronner, et s'empressa de le rejoindre.

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, — commença-t-il.

— Un mois, je crois. Mais ce n'est pas de ma faute, avouez-le. Du reste, j'en devine la cause.

Tavline se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Cela ne m'étonne pas, — continua Bronner. — L'intelligence et la beauté, c'est toujours attrayant, n'est-ce pas?

Jean ne savait que répondre. A sa grande satisfaction, l'attention générale se porta vers l'entrée de la salle, et la conversation avec Bronner fut interrompue. On aperçut Podgouh qui s'avançait, dans sa tenue habituelle, mi-paysan, mi-étudiant. Pour la première fois, Tavline remarqua qu'il boitait.

— Bonjour, cher camarade, fit Podgouh avec un sourire aimable, en tendant la main au jeune homme. Ainsi, vous allez accomplir votre devoir.

— Naturellement... — répondit Jean, un peu confus.

— Et comment vont les études?

— Doucement... J'ai manqué des heures...

— On m'a beaucoup parlé de vous. Continuez, cher camarade, à élargir votre horizon, et sachez que vous avez un grand ami en moi. Je m'occuperai de vous particulièrement.

Après que Podgouh eut quitté le jeune homme, celui-ci se rendit compte que tout le monde s'intéressait à lui. On cherchait à faire sa connaissance, on lui offrait les meilleures places pour la séance qui allait commencer.

Onoutchkoff fut élu avec une majorité écrasante.

Les élections terminées, Tavline se rendit au domicile de Choura.

« Podgouh s'occupe de moi..., se disait-il en chemin. J'élargis mon horizon... en effet. Ça va mal. Je crains d'être allé trop loin. »

Choura n'était pas chez elle, et il fut accueilli par son amie Natacha — une grande fille, plutôt forte, avec ces traits un peu grossiers, mais agréables, que possèdent souvent les filles russes dans leur première jeunesse.

— Asseyez-vous, collègue, — dit-elle. — Choura ne tardera pas de rentrer.

— Oui, — fit Tavline. — Je l'attendrai.

Natacha ne savait comment poursuivre la conversation.

— Vous aimez bien la société de Choura? — dit-elle enfin. — Vous la voyez tous les jours.

— Presque...

— C'est vrai, elle a beaucoup d'esprit. Moi, non.

Elle poussa un soupir. Tavline leva la tête pour mieux la

voir, et s'aperçut qu'elle avait des grands yeux gris, très doux et sympathiques.

— Pourquoi me dites-vous cela? — répliqua-t-il. — Tout le monde est intelligent à sa manière.

— Oui, mais il y a une manière qui plaît, et il y en a une autre qui ne plaît pas. Celle-là, on l'appelle sottise. Moi, je suis une sotte.

Elle était assise devant une petite table, recouverte d'un tapis, et avait l'air triste.

— Vous le savez bien, — continuait-elle, avec un sourire contraint, en tourmentant la frange du tapis. — Vous cherchez la compagnie de Choura, tandis qu'avec moi, vous n'avez jamais échangé plus de deux mots.

— Il me semble, — dit Jean en souriant, — que lorsque nous causions ici, tous les trois...

— Je n'ai jamais pris part à vos conversations. Je restais assise devant cette table, et je vous écoutais. Si je plaçais un mot, personne ne me répondait. Il vous arrivait même, d'oublier de me dire bonjour et au revoir.

— Excusez-moi. Je ne le faisais pas volontairement...

Natacha baissa la tête.

— Je n'ai pas eu la chance d'attirer votre attention, voilà tout, — dit-elle à mi-voix.

« Ce qu'elle ressemble peu à Choura! se dit Tavline. Elle est plus naturelle, plus féminine... »

Il rapprocha sa chaise de la table.

— C'est drôle, — dit-il, — que vous fassiez partie de l'organisation?

— De quelle organisation?

— Du « Centre local ».

Elle lui jeta un regard épouvanté.

— Comment le savez-vous?

— Mais vous en faites partie, n'est-ce pas? De la section militante?

— Vous savez tout, alors... Oui, malheureusement, j'ai eu l'imprudence d'y entrer. J'ai prêté serment... Savez-vous l'esclavage que cela représente? Si l'on tire au sort le nom de celui qui devra supprimer tel ou tel personnage, et si c'est votre nom qui est tiré, vous devez obéir sans la moindre

objection! Le plus beau jour de ma vie sera celui où j'arriverai à me débarrasser de ces liens!

— Il paraît que je dois entrer dans votre section, moi aussi, — dit Tavline.

— Vous? Ne faites pas cela, je vous en conjure! Vous devez être doux de caractère, vous devez être un rêveur... comme moi. C'est un supplice qui vous y attend!

— Mais si j'y entre, malgré votre avertissement, que je trouve, après tout, raisonnable, — qu'en penserez-vous?

— Je penserai que vous y avez été entraîné par une force irrésistible.

Le jeune homme se dressa tout à coup, et fit deux pas dans la pièce.

— Irrésistible? — fit-il, en s'arrêtant et en prenant l'air de parler à lui-même. — Cela n'existe pas... non! Je résisterai.

Puis il se rassit et demanda à la jeune fille :

— Dites-moi, et votre nom : Natacha... c'est un pseudonyme?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pourquoi? Je m'appelle Nathalie. Je puis vous faire voir mes pièces d'identité.

— Mais vous haïssez les riches?

— Je ne les hais pas, mais, franchement, j'en suis un peu jalouse... C'est un interrogatoire, camarade? Qu'est-ce que cela veut dire, toutes ces questions?

Tavline ne lui répondit pas, ses pensées étant très confuses en ce moment.

« Pourquoi Choura est-elle si différente de celle-ci? se demandait-il. Pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur une socialiste acharnée, sur une terroriste, une athée? »

Et, à l'instant même, cette idée fut remplacée par une autre :

« Tavline, tu es ignoble! Hier, tu as fait ta déclaration à l'une; aujourd'hui, tu t'intéresses déjà à l'autre! »

— Vous me paraissez énervé, — continuait Natacha. — Cela se comprend, si, réellement vous êtes en train de prendre une décision. Si vous avez le moindre désir de voir en moi une amie, écoutez mon conseil : n'entrez pas dans notre section.

A ce moment, on entendit les pas de Choura derrière la porte.

— Tu m'attendais? — dit-elle à Tavline, sans faire attention à Natacha, qui avait écarquillé les yeux à ce tutoiement. — Tu as quelque chose à me dire?

— Oui. Seulement...

— Ne vous en faites pas, — dit Natacha, en se levant promptement. — Je m'en irai. J'ai une course à faire.

— Eh bien? — fit Choura, lorsqu'ils restèrent seuls.

— Voilà, — dit Tavline, l'air grave. — Tu sais bien dans quelles conditions j'ai été élevé?

— Je ne le sais pas précisément, mais je le devine.

— Alors, tu dois comprendre qu'il me serait impossible de changer toutes mes idées, en vingt-quatre heures?

— Bien sûr.

— Donc, il faut d'abord que je prenne connaissance de votre doctrine, de votre action. Je dois les étudier avant de les faire miennes. Pour cela, il me faut un certain temps... que veux-tu? On peut bien être fiancé pendant des mois, considérons-nous comme des fiancés. Plus long sera l'apprentissage, plus sérieuse sera notre union...

Elle restait assise, accoudée à la table, la tête appuyée sur la main. Après quelques instants elle se leva, et dit :

— Jean! Ta réponse est celle d'un honnête homme.

Alors, lui, eut un moment de faiblesse. Il s'approcha d'elle et fit un mouvement pour cueillir sa bouche.

« Si je l'embrasse encore, c'est fini, je suis perdu », pensa-t-il en même temps.

Mais elle fit un geste pour l'écarter :

— Plus tard... pas maintenant...

C'est elle qui avait perdu.

MICHEL DE POURICHKÉVITCH

(*A suivre.*)

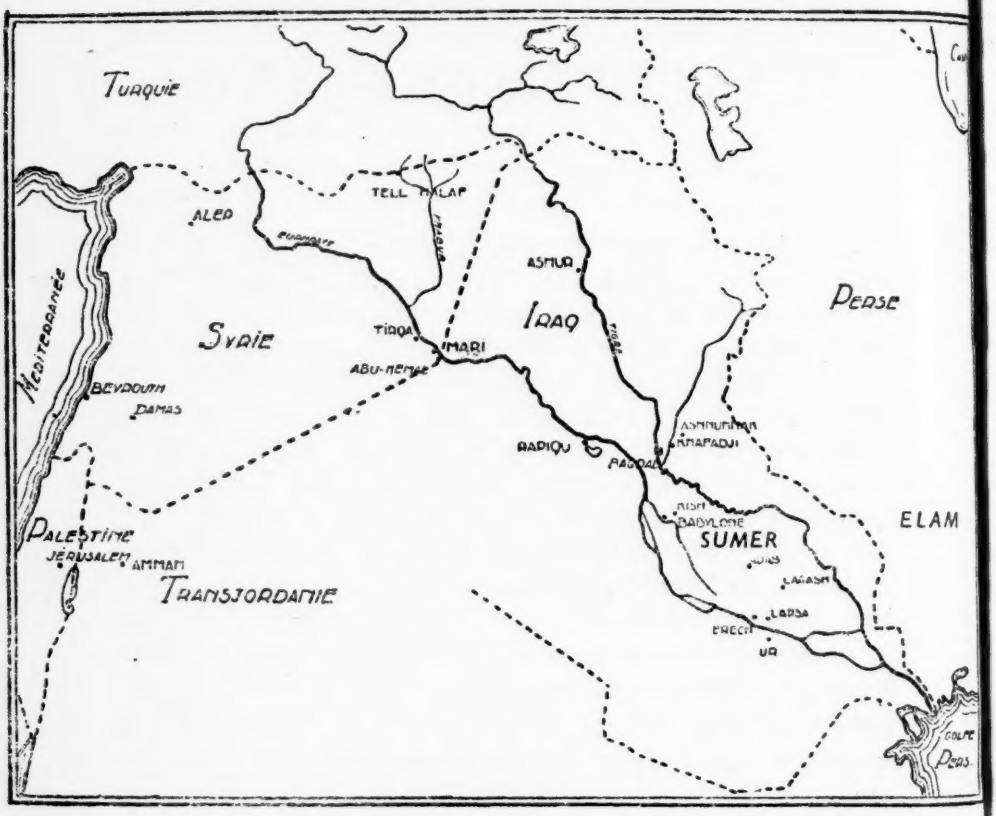
LA CIVILISATION SUMÉRIENNE ET LES FOUILLES RÉCENTES

C'est à la France que l'on doit la révélation de la civilisation sumérienne[1] et cela grâce aux travaux de E. de Sarzec, à Tello, l'ancienne ville de Lagash. Lorsqu'il porta les premiers coups de pioche, en 1877, sur ce site de Basse-Mésopotamie, le vice-consul de France à Bassorah suivait l'exemple de ses collègues Botta et Place. En effet, Botta, agent consulaire à Mossoul, avait sondé l'emplacement de Ninive dès 1842 et celui de Khorsabad en 1843. En 1851, Place, son successeur à Mossoul, avait repris Khorsabad, mais son expédition joua de malheur, car la plus grosse partie des trouvailles sombra dans le Tigre. Le Musée du Louvre avait pourtant pu ouvrir, dès 1847, une salle d'antiquités assyriennes, puisqu'il s'agissait avant tout de sculptures de l'époque des Sargonides. Les fouilles de E. de Sarzec allaient au contraire ramener au jour des documents infiniment plus anciens, datant du IIIe millénaire et d'un art jusqu'alors inconnu. Les Sumériens rentraient dans l'histoire.

Avant Sarzec, deux Anglais, Loftus et Taylor, avaient déjà parcouru le bas pays mésopotamien, le premier dès 1849, le deuxième en 1853, mais leurs investigations n'avaient été que très superficielles. Loftus avait visité plusieurs *tells* et il avait prospecté avec soin dans la région de Warka (Erek, *Genèse*, X, 10), de Moughéir (Our des Chaldéens, *Genèse*, XI, 28, 31)

1. Rappelons que le pays dit de Sumer se trouve entre Tigre et Euphrate, au sud de Babylone. Mais l'aire où la civilisation sumérienne s'est développée est beaucoup plus étendue.

et de Sinkara (Larsa-Ellasar, *Genèse*, XIV, 10). Son récit de voyage ne manque pas de charmes, car c'était l'âge « héroïque » des expéditions, dans un pays infesté de brigands et de lions... Taylor, consul d'Angleterre à Bassorah, tenté lui par la « grande tour à étages » de Moughéir, y avait fait quelques sondages et avait eu la chance de tomber sur les « cylindres »



de Nabonide, roi de Babylone (VIe siècle, avant J.-C.), qui se félicitait d'avoir mené à bien la restauration d'un monument construit par deux rois d'Our, du IIIe millénaire, Our-Nammou et Doungi.

En avril 1877, Sarzec tentait sa chance à Tello et celle-ci fut grande, puisque onze campagnes se succédèrent jusqu'en 1900, qui donnèrent des résultats hors de pair. Plusieurs salles du Louvre sont pleines de statues, de reliefs, de bronzes

et d'inscriptions. Les huit statues de Goudéa, prince (*patési*) de Lagash-Tello, vers 2400 avant Jésus-Christ, la stèle des Vautours, que le monde entier nous envie, le vase d'Entéména, suffiraient déjà à immortaliser à jamais la figure de ce diplomate explorateur. Seulement, E. de Sarzec qui fouillait sans s'inquiéter des chaleurs qui sont, dans la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate, particulièrement déprimantes, mourait peu après sa onzième campagne, le 31 mai 1901. Un mois plus tard, sa femme le suivait dans la tombe.

Malgré les tâtonnements, aussi bien dans le domaine archéologique que dans le domaine épigraphique, tâtonnements inévitables, quand une science débute, il était évident que l'on avait décelé, sur ce site de Tello, plusieurs stades de cette civilisation nouvelle, mais par suite d'une erreur dans un texte babylonien, le cylindre de Nabonide, on se trompait de mille ans, quand il s'agissait de dater les documents les plus anciens. On avait réussi à les classer en deux grands groupes : celui de la brillante époque de Goudéa (vers 2400 avant J. -C.) et celui des « premiers rois de Lagash », antérieurs à la dynastie du sémite Sargon d'Agadé. On obtenait donc cette séquence : Our-Nina, premier roi de Lagash et ses successeurs (3800 avant J.-C.), Sargon d'Agadé (2800 avant J.-C.), Goudéa et les patésis de sa série (2400 avant J. -C.). En parlant peuples, on disait : Sumériens, Sémites, Sumériens. Les dates furent rectifiées rapidement, en ce sens que la fausse indication du texte babylonien reconnue, on rabaissa la date d'Our-Nina, en le plaçant cette fois au début du IIIe millénaire, soit vers 2900 avant Jésus-Christ, Sargon d'Agadé se trouvant légèrement décalé d'un siècle ou d'un demi-siècle.

Il y avait là un domaine nouveau d'investigation et le gouvernement français comprenant que ce n'était qu'un début, allait rouvrir le chantier de Tello. Le 1er janvier 1903, un officier, le capitaine Cros, venu du Sud-Algérien, reprenait les recherches. Pour être à proximité de la ville antique, Cros, sans se soucier des jérémiades des cheiks qui déclinaient toute responsabilité si la Mission quittait les bords de la rivière (le Shatt-el-Haï) où théoriquement, on lui assurait protection et assistance, transporta son campement au milieu des tells. Il y installa une vraie redoute, avec terrasse, chemin de ronde,

meurtrières, fossé. Les Bédouins se le tinrent pour dit, Cros ne fut jamais inquiété. En 1909, il terminait sa quatrième campagne, avec à son actif, une nouvelle moisson : une petite statue acéphale de Goudéa, qui se raccordait parfaitement avec une tête trouvée plusieurs années avant par E. de Sarzec (au Louvre, salle VI du 1er étage), des stèles ou fragments de stèles, des textes inédits, en deux mots, un complément important s'ajoutant à la documentation fournie par son prédécesseur.

D'ailleurs l'attention se portait de plus en plus vers la Mésopotamie. En 1904, une expédition américaine commençait l'exploration de Bismya, l'ancienne ville de Adab. En 1905, Thureau-Dangin publiait un recueil des « Inscriptions de Sumer et d'Akkad », base épigraphique indispensable pour aller de l'avant, cependant que le regretté Léon Heuzey, avec une pénétration divinatoire, commentait archéologiquement les pièces sorties des fouilles françaises de Tello et tirait les premières conclusions. Ces travaux ont montré que dès le IIIe millénaire les Sumériens usaient d'un système d'écriture original et déjà très perfectionné. En 1906, Edouard Meyer posait le problème des races avec son étude « Sumériens et Sémites en Mésopotamie », concluant d'une façon catégorique, contrairement à la thèse régnante, que les plus anciens habitants de Mésopotamie étaient des Sémites. Mais il était trop tôt pour mettre l'accent sur cette théorie, les documents étant trop peu nombreux.

En 1912, l'assyriologue Henri de Genouillac commençait des travaux à Kish, à l'est de Babylone, où une expédition allemande, dirigée par l'architecte Koldewey, opérait depuis 1899. Et l'on continuait à discuter sur l'habitat du pays des deux fleuves, sur l'origine de cette civilisation. A relire tout ce qui a été écrit et publié, on constate que les thèses les plus opposées se font jour. C'est normal et il est même extraordinaire qu'on ait pu en écrire autant sur des sujets aussi complexes, alors qu'on ignorait tout des origines de cette civilisation. Car l'on ignorait *tout*, mais on ne s'en doutait pas... Avant la guerre, on en est encore au bas-relief archaïque de Tello, dit « le personnage aux plumes » (Louvre), ou aux monuments Blau (British Museum), que l'on croit longtemps

inauthentiques. On nie toute poterie peinte en Sumer, de cette poterie qui, on le sait, est apparue avec une telle abondance et une telle perfection, dans les couches profondes de Suse, sur les chantiers de J. de Morgan. D'où cette conclusion simpliste : puisque la poterie peinte ne se rencontre pas en Sumer, il faut renoncer à remonter dans cette région à une époque qui est contemporaine de celle connue par Suse.

Seulement, l'après-guerre marqua un développement inattendu dans les recherches archéologiques. Grâce à l'établissement des mandats, français en Syrie, anglais en Palestine et en Irak, la pénétration de régions difficiles s'opérant plus aisément, les expéditions européennes purent s'installer dans des pays autrefois hostiles ou inhospitaliers. D'autre part, un personnel spécialisé et formé dans des écoles archéologiques (pour ce qui concerne les fouilleurs français, celles du Louvre et de Jérusalem), s'était mis à l'œuvre, en possession d'une technique renouvelée de fond en comble, et se perfectionnant d'année en année. Avant-guerre, on s'était surtout préoccupé de recueillir des pièces de musée sans s'inquiéter de leur contexte archéologique. Désormais, on s'efforçait avant tout de travailler d'une façon systématique, pour épuiser les sites et en extraire les civilisations englouties sous le manteau des *tells*. Et l'excellence de cette méthode allait se trouver sanctionnée par des résultats hors de pair.

Le nombre des expéditions s'est d'ailleurs accru lui aussi brusquement : les Anglais s'attaquent à Moughéir (Our) avec Hall (1919) puis C. L. Woolley (1922), les Allemands à Warka (Erek), avec Jordan (1928), les Français reprennent Tello (Lagash), où les Arabes ont profité de l'absence de surveillance pour écumer littéralement la ville ancienne, faisant en quelques mois une vraie rafle de statues. Au printemps 1929, l'abbé de Genouillac rouvre le chantier abandonné depuis le départ du commandant Cros. Un peu plus au nord, les Anglais se sont installés à Kish (1922). Puis c'est au tour des Américains de l'*Orien al Institute* de Chicago, qui, non loin de Bagdad, commencent des sondages dans une région qui vient d'être mise en coupe réglée par des pillards clandestins, en deux points appelés par les indigènes, Tell Asmar et Khafadji

(hiver 1930-31). Il faut d'ailleurs ne pas se laisser prendre de vitesse, car c'est la chasse aux sites... L'émulation a gagné d'autres associations, qui se sont fixées ou se fixent dans une région plus septentrionale : Nuzi (1925), Tépé Gaura (1927), Tell Billah (1930), Arpachiyah (1933), Kakzu (1933), sans parler des anciens chantiers qui trouvent, à nouveau, amateurs, tels Khorsabad (1929) et Ninive (1927). Ainsi donc, lorsque au printemps 1929, sur la proposition de M. Dussaud, le Conseil des Musées Nationaux acceptait d'organiser et de subventionner la fouille française de Tello, il y avait tout aussi bien un héritage à ne pas laisser tomber entre des mains étrangères, qu'une question de pavillon. La France, qui, avec Tello, avait révélé au monde la civilisation sumérienne, ne pouvait se tenir éloignée, laissant aux seuls savants étrangers le soin de poursuivre sur les traces des premiers pionniers, Sarzec et Cros.

D'autant que les résultats allaient dépasser tout ce qu'on aurait pu imaginer. A Our, après cinq ans d'efforts patients et tenaces, Woolley découvrait les fameuses tombes royales, qui livraient des trésors. De plus, les fouilles conduites avec une méthode, nous l'avons dit, renouvelée, faisaient connaître un peu partout des documents si extraordinaires, que l'on s'apercevait dès lors, que tout ce que l'on avait appelé « archaïque » devait être replacé dans son cadre et à sa vraie place, qu'il existait des événements infiniment plus lointains, par des civilisations échelonnées, antérieures et constituant ce que l'on appelle la « protohistoire ». Et indépendamment de toutes les merveilles sorties du sol mésopotamien, c'est là une conquête énorme, à l'actif de l'archéologie orientale. Chapitres insoupçonnés dont les pages viennent de s'éclairer et qui nous ouvrent des horizons inattendus. Balbutiements de la civilisation qui s'éveille, qui forge son langage et son écriture. Écho de ces races éteintes, besogneuses, industrieuses, raidies par la mort, croyant avoir emporté leurs secrets dans la tombe, alors que nous penchant vers elles, nous les regagnons un à un, patiemment, lentement.

***

De cette protohistoire, trois grandes périodes ont été démêlées. Au départ et la première en partant de l'extrême-fond, la période dite d'*el-Obeid*, suivie d'une période dite d'*Ourouk* ou d'*Erek*, à laquelle fait suite celle de *Djemdet-Nasr*, qui se prolonge jusqu'à l'époque des premiers princes ou rois de Lagash (*Tello*). D'où sont venues ces appellations? El-Obeid, Ourouk, Djemdet-Nasr, sont les noms des trois sites mésopotamiens, qui ont servi à étiqueter les périodes qu'on y avait décelées pour la première fois.

C'est ainsi, qu'*el-Obeid* est un petit tell, proche d'Our, où en 1919, on retrouvait une civilisation caractérisée par une céramique décorée de peinture noire ou bistre. La fameuse poterie peinte, niée en Sumer... Cros en avait trouvé de si rares débris à Tello, que Léon Heuzey en avait conclu « que la céramique décorée au pinceau ne paraissait pas, dans l'état présent des découvertes, avoir été d'un usage courant chez les antiques populations chaldéennes de la région ». Et le maître de la céramique antique, le regretté Edmond Pottier, qui avait si parfaitement classé les vases peints de l'Acropole de Suse (le tome XIII des *Mémoires de la Délégation en Perse* est de 1912), croyait encore en 1914 (date de la parution des *Nouvelles Fouilles de Tello*) que les rares échantillons peints trouvés à Tello, étaient exportés de cette « fabrique » de Suse, comme l'écrivait Heuzey, qui se couvrait de son autorité. Depuis, on a recueilli avec abondance, le même type de céramique, à Our, Erek, Lagash. On l'appelle toujours et pourtant, d'*el-Obeid*.

La deuxième appellation, *Ourouk*, est tirée du nom de la ville ancienne, appelée aujourd'hui Warka, fouillée par une expédition allemande depuis 1928 (les débuts sont de 1912), où se révéla une culture caractérisée, entre autres choses, par une poterie rouge ou grise, décorée souvent d'incisions, que l'on n'avait jamais signalée nulle part. Depuis lors, Our en a donné et nous en rapportions des spécimens de Tello, en 1932. On continue à l'appeler, elle et les objets qui coexistent avec elle, d'*Ourouk*.

Enfin, la troisième appellation, *Djemdet-Nasr*, est celle d'un

tell situé à 15 milles au nord-est de Kish, où Mackay et Langdon ramassaient en 1925-26, une céramique souvent à décoration polychrome (noire et rouge), associée à des tablettes picto-graphiques, tablettes ainsi nommées parce que le caractère des signes inscrits sur elles, précédait nettement dans le temps, l'écriture de type linéaire et cunéiforme.

Mais il ne suffisait pas d'avoir décelé des périodes ou des étapes. Encore fallait-il les replacer dans leur ordre chronologique. Ce fut possible, grâce aux travaux exécutés sur une grande profondeur, à Warka, où l'on retrouvait sans aucun doute, toutes les couches superposées, les plus anciennes dans le temps étant dans les strates les plus profonds. On obtenait cette séquence, de haut en bas, c'est-à-dire du plus récent au plus ancien : période de Lagash (dite aussi « early dynastic » ou des « premiers patésis », ou « plano-convexe »), de Djemdet-Nasr, d'Ourouk et enfin d'el-Obeid. Et cette indication était d'importance, car tous les sites n'avaient pas donné une aussi précieuse superposition. A Kish, par exemple, rien au-dessous du temps de Djemdet-Nasr. A Lagash-Tello, où nous étions l'adjoint de l'abbé de Genouillac en 1930, pour prendre la direction du chantier en 1931, dans une grande fouille profonde où nous étions en droit d'attendre une superposition parfaite des couches, nous nous trouvions arrêtés par les eaux d'infiltration, avant d'être arrivés au sol vierge, objectif indispensable pour un contrôle rigoureux.

Cependant malgré les constatations d'Ourouk, les difficultés n'étaient pas totalement écartées. Elles reprenaient au contraire de plus belle, dès que l'on s'efforçait de chiffrer. Si la période de Lagash avait dû s'ouvrir vers l'an 3000 avant Jésus-Christ, à quel millénaire remontait-on avec el-Obeid? La durée de ces diverses périodes est difficile à apprécier, car les textes n'apparaissent qu'à l'ère d'Ourouk et leur déchiffrement ne donne aucune date. De même les documents cunéiformes, que l'on appelle les « listes royales », pour précieux qu'ils soient, doivent être utilisés avec circonspection, surtout quand ils fournissent des chiffres et ils n'y manquent pas... On ne peut non plus établir un rapport entre durée et épaisseur des couches, car cette dernière est fonction d'éléments variés qui n'ont rien à voir avec les années. Comme la même

civilisation a connu par exemple et simultanément des constructions en briques crues et en roseaux, il est bien évident qu'après des millénaires, les débris des unes ne correspondront en aucune façon avec les restes des autres. Il y a un autre diagnostic, celui qui est basé sur l'évolution des formes et le perfectionnement, *a priori* normalement concevable, des objets divers. Cependant il est prouvé que les années n'ont pas toujours amené une amélioration et qu'au contraire on assiste à des hauts et des bas, qui attestent que dans la marche de la civilisation, l'élégance et le raffinement ont parfois été suivis de rudesse et de tâtonnement.

On comprendra qu'actuellement, et dans l'état présent des recherches, on préfère numéroter et subdiviser les périodes. On parlera par exemple de la couche IV de Warka, où l'on distinguera en outre les périodes IV*a*, IV*b* et IV*c*. Seulement, le mieux étant l'ennemi du bien, le grand danger des classifications développées, c'est leur extrême complication et les fouilleurs, du moins certains d'entre eux, ont de plus en plus tendance à dénommer « périodes », ce qui à tout prendre n'est bien souvent qu'une manifestation nuancée de la vie à des moments très proches.

Cette réserve faite, on peut en tout cas dire que la plus ancienne manifestation de civilisation repérée en Mésopotamie, est caractérisée par une céramique peinte, avec un décor monochrome, noir ou bistre, un outillage en argile (serpettes, haches, plombs de pêcheurs), en pierre et en silex. Population d'agriculteurs, installés sur les îlots gagnés par les alluvions des fleuves sur les marais du golfe Persique. Sans grands besoins, vivant dans des huttes de roseaux et creusant les premiers canaux, pour irriguer une terre étonnamment fertile. Quant à dire à quelle race appartiennent ces hommes, quelle est leur langue, il n'y faut pas songer. A plus forte raison, leurs croyances. De petites figurines d'argile, modelées à la main, représentant une femme nue, tenant parfois sur sa poitrine un enfant, que conclure? Idoles, déesses-mères ou, simplement, premiers essais de modelage de l'humanité qui commence sa marche? Car il apparaît bien en effet que nous sommes, avec ces documents, à un début. Mais après? Après, il semble que, sans transition, ces gens aient connu un stade

de civilisation infiniment plus développée, comme si une population était intervenue, apportant avec elle une technique, un outillage et un art beaucoup plus évolués. Et ce serait la vague des Sumériens.

Quand sont-ils arrivés et d'où? A cette double question, on aura fait les réponses les plus dissemblables, ce qui prouve que, malgré toutes les découvertes, nous n'avons pas encore les documents capitaux, nous permettant d'écarter l'erreur et de choisir l'exacte solution. Car il n'est même pas admis par tous, que les Sumériens n'aient pas été là dès l'origine. Les Sumériens sont les premiers habitants de Mésopotamie et ils y sont dès l'époque d'el-Obeid, dit Frankfort, le directeur de la Mission américaine de Tell Asmar-Khafadji. Les Sumériens sont arrivés après la période d'el-Obeid, à laquelle ils ont mis fin, déclare Jordan, le fouilleur de Warka. Pour Woolley, qui fit à Our les découvertes que l'on sait, les Sumériens apparaissent dans le pays à la fin de la période d'el-Obeid et ils profitent du Déluge..., qui les a moins éprouvés que les autochtones mal installés et sans protection, pour assimiler les rescapés et conquérir la région.

Car le Déluge, qui a laissé dans la littérature biblique et babylonienne, des pages mémorables, semble bien avoir aussi laissé des traces sur le sol lui-même et Woolley, en 1929, comme Watelin à Kish, signalait sur son chantier d'épaisses couches de limon apporté par une inondation particulièrement violente. Les Sumériens seraient donc arrivés en Mésopotamie vers le milieu du IVe millénaire[1], si nous nous hasardons à donner une date.

D'où arrivaient-ils? On l'ignore et l'on songe, tout en même temps, à l'Inde, à l'Iran et aux pays voisins de la mer Caspienne. Certains aussi sont enclins à voir les Sumériens débarquant sur les rives du golfe Persique après un voyage fort imprécis. Quoi qu'il en soit, les documents provenant de l'Inde (Mohenjo-Daro et Harappa) ou des régions proches de la mer Caspienne (Astrabad et Kouban), dénotent, pour l'aire de l'art sumérien archaïque, une très large extension. Rien de plus sans doute, d'autant qu'entre tous ces pays les relations

1. Pour fixer les idées, rappelons que les empires assyrien et babylonien ont connu leur apogée au cours du Ier millénaire.

commerciales ont été très développées et dès la plus haute antiquité.

Cependant, jusqu'ici, c'est encore en Mésopotamie que la civilisation sumérienne est apparue avec la plus grande perfection et cela, non plus seulement avec les statues rapportées par E. de Sarzec ou Cros, ou acquises à la suite de fouilles clandestines, comme le magnifique Our-Ningirsou du Louvre, mais surtout grâce aux trésors sortis d'Our. Our est en effet à la Mésopotamie ce que la tombe de Tout-ank-hamon est à l'Égypte. Avec quelque deux mille ans d'antériorité, si l'on accepte les dates de Woolley, et une perfection équivalente. Ceux qui n'ont pu voir les originaux, joyaux des Musées de Bagdad, du British Museum et de Philadelphie, ont tout au moins la possibilité de se rendre compte de cet amas de merveilles, grâce à la publication récente et somptueuse, *Ur Excavasions, II : The Royal Cemetery*, de l'heureux et savant fouilleur.

On n'attend pas que nous retracions ici les détails abondamment vulgarisés, des circonstances qui marquèrent la découverte des tombes royales d'Our[1]. On se souvient comment, fouillant de proche en proche, Woolley réussit en 1927 à repérer un « cimetière » où près de deux mille tombes étaient littéralement entassées, les plus récentes datant de la période sémitique d'Agadé (vers 2700 av. J.-C.), les plus anciennes remontant à l'époque « prédynastique », que l'explorateur situe dans le temps, entre 3500 et 3100 avant Jésus-Christ. L'alerte avait été donnée par la trouvaille en pleine terre d'un magnifique poignard : lame en or, poignée en lapis-lazuli, décorée de clous d'or, fourreau en or cloisonné. Plusieurs mois furent nécessaires pour dégager l'ensemble de ces tombeaux, souvent inviolés. Et le contraste est grand entre la magnificence des trésors qu'ils renfermaient et la pauvreté architecturale des constructions qui recouvraient les dépouilles princières. Ce qui, soit dit en passant, les a sans doute préservées

1. Outre les diverses publications anglaises de Woolley, on trouvera, en français, la relation de ces trouvailles dans le tome III du *Manuel d'archéologie orientale* du docteur Contenau (1931). De notre côté, nous en avons donné un aperçu d'ensemble, dans un ouvrage de vulgarisation, sur nos fouilles en Mésopotamie, intitulé *Villes enfouies* (Édit. Je Sers), 1934.

de la violation si courante dans l'antiquité, car des monuments funéraires imposants attiraient l'attention et aussi la cupidité. Woolley en fit l'expérience, quelques années plus tard, quand, dans l'hiver 1930-31, découvrant les hypogées splendides des rois de la IIIe dynastie, Doungi et Bour-Sin, il les trouva entièrement vidés... Ce qui nous arriva un an après à Tello, avec le mausolée du fils de Goudéa, Our-Ningirsou, dont le dégagement avait nécessité toute une campagne!

Les tombes prédynastiques d'Our livraient des merveilles : vaisselle d'or, parures, armes, harpes, mosaïques en coquille de nacre et lapis-lazuli, vases de pierre, de cuivre et d'argent. Le butin est d'une telle abondance que les trois musées qui l'abritent, ont chacun une collection extraordinaire. Évidemment il n'y a qu'un casque de Meskalamdoug et il est à Bagdad, qu'une parure de Shoubad et elle est dans le même musée, mais le British Museum conserve le fameux « standard » dont nous reparlerons à propos des fouilles françaises de Mari, l'étonnant bélier dressé sur l'arbuste en or, une des harpes et non des moins belles. Mais Philadelphie peut s'enorgueillir aussi de la fameuse tête de taureau en or et lapis-lazuli et de quelques-uns des plus beaux spécimens de la vaisselle d'or recueillie dans la tombe de la reine Shoubad. Quelle autre collection, celle de Tout-an-khamon exceptée, supporterait d'être ainsi dispersée? Aucune sans doute, et c'est bien ce qui démontre et confirme l'extraordinaire variété, en même temps que l'ampleur de la moisson faite par Woolley à Our.

Moisson d'objets d'art, car la perfection de cette orfèvrerie est sans réplique, le réalisme de l'observation et la sûreté de l'exécution absolument impeccables. Les têtes de taureaux qui décorent la caisse de résonance des harpes sont l'œuvre de techniciens inspirés. Pierres et métaux précieux sont utilisés avec une telle abondance que cela dénote non seulement une civilisation très avancée mais une richesse incroyable. Et tout cela coexiste avec des rites étranges, horribles. Car si les rois et les reines d'Our sont à leur mort couchés dans un tombeau dont la simplicité contraste avec les trésors qu'il contient, on a bien souvent, dans ou à proximité des tombeaux, étendu d'autres êtres, hommes, femmes, animaux, condamnés ainsi

à mort. Avec la reine Shoubad, vingt-cinq personnes (soldats, dames de cour) ont été sacrifiées. Avec le roi Abargi, soixante individus sont alignés. Mais le record, c'est le « puits des morts », avec ses soixante-quatorze cadavres : six hommes, soixante-huit femmes. Et dans ces hécatombes, cette double constatation : aucune trace de terreur ou de violence, souci extrême de l'ordre, en quelque sorte protocolaire, avec lequel sont disposés tous ces « sacrifiés ».

Et voilà comment d'après Woolley, il faut se représenter la scène. Au moment des funérailles du monarque (roi ou reine), toute sa Cour l'a suivi volontairement et pourrait-on dire librement, sinon joyeusement, persuadée que dans l'au-delà, la vie se poursuivait identique, avec les mêmes habitudes, les mêmes nécessités, le même cérémonial. Descendus dans la tombe, les membres de la cour recevaient leurs emplacements, s'étendaient et absorbaient, à haute dose, une drogue violente qui les endormait. Les soldats s'étaient couchés, l'arme à la main, les dames de Cour tenant leurs harpes, les palefreniers à côté des animaux attelés. Quelqu'un des survivants rectifiait alors rapidement les alignements, la position des parures et remontait en hâte. On comblait la tombe et les couloirs d'accès. C'était fini. Endormis d'opium ou de hachisch, tout près de leur roi glacé par la mort, les courtisans et dames de cour entraient, insensibles, dans la mort et dans l'au-delà...

C'est ainsi qu'au IVe millénaire, les rois d'Our entraient dans l'immortalité. De quelque nom qu'on les décore, sacrifices humains, ensevelissements collectifs, ces rites attestent, sans aucun doute, la croyance dans une existence après la mort. Que les Sumériens soient, dès cette époque lointaine, en possession d'une théologie élaborée et d'une eschatologie explicite, c'est évidemment difficile à démontrer. Mais il est certain, à en juger d'après les mobiliers funéraires, de règle dans toutes les sépultures, si modestes soient-elles, que pour tous ces hommes la vie continuait dans l'au-delà. Continuation au ralenti de l'existence terrestre, pendant laquelle les préoccupations spirituelles n'avaient d'ailleurs jamais été méconnues. Au contraire.

Si l'époque d'el-Obeid nous a donné les premières idoles, ces femmes nues, avec ou sans enfants dans les bras, idoles

étranges d'ailleurs, car si le corps est d'une femme, la tête est celle d'un animal, on sait maintenant que dans la période qui suit et qui est celle d'Ourouk, l'habitude était déjà de prier sur les tours à étages. Ces montagnes artificielles se retrouvent sur tous les sites de Mésopotamie. La ziggourat d'Our est de loin la mieux conservée, en ce sens que restaurée à travers les âges, elle s'est forcément agrandie et surplombe plus nettement les constructions qui l'environnent. Mais Eridou, Ourouk, Lagash, Larsa avaient aussi leurs tours sacrées.

C'est avec cet éclaircissement qu'il faut relire le chapitre XI de la *Genèse*, qui non seulement est d'une couleur locale extraordinaire, mais risque fort de nous avoir conservé, sous son allure légendaire, une donnée historique de toute première importance. *Le peuple parti de l'Orient* (*Genèse*, XI, 2) ne serait-ce pas le peuple sumérien? *La plaine au pays de Shinear* caractérise la Mésopotamie et dans cette plaine il s'installe. Pas une seule pierre. La nature a donné par contre l'argile qui, bien malaxée et « armée » avec de la paille, fournit de magnifiques briques, qui sont ou séchées au soleil ou *cuites au feu* (*vers.* 3). La brique cuite est, par excellence, la *pierre* du pays. Elle entre dans les constructions royales, temples, palais, tombeaux et, en guise de mortier, on coule des lits de bitume. *Et la brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de ciment*, dit le texte biblique (*vers.* 3) Quant à la fameuse *tour, dont le sommet touche au ciel*, c'est évidemment la ziggourat, déblayée sur tous les chantiers.

Cette adoration sur les « hauts-lieux », démontrerait pour certains que les Sumériens étaient originaires d'un pays de montagnes. Leur dieu Enlil se disait d'ailleurs « roi du pays montagneux ». Quoi qu'il en soit, la cité est dominée par la tour géante, comme la religion domine la vie. Les grands dieux sont ceux du ciel, de la terre et des eaux : Anou, Enlil, Enki. Le dieu lune, Nannar (Sin chez les Sémites) conduit les caravanes sur les pistes du désert. Le soleil, Babbar, maîtrise les puissances du Chaos et préside à l'équité, cependant qu'Innana (Ishtar), dispense la vie, puisque déesse de la fécondité et de l'amour, mais elle apparaît aussi parfois sous les traits sévères de la reine des combats. Car la guerre est déjà le sort des humains et les contestations se règlent sur les

champs de bataille. Et les contestations sont fréquentes car les villes sumériennes, jalouses de leur indépendance, passeront leur temps dans des rivalités incessantes, rivalités où leurs forces s'épuiseront et qui les empêcheront surtout d'opposer un « front commun » à l'heure du péril extérieur. Et ce sera pour une part, l'explication du succès de Sargon d'Agadé vers 2700 avant Jésus-Christ, succès que connaîtra aussi sept cents ans plus tard, le plus grand roi de la Ire dynastie de Babylone, Hammourabi[1].

Cette fois c'est l'apogée de la culture sémitique et la fin des Sumériens, les vaincus, ayant comme il se doit, fortement inspiré la civilisation de leurs vainqueurs. Et cette rivalité durait depuis fort longtemps : Sumériens et Sémites[2], les deux blocs s'opposaient dès l'origine en Mésopotamie. Un chapitre nouveau de cette opposition, chapitre totalement inédit, vient de s'ouvrir, dont les premières pages sont singulièrement prometteuses et évocatrices. Ce chapitre est le récit de la découverte d'une cité perdue et retrouvée par une expédition française. Découverte récente. Elle date de l'hiver 1933-1934 et elle s'est poursuivie en cette année 1935. Découverte à propos de laquelle nous croyons pouvoir apporter ici une documentation absolument de première main, puisque nous dirigeons l'expédition. En face d'Our, ville sumérienne, Mari, ville sémite, vient de réapparaître. Sumériens et Sémites, les rivaux, se retrouvent dans les ruines que nous exhumons.

***

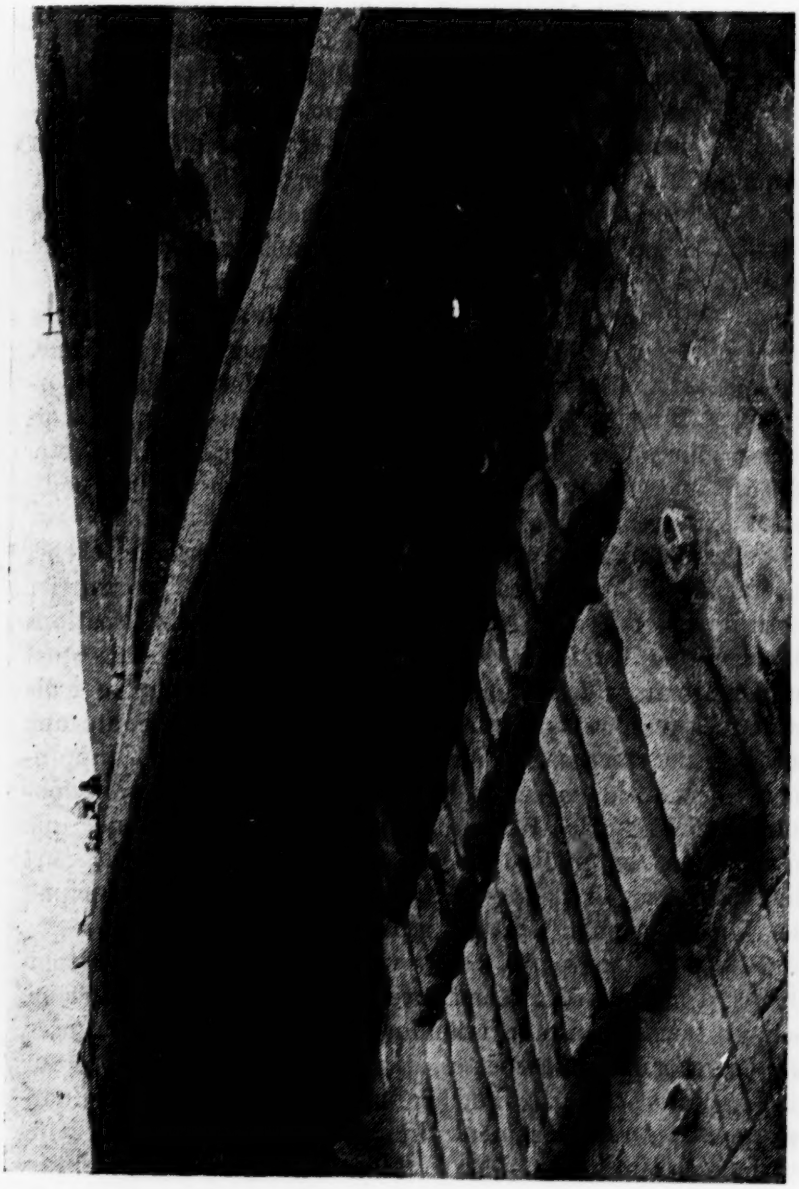
A huit cents kilomètres d'Our, dans la région du Moyen-Euphrate, en bordure du désert syrien et non loin du fleuve, quelques collines muettes semblaient vouées à un perpétuel oubli. Les derniers relevés cartographiques les avaient simplement situées sous leur appellation arabe, *Tell Hariri*, mais les

1. Les Sémites de Sargon d'Agadé restèrent maîtres de Sumer pendant deux siècles environ. Suivit une ère d'indépendance à laquelle mit fin Hammourabi vers 2000 avant Jésus-Christ.

2. Assyriens et Babyloniens sont des Sémites. Quant à la situation raciale des Sumériens, la science ne la délimite aujourd'hui que négativement. Les Sumériens ne sont pas des Sémites, mais aucun indice ne permet encore de les rattacher à la chaîne indo-européenne.

voyageurs les ignoraient. La piste d'Abou-Kémal à Deir-ez-Zor passe à quelques kilomètres et très nombreux sont les archéologues, en quête de sites... qui sont passés tout près, sans se douter de rien. Un Américain, archéologue palestinien, M. Albright, un peu plus curieux que les autres, avait pourtant fait halte à Tell Hariri, en 1925 et, dans la relation de son voyage, donnait une courte description des lieux. Ceux-ci avaient d'ailleurs retrouvé le calme complet et l'auraient sans doute conservé encore longtemps, s'il ne s'y était passé un petit incident en 1933.

Des Bédouins, à la recherche de pierres pour une inhumation, avaient rencontré un bloc un peu plus gros et un peu plus dur, dans lequel ils venaient de reconnaître une statue. Plus exactement le fragment d'une très grosse statue mutilée. L'ayant signalée à l'officier du Service des Renseignements, le lieutenant Cabane, en résidence à Abou-Kémal, petite ville à quelques kilomètres de la frontière d'Irak, les Arabes collaboraient sans le savoir à l'invention du site. Le lieutenant Cabane non seulement mit en lieu sûr l'antiquité recueillie à Hariri, mais rendit compte de sa découverte. Le Service des Antiquités de Beyrouth envoya alors sur les lieux un de ses inspecteurs, M. de Rotrou, qui lui aussi fit un rapport, en date du 28 septembre 1933. Moins d'un mois après, M. Dussaud, membre de l'Institut, conservateur des Antiquités orientales au Musée du Louvre, en avait connaissance et décidait immédiatement de demander la concession du site. Celle-ci ayant été accordée par le Directeur des Antiquités de Syrie, M. Seyrig, une expédition fut organisée. Et au lieu de partir pour l'Irak, sur notre chantier de Larsa, nous nous dirigions vers Abou-Kémal, en territoire syrien, sous mandat français. Nous allions d'ailleurs y rencontrer les concours les plus empressés auprès de l'autorité militaire, du général commandant supérieur à l'officier chef du poste d'Abou-Kémal. Le général de Bigault du Grandrut en 1933, puis son successeur le général Huntziger, qui vint spécialement à Tell Hariri, nous furent d'une aide incessante. Se prodiguèrent aussi le colonel Martin, directeur du Service de santé, le général Jacquot, commandant les troupes des territoires de l'Euphrate, et les officiers des S. S. à Abou Kémal, les lieutenants Cabane



L'ÉCOLE DU PALAIS DE MARI AVEC LES BANCS DES ÉLÈVES.
(Reproduction interdite.)

et Déangeli. Grâce à eux tous, les conditions de notre existence là-bas en furent absolument changées et la progression de nos travaux considérablement facilitée. Notre gratitude à leur égard est donc profonde.

Rapidement installées, les expéditions françaises se contentent de peu. Nous commencions les travaux par de larges sondages. Mes premières constatations, je dois l'avouer, avaient été empreintes d'un certain scepticisme, le tell n'ayant pas l'aspect des collines antiques de Basse-Mésopotamie. Peu de débris en surface, aucune construction importante facilement repérable, mais pourtant une hauteur de décombres dépassant par endroits quatorze mètres au-dessus de la plaine. Ce qui attestait en tout cas la présence d'une ville importante, s'étendant sur plus d'un kilomètre. Au matin du troisième jour de fouille, une petite statue apparaissait, intacte. Ce fut un sérieux encouragement. Des recherches méthodiques s'imposaient.

Celles-ci furent menées dès lors sur une plus grande échelle, notre matériel de voie Decauville étant arrivé. Un quartier sortait de terre, avec des maisons, des tombes, des installations hydrauliques. Mais de quelle ville s'agissait-il et dans quel millénaire nous trouvions-nous? Il nous fallut encore trois semaines pour répondre à cette double question. Toute une série de documents (cylindres, figurines, céramique), rapprochés d'échantillons semblables provenant de Basse-Mésopotamie et eux bien datés, nous permettaient d'affirmer que nous étions en pleine époque présargonique, quelque part aux environs de 2800 avant Jésus-Christ. Mais le principal, le nom de la ville, nous échappait encore.

Plus pour longtemps, car le vingt-sixième jour, nous tombions, à la suite de circonstances trop longues à détailler ici, sur un temple qui nous abandonnait tous ses *ex-voto* : vases, bijoux et surtout statuettes, dont trois avec inscription. Sur le dos d'une statuette blanche, huit cases de signes nous fournissaient les renseignements indiscutables pour une identification certaine : Lamgi-Mari, roi de Mari, à la déesse Ishtar. Mari, une des plus grandes capitales du monde ancien, ville perdue, était retrouvée.

On la cherchait depuis longtemps. Explorateurs, géographes

archéologues, épigraphistes, tout le monde s'en était mêlé. Car il est un peu humiliant de connaître l'existence d'une capitale, mais de ne savoir où la mettre sur la carte du monde. Des tablettes chronologiques, exhumées autrefois à Nippour et à Kish, nous gardaient le souvenir d'une certaine ville de Mari, avec une dynastie royale, la dixième après le Déluge. Six rois, totalisant cent trente-six ans de règne. L'existence d'une cité importante aux temps présargoniques se trouvait aussi confirmée par un texte provenant de Tello, signé du roi Eannadou, qui se félicitait d'avoir soumis Kish, Opis et Mari. La ville faisait encore parler d'elle un peu plus tard, au temps de Sargon d'Agadé, à qui elle n'avait pas craint de s'opposer, lors de son expédition vers « la forêt des Cèdres et les montagnes d'argent ». D'après un texte publié par M. Alfred Boissier, aux jours de Narâm-Sin, Mari avait de nouveau été à la tête d'une coalition. Attitude qu'elle reprendra quelque six siècles après, quand elle ne craindra pas de se dresser devant Hammourabi lui-même, qui n'en eut raison qu'après deux campagnes et lui infligea un traitement dont nous pourrons parler, après nos découvertes de ce printemps. Le peu qu'on en savait donnait fort envie de la connaître mieux. Cette connaissance est désormais chose facile, car de Mari retrouvée, les documents sont déjà sortis abondants. Documents qui non seulement enrichissent deux musées, celui d'Alep et celui du Louvre, mais doivent apporter un complément de première importance à tout ce qu'on a écrit sur l'art et l'architecture du IIIe millénaire.

Au cours de notre première campagne de l'hiver 1933-34, c'est la découverte du temple d'Ishtar, avec la masse des *ex-voto*, petite statuaire d'un art parfait et insoupçonné. La deuxième campagne, qui s'est terminée en avril 1935, révèle un palais énorme, dont l'état de conservation dépasse et de loin tout ce qu'on a jamais trouvé en Mésopotamie. Le temple d'Ishtar est d'époque présargonique et les statues que nous y avons ramassées peuvent être datées des environs de l'an 2900 avant Jésus-Christ. Le palais est celui des princes de Mari, de peu antérieurs à Hammourabi, c'est-à-dire qu'il est de la fin du IIIe millénaire. En bref, après deux campagnes, nous sommes parfaitement documentés sur deux des grandes

périodes de la ville, celles que signalaient les brèves mentions des textes connus par ailleurs et avant les fouilles.

Périodes de grande prospérité. Les statuettes du temple d'Ishtar peuvent rivaliser avec ce qu'on a trouvé de plus parfait dans ce domaine, dans n'importe quel chantier du Sud-Mésopotamien. L'art qu'elles révèlent atteint à la perfection, tout aussi bien par le réalisme de l'observation que par l'exécution impeccable. Le palais dont nous n'avons pu déblayer qu'une partie, faute de temps, apporte le témoignage d'une création architecturale, sûre de ses moyens et offrant aux princes de Mari, le dernier raffinement du confort et de l'élégance des lignes. De ce palais, soixante-neuf chambres et cours sont déjà dégagées. Tout y était prévu pour que la vie officielle pût y coexister ave la vie privée. Rien n'est laissé au hasard, tout est soigné et parfaitement exécuté. De la grande cour du trône, le roi assiste aux cérémonies qui se déroulent dans une chapelle surélevée. Il donne ses audiences, face à la divinité. Ses intendants enregistrent méthodiquement toutes les contributions en nature apportées au palais. Dans une petite pièce, les archives, les pièces comptables, sont conservées. Sur seize cents tablettes de terre, « Grand-Livre » de cette fin du IIIe millénaire, tout est noté. Nous avons tout retrouvé, en place. En place, les grandes jarres pour le froment, les olives ou les dattes. En place, une des cuisines, avec ses récipients et sa cheminée. En place, les salles de bains, avec baignoires intactes. En place, les écoles, annexées au palais, avec les bancs des élèves, leurs écritoires, les petits coquillages avec lesquels ils s'initiaient aux mystères de l'arithmétique. Et de chambre en chambre, on s'en va vers de nouvelles découvertes. Appartements privés avec décoration murale, bandes rouges et noires, aussi fraîches après quatre mille ans que si elles étaient peintes d'hier. « Cour bleue », avec sa plinthe en « faux marbre », avec son jeu de palets. On cherche les propriétaires du lieu...

Ils sont partis, emmenés en captivité, car il n'est que trop facile de reconstituer la scène. Ce palais conservé parfois sur cinq mètres de haut, fut livré au plus violent incendie qui se puisse concevoir. Les murs sont encore noircis par les flammes. Bien plus, dans la grande cour du trône, nous avons retrouvé

la place de l'immense brasier allumé, il y a quatre mille ans, par les pillards. Poutres des terrasses, entassées et à moitié calcinées. A quelques pas, la grosse statue en pierre noire, du prince Ishtoup-iloum, renversée sur le dos et laissée pour compte. Trop lourde à emporter. Les soldats du roi de Babylone, Hammourabi, revenus à deux reprises, avaient eu raison de la capitale du Moyen-Euphrate. Mari allait disparaître de la scène du monde d'alors.

Tout cela va poser de nouveaux problèmes et en particulier celui de la civilisation sumérienne. Car Mari, qui est une *ville sémite*, apporte une documentation concordant à s'y méprendre avec tout ce qui est précédemment sorti des chantiers du Sud-Mésopotamien, centres d'une population elle, spécifiquement *sumérienne*. Certes, la population du bas pays fut très mélangée et des Sémites habitent en Sumer dès la plus haute époque, en tout cas avant l'ère de Lagash, c'est-à-dire avant l'an 3000. Le relief de la chasse sorti de Warka pendant les fouilles de 1932-33, relief daté du temps de Djemdet-Nasr (entre 3500 et 3000), est difficilement l'œuvre d'un Sumérien, dont il ne reproduit ni le costume, ni le type. Par contre, toute la statuaire recueillie à Mari, que ce soit dans le temple d'Ishtar ou dans le palais des princes, offre tous les caractères de la civilisation sumérienne. En plein milieu sémite. Et non seulement la statuaire, mais les pièces de parure, la céramique, la glyptique. Une mosaïque en coquille de nacre, éparpillée sur le dallage de la cour du temple, reproduit une scène de combat qui rappelle étrangement celle du « standard » d'Our. Ce qui prouve qu'une même civilisation et qu'une même culture, avec des concepts religieux identiques, recouvre dès l'époque présargonique, tout le pays entre Tigre et Euphrate, de la latitude d'Assour au nord, aux rives du golfe Persique au sud. Ne vaudrait-il donc pas mieux, dans ce pays de même culture mais de population disparate, ne plus définir la civilisation par un terme ethnique, ce qu'est le mot sumérien, mais la préciser seulement sous l'angle géographique. Pourquoi pas civilisation mésopotamienne? Ce qui n'enlève rien au génie créateur du peuple sumérien, mais souligne que dans ses

1. C'est-à-dire avant 2750 avant J.-C.

créations il y a peut-être aussi à faire une place à la collaboration...

En outre, Mari qui donne des documents dont beaucoup sont identiques à ceux qui sont sortis des tombeaux d'Our, doit fournir de nouveaux éléments d'appréciation à ceux qui s'intéressent aux controverses nées après la découverte des tombes royales et de leurs trésors. Woolley, dès le début, indiquait des dates comprises entre 3500 et 3100 avant Jésus-Christ. Sans même attendre la publication définitive, les savants, en grande majorité, ont discuté ces dates, les rabaissant sensiblement de quatre et même six siècles! Woolley a fait front, maintenant tout. Il est trop tôt pour dire ici notre sentiment, car il y a tout à la fois à faire état de la méthode comparative et de l'examen stratigraphique particulier à chaque site. Cependant, sur la seule base des objets de Mari, les dates de Woolley nous apparaissent trop hautes d'au moins trois siècles. Cela n'enlève rien d'ailleurs à ses merveilleuses trouvailles. Au contraire, car les controverses n'ont fait que souligner un peu plus la perfection de ces civilisations lointaines dont les trésors furent un éblouissement.

Civilisations que nous connaissons chaque jour un peu mieux, grâce aux fouilles qui explorent le sol antique. Et l'on ne dira jamais assez l'importance de ces travaux, méconnus encore par beaucoup. Non seulement les musées s'enrichissent, mais la science aussi. Alors que les nations rivalisent d'ardeur dans cette exhumation du passé, alors que les savants anglais, allemands, américains, belges, danois, italiens, sont à l'œuvre sur cette terre d'Orient, il est heureux que la France y ait envoyé ses représentants. Question de pavillon et tradition à maintenir, en mémoire des premiers pionniers. Certainement. Mais collaboration indispensable, pour le plus grand profit et pour le rayonnement toujours accru de la science française.

ANDRÉ PARROT

ANTHOLOGIE 1935[1]

GILBERT MAUGE

Une noire voiture...

Une noire voiture, un peu tiède, à grand bruit,
Hors des faubourgs, les mène au milieu de la nuit.
Chaque décor leur offre une épuisante épreuve :
Ils seront plus heureux au delà de ce fleuve,
De ces lourdes forêts — et se taisent tous deux
Pour sentir si la joie est plus profonde en eux.
Le pays qui vient semble, au mouvement des roues,
Se diviser sur leurs fronts durs comme des proues.
Ils aiment la nuit froide et leur fuite d'enfant
Vers une Chine absurde aux Rois philosophant.
Les villes ont passé, les forêts et le fleuve;
Leurs doigts se sont disjoints sans que l'un deux s'émeuve.
Aucune voix, ce soir, nul geste inattendu
Ne veut solliciter leur destin suspendu :
Ils écoutent, longeant la rivière naissante
Le bruit mystérieux de leur course innocente...

Châlet suisse.

La neige au soleil d'août fuit des glaciers brûlés.
Derrière les rideaux de toile immaculés,
Dans une chambre blanche où glisse une cétoine
Je poursuis volontiers quelque rêve de moine

1. Voir les deux premières séries de cette anthologie dans la *Revue de Paris* du 15 juin et du 15 juillet 1935.

Jetant peureusement mon écritoire au mur
Ou, debout, vacillant près des carreaux d'azur
Je suis le passager furtif d'une galère
Folle, ancrée au milieu des vagues de la terre.
De longs oiseaux volant ont traversé le val.
Partirons-nous? On crie. Il fait chaud. J'entends mal.
Rien ne bouge. A jamais arrêté cet immense
Mouvement de granit, de sable et de feu dense :
L'ombre au cirque rocheux n'a changé nul profil...
Le mont sur soi s'endort et l'araignée au fil.
Mais le soir, du châlet sort un air mécanique
O Ritournelle! étais-je en la boîte à musique?

ALPHONSE MÉTÉRIÉ

TOURISME

O Muse, si la terre
Était un paradis,
Quel ravissant mystère
J'aurais pour vous ourdi!

Sans auto ni valise,
Sans amis, sans argent,
Le front baigné de brise
Et le cœur plein de chants,

Loin des touristes tristes
Et des bourgeois peureux,
Nous aurions pris les pistes
Des pays amoureux.

A l'auberge sans gloire,
Nous nous ferions servir
Un seul verre pour boire,
Un seul lit pour dormir.

La divine Italie,
La Hongrie aux beaux yeux,
La Suède pâlie
Et le Rhin fastueux,

Les splendeurs éternelles
Du Danube au doux nom,
La Suisse et ses tonnelles,
Vin clair et cheveux blonds,

La campagne romaine,
L'Autriche et ses forêts,
Toute la terre humaine,
Nous diraient leurs secrets.

Les routes de Bohème,
D'Autrefois et d'Ailleurs,
Chanteraient le poème
Des joyeux voyageurs.

Et sur les routes pures
Du bonheur innocent,
La divine aventure
Rirait aux deux passants!

Mais, hélas, ce tourisme
Fol et sentimental,
En nos temps de cynisme
N'est qu'un rêve fatal,

Et la Muse préfère
Très raisonnablement
Un sage homme d'affaires
Au plus céleste amant...

D'HOPITAL

O ciel de neige, soleil blanc,
Disque d'ambre pâle et de lys,
Brumes de la vie et du temps,
Couleur d'Ailleurs et de Jadis,
Vent de légende, pur matin,
Mêlez pour le cœur étonné
Vos teintes de pays marin
Au goût d'un Bonheur suranné...

PIERRE REVERDY

LE CŒUR TOURNANT

Il ne faut pas aller plus loin
Les bijoux sont pris dans la lyre
Les papillons noirs du délire
Remuent sans y penser la cendre du couchant
A peine revenu des voyages amers
Autour des cœurs jetés au fond des devantures
Sur l'avant-scène des prairies et des pâtures
Comme des coquillages nus devant la mer
A peine remué par l'amour de la vie
Des regards qui se nouent aux miens
Des visages sans nom mes souvenirs anciens
Diamants de l'amour qui flottent sur la lie
Pour aller chercher au fond dans la vase
Le secret émouvant du sang de mon malheur
Il faut plonger la main aux racines du cœur
Et mes doigts maladroits brisent les bords du vase
Le sang qui jette sur tes yeux ce lourd rideau
L'émotion inconnue qui fait trembler ta lèvre
Et ce froid trop cruel qui emporte ta fièvre
Froisse dans tous les coins le linon de ta peau

Je t'aime sans jamais t'avoir vue que dans l'ombre
Dans la nuit de mon rêve où seul je peux y voir
Je t'aime et tu n'es pas encore sortie du nombre
Forme mystérieuse qui bouge dans le soir
Car ce que j'aime au fond c'est ce qui passe
Une fois seulement sur ce miroir sans tain
Qui déchire mon cœur et meurt à la surface
Du ciel fermé devant mon désir qui s'éteint

LE TEMPS ET MOI

Dans le sous-sol le plus secret de ma détresse
Où le vice a reçu la trempe de la mort
Je redonne le ton au disque
Le refrain à la vie
Un terme à mon remords
Dans le cercle sans horizon où se lamente la nature
Si la chaleur qui passe du sang à ton esprit
Tu pouvais suivre la mesure
En te hâtant sans bruit au tournant de la peur
Tout ce qu'on m'a repris des roues de la poitrine
Cette montre qui sonne l'heure sans arrêt
Et l'amère lueur qui coulait goutte à goutte
Entre la main et l'œil
Le chemin de la peau
La débâcle au bruit sec de la glace légère qui se brise au réveil
Je vais plus loin la main tendue au mouvement inconscient
[de la pendule
Une curiosité perçante au fond du cœur
Et pour toi dans la tempe le bruit sourd qui ondule
Des fièvres du péché
A l'haleine des fleurs
Va-et-vient lumineux
Ressac de la fatigue
Goutte à goutte le temps creuse ta pierre nue
Poitrine ravinée par l'acier des minutes
Et la main dans le dos qui pousse à l'inconnu.

PHILIPPE SOUPAULT

ENCORE TROIS JOURS

Je n'écoute je ne vois plus rien
que ce nom qui là-bas scintille
Et qui murmure et qui éclate
et qui s'approche
Plus rien si ce n'est cette chanson
qui s'enroule autour de ton nom
Ni la distance ni ce temps
qui passe comme le vent et la pluie et les nuages
ne peuvent couvrir
cette tempête au fond de moi
O sang qui bat cœur qui halète
Corps vagabond
et vous mes mains
tremblantes écumantes dociles
Sources
Vous bondissez vers cet océan imbécile
immobile et sournois
Vous écartez ces heures
molles draperies
pour atteindre
cette nuit ce jour cette nuit
et j'attends.

LE CHEMIN DE LA NUIT

Mon sang, mes souvenirs
murmurent un refrain que reprend cette nuit
Où j'attends
Poussé par ce nom ce refrain
je parcours les distances de l'ombre
où j'entends
mon sang mes souvenirs

Loin vers ces yeux fermés
je vais à la recherche du temps
Une lumière
Un peu de vie
et rien que l'ombre le silence la nuit
rien
Immobile
je lutte je persévère
je tends les mains

Et déjà le matin
déjà un autre jour
pour répéter ce nom
immobile
cette lumière
un peu de vie
Les heures chantent
et je poursuis mon chemin
Je m'approche et je guette
J'obéis je discute
Il n'y a plus que le temps
devant moi
la chanson du soir et celle du matin
mon sang les souvenirs

Est-ce toi qui m'appelles?

JULES SUPERVIELLE

LE BERGER

Si j'entendais un coq, si loin de la campagne,
Au milieu de la nuit, mais d'où me viendrait-il,
Serait-ce de l'enclos fait de chair et d'esprit
Qui n'est autre que moi et toujours m'accompagne.

Les tremblants animaux de la Création
Vivent dans le canal étroit de mes artères?
On y trouve aussi bien les ours et les vipères
Et je suis le gardien de leur chaude maison.
Comme dans l'Arche ils vont par couples d'une espèce
Et leur force est la mienne ainsi que leur faiblesse.
Bien qu'avançant toujours ils ne dérangent pas,
Si je m'endors c'est pour mieux percevoir leurs pas.

Le grand et le petit, le fragile, le large,
Tous, dans mon corps humain, ils se sentent au large,
Je deviens le berger de tous ces animaux,
De chacun différent, en secret leur jumeau,

Je les fournis de sang, c'est mon seul stratagème
Pour les tenir en vie aux sources de moi-même
Toujours père apparent de ces obscurs enfants
Qui m'ignorent si bien dans mon propre élément.

Ah n'interrompez pas d'un dur regard l'avance
De ces êtres secrets, un peu en méfiance.
Cessent-ils de marcher? Je ne suis plus qu'un mort
A l'abandon et sans nouvelles de son corps.

NOCTURNES

Quand le flux de la nuit me coule sur les lèvres,
Me couvrant le menton avec un sang tout noir,
Lentement soulevé par le bœuf du sommeil,
Je sens tourner en moi l'axe de mon regard.
J'entre dans le champ clos de ma chair attentive
Au pays qui respire et qui bat sous ma peau,
Mes os sont les rochers de ces plaines rétives
Où pousse une herbe rare appelée « arlisane »,
Et comme un voyageur qui arrive de loin
Je découvre en intrus mon paysage humain.

***

Je voudrais me cacher la tête dans les bois
Où sont les marguerites
Et le reste du corps au fond de l'océan
Où rien ne ressuscite

Non pas pour séparer ce que ma mère unit
Avec des soins si tendres
Mais pour mieux effacer ce peu de sourde vie
Qui veut toujours attendre.

GABRIELLE D'ESTRÉES

I

Au cours d'une vie rude et hasardée, Henri IV a souvent cherché dans l'intimité féminine l'apaisement et la diversion.

Tentatives ou triomphes, caprices ou liaisons, goûts, passions ou délires, un chercheur indiscret et patient a noté cinquante-six des aventures sentimentales du roi, avec les noms, les lieux, les dates, des dates qui parfois s'enchevêtrent.

Rien d'ailleurs, chez le « Vert-galant », d'un Falstaff ou d'un don Juan; ni débauche, ni perversion, pas même un tempérament excessif : le penchant naturel d'un homme vigoureux, ardent, expansif et tendre, cruellement déçu dans ses affections légitimes. Jamais il n'oublia, dans les bras des femmes, ses devoirs de souverain, et l'influence qu'elles purent avoir sur ses décisions, tant dans le choix du personnel que dans la direction des affaires, fut, le plus souvent, heureuse.

Trois actes, au cours de sa vie sentimentale : d'abord le jeune coq impétueux de la cour de Nérac, ivre de mouvement, d'amour et de bataille; puis, quand le destin royal se dessine et s'affirme, le tendre compagnon de Corisande et de Gabrielle; enfin, chez le monarque vieillissant, l'amant emporté de la cruelle Henriette d'Entragues et le soupirant désespéré de l'enfantine princesse de Condé.

Parmi ces liaisons, la plus durable et la plus douce, la plus populaire aussi, c'est le règne de « la belle Gabrielle ».

***

La maison d'Estrées était, au XVIe siècle, une des plus illustres de Picardie. Son chef, Raoul de Sores, dit d'Estrées, avait accompagné saint Louis devant Tunis, reçu, en 1270, le bâton de maréchal de France et marié son fils à Marguerite de Courtenay, princesse de sang royal.

Jean d'Estrées, le grand-père de Gabrielle, fut, pendant dix-sept ans, grand-maître de l'artillerie. C'était, dit Brantôme, « l'un des plus dignes hommes de son état ». Il allait dans les tranchées, « la tête levée, comme si ce fût été dans les champs, à la chasse... monté sur une grande haquenée alezane... qui était aussi assurée que le maître; car, pour quelques canonnades ni arquebusades qui se tirassent dans la tranchée, ni l'un ni l'autre n'en baissaient jamais la tête; et ainsi montrait-il par-dessus la tranchée la moitié du corps, car il était grand et elle grande... C'était l'homme qui connaissait le mieux les endroits pour faire une batterie de place et qui nous a donné ces belles fontes d'artillerie que nous avons aujourd'hui... C'était un fort grand homme et beau et vénérable vieillard, avec une grand'barbe qui lui descendait très bas, et sentait bien son vieux aventurier de guerre du temps passé, dont il avait fait profession, où il avait appris d'être un peu cruel ». Ayant embrassé — l'un des premiers de sa province — la religion réformée, dont il fit faire l'exercice public dans son château de Cœuvres[1], il s'attacha au roi de Navarre et au prince de Condé, auxquels il était allié par sa femme, Catherine de Bourbon, fille du bâtard de Vendôme. Mais il garda toujours fidélité à son souverain et revint plus tard à la religion catholique.

Son fils Antoine était un beau et brave soldat, insouciant et léger, moins capable, mais aussi dévoué que le père, et toujours fidèle au roi de Navarre.

Il épousa Françoise Babou de la Bourdaisière, d'une famille tourangelle où les femmes brillaient plus par le charme que par

1. A douze kilomètres au nord-est de Villers-Cotterets. Le château construit par Jean d'Estrées, puis ruiné sous la Révolution, a été acquis et en partie restauré par le comte de Bertier de Sauvigny.

la vertu, depuis cette fameuse Marie Gaudin, dame de la Bourdaisière, dont l'éclatante beauté séduisit François Ier[1] et qui, au dire de Tallemant, se vantait d'avoir pris dans ses filets, avec le roi de France, le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint. Jean, fils de cette Marie, avait eu, de Françoise de Robertet, quatre fils — dont Georges, grand-maître de l'artillerie pour la Ligue — et sept filles, dont Françoise dame d'Estrées, Isabelle marquise de Sourdis, et Diane. Toutes ces femmes étaient, dit Saint-Simon, « belles, mariées, intrigantes : on les appelait les sept péchés mortels ». Devenue veuve, et restée plus belle encore que ses filles, Françoise de Robertet fit, à cinquante ans, un mariage d'amour avec le maréchal duc d'Aumont : Desclozeaux croit devoir ajouter qu'elle n'en eut pas d'enfant.

De son mariage avec Antoine d'Estrées, Françoise de la Bourdaisière eut deux fils, le marquis de Cœuvres et l'abbé François-Annibal d'Estrées, et sept filles : Marie-Catherine, morte en bas âge; Marguerite, épouse de Gabriel de Bournel, sieur de Namps; Angélique, abbesse de Berteaucourt, puis de Maubuisson; Diane, future maréchale de Balagny; la « belle Gabrielle »; et deux filles plus jeunes qui deviendront la duchesse de Villars et la baronne de Tupigny. « Je n'aime pas toutes ces filles, disait Antoine à sa femme : mauvaise graine rapporte mauvais fruit. — Monsieur, répliquait-elle, pensez-vous que je vous les choisisse? »

Une si belle fécondité ne suffit pas à préserver madame d'Estrées contre les séducteurs, attirés par l'éclat de sa grâce et de sa beauté. Sans doute faut-il se garder de prendre à la lettre les insinuations de la chronique indiscrète. Ces femmes éclatantes par le nom, le rang, la fortune et la beauté, souvent jetées dans les aventures politiques ou guerrières, étaient des proies toutes désignées pour la malignité publique. Les libellistes, qui foisonnaient à cette époque et dont la licence ne connaissait pas de bornes, abusaient à plaisir de la plus mince apparence pour médire et calomnier sans frein, soit pour déconsidérer une faction rivale, une famille dont ils avaient à se plaindre, soit plus simplement pour amuser leurs

1. Le château de la Bourdaisière (commune de la Roche-Corbon, à cinq kilomètres de Tours) fut entièrement reconstruit par ce souverain.

lecteurs et vendre, sous le manteau, leurs vilains papiers. Et bien souvent, pour des motifs analogues, les chroniqueurs les suivaient avec trop de complaisance.

Il semble bien pourtant que l'époque des guerres de religion fut une épreuve terrible et singulière pour la vertu des femmes. Le pays était troublé, les familles parfois désunies, en tout cas séparées. Quand l'époux guerroyait, la femme restait seule au logis, exposée aux dangers, en proie aux tentations. Celle que séduisait l'aventure usait de ses charmes pour se faire des protecteurs ou des partisans. La société se montrait, d'ailleurs, fort indulgente sur ce point délicat.

Madame d'Estrées se soucia si peu de sa réputation qu'il est impossible de la défendre. Le beau du Guast, qu'elle aimait fort, ayant été tué en duel par le baron de Vitteaux, celui-ci périt à son tour, quelques années plus tard, par l'épée du jeune marquis de Tourzel-Alègre. Ainsi satisfaite, madame d'Estrées ne trouva rien de mieux, pour célébrer la mémoire de du Guast, que de se donner à son vengeur. Ceci se passait en 1583 : un an plus tard naissait sa dernière fille.

Antoine d'Estrées ne tarda pas, semble-t-il, à être fixé sur la nouvelle fantaisie de sa femme, puisque, en 1586, il révoquait la procuration qu'il lui avait donnée. Il fit bien : au temps de Pâques 1590, d'Alègre ayant été nommé gouverneur d'Issoire, madame d'Estrées l'y rejoignit, avec ses deux plus jeunes filles et tout son train de maison, oubliant dans cette aventure son époux, sept enfants, l'âge qui venait et le peu qui restait de sa réputation.

***

Gabrielle d'Estrées naquit sans doute à la fin de l'année 1573, au château de Cœuvres, que ses parents ne quittaient guère à cette époque[1].

Lors de sa rencontre avec le roi, c'était une enfant de dix-sept ans, d'une souple harmonie de formes et d'une beauté

1. Selon Paulin Paris, elle serait née en 1565 à la Bourdaisière, mais la Picardie la réclame. D'autre part, dans sa lettre du 27 août 1594 à l'official d'Amiens, elle déclare s'être mariée (en août 1592) à l'âge de dix-huit ans.

radieuse, avec l'ovale parfait de son visage, ses cheveux dorés, son teint de lait, ses yeux d'un bleu éblouissant, sous des sourcils très noirs. C'était la bonté même, la douceur, l'enjouement. Son éducation, comme celle de beaucoup de filles de son rang, à cette époque, avait été fort accidentée. Sa mère, toujours en quête de ses plaisirs, lui enseignait surtout, par l'exemple, ce qu'il convient d'éviter. Elle chassait avec son père, montait des chevaux de race, tirait l'arquebuse, allumait la mèche des coulevrines. Sa tante, Isabelle de Sourdis, femme intrigante et de vertu fragile, lui apprenait l'usage du monde et les moyens d'y parvenir. De ces leçons singulières et peu ordonnées, sa raison naturellement calme et positive, sinon très subtile, sut tirer le meilleur parti.

Toute sa jeunesse s'était passée au château de Cœuvres. Dans cette élégante et fastueuse demeure, où la vaste galerie du premier étage, desservie par deux escaliers d'honneur, était aménagée pour les « fêtes et ballets », l'existence était brillante et animée par les nombreux visiteurs qu'attirait la grâce charmante des dames d'Estrées.

Jusqu'à quel point Gabrielle, avec l'hérédité qu'on lui connaît, avec les exemples pernicieux que lui donnaient sa mère et plusieurs de ses tantes, abusa-t-elle de son indépendance? Nul ne saurait le préciser. Sur elle plus que sur toute autre, en raison du rôle éclatant qui lui fut réservé, les mauvaises langues se sont exercées avec la plus étrange désinvolture.

Le maréchal de Bassompierre, galant avantageux et sceptique, parfois rival malheureux du roi Henri et qui narrait, pour occuper ses loisirs forcés à la Bastille, des souvenirs vieux de quarante ans, répète, avec légèreté, les plus absurdes commérages. Selon lui, Gabrielle aurait été vendue par sa mère, qui « ne faisait aucun scrupule de faire trafic de ses filles » au roi Henri III, puis au financier Zamet et à d'autres partisans; elle aurait vécu pendant un an avec le cardinal de Guise et appartenu successivement aux ducs de Longueville et de Bellegarde, sans compter plusieurs gentilshommes des environs de Cœuvres. Or, la pauvrette avait quinze ans à la mort de Henri III, qui, depuis longtemps, ne pouvait plus inquiéter les vertus féminines, et ces innombrables aventures se seraient déroulées avant sa dix-septième année! Fables

malignes, imaginées par les ennemis de Gabrielle pour détourner d'elle le cœur du souverain.

De ces calomnies, Desclozeaux a fait justice : le tempérament paisible et sain, le caractère ferme et résolu, la dignité de manières de Gabrielle, dont la beauté, selon d'Aubigné lui-même, « n'avait rien de lascif » s'opposaient nettement à de tels abandons. Et surtout, une pareille dévergondée n'eût pas mérité l'estime et l'amitié que lui témoignèrent trois femmes de la plus haute vertu : Catherine de France, sœur du roi, plus tard duchesse de Bar; Louise de Coligny, fille de l'amiral et veuve du prince d'Orange; enfin, la pieuse et impeccable Louise de Lorraine, veuve de Henri III. Et puis, son père, que nous verrons plus tard fort attentif à sa réputation, ne l'aurait-il pas mariée plus tôt ou jetée dans un couvent?

Mais, si Gabrielle était incapable de ces excès de complaisance ou de perversité, elle n'avait rien assurément d'une timide pensionnaire. Les tentations naissaient sur ses pas charmants, dans une vie fort mondaine.

Dès sa première apparition, avec sa sœur Diane, à la cour brillante et légère du dernier des Valois, elle fut remarquée par le grand écuyer, Roger de Saint-Lary, baron de Termes, duc de Bellegarde. « Le roi, dit Brantôme, qui ne songeait qu'à complaire à son mignon, se fit l'entremetteur de leurs intelligences, les faisant habiller de même couleur aux bals, les faisant danser ensemble, et était bien aise que l'on louât un si beau couple. »

Chassées de Paris par la « journée des barricades », les deux sœurs revinrent habiter Cœuvres. Leur père devant résider à la Fère, dont il était gouverneur, elles se trouvaient souvent seules dans la vaste demeure, sous la tutelle assez peu farouche de leur tante Isabelle. Bellegarde conservait, de sa gracieuse compagne aux divertissements de la cour, le plus tendre souvenir. Quand il apprit qu'elle aussi pensait encore à lui, il prit le chemin de Cœuvres... en cachette, dit encore le terrible Bassompierre, et « fut enfermé deux jours avec elle ». Tel fut le début d'un sentiment qui, par des chemins plus ou moins périlleux, semblait devoir aboutir au mariage.

***

La mort du dernier des Valois avait créé en France une situation redoutable. Le pays, qui avait deux partis — ligueurs et calvinistes — allait avoir deux rois. Pendant que Henri de Navarre, héritier désigné par Henri III, était proclamé roi au camp de Saint-Cloud, les Parisiens offraient la couronne au cardinal de Bourbon, Charles X, représenté par le duc de Mayenne, lieutenant-général du royaume. Pour amadouer les catholiques, Henri promettait le maintien de la religion romaine et la réunion d'un concile où il se ferait instruire. Pour retenir les calvinistes, il leur garantissait la liberté de conscience, stipulée dans le traité de Bergerac. Mais les ligueurs ne se contentaient ni de promesses ni de demi-mesures. Il allait falloir au roi cinq années de guerre et de diplomatie pour conquérir son royaume.

A la fin de l'année 1590, sa situation était presque désespérée. Renforcé, malgré Mayenne, par quelques troupes anglaises débarquées à Dieppe, maître du Maine et d'une partie de la Normandie, il avait échoué deux fois devant Paris, où le duc de Parme, Alexandre Farnèse, était venu secourir la Ligue. Le Languedoc lui restait fidèle, sous la ferme autorité de Montmorency, mais Lesdiguières en Dauphiné et La Valette en Provence luttaient péniblement contre la Ligue et contre le duc de Savoie, tandis que Mercœur gardait le pouvoir en Bretagne, La Chastre en Berry, Villars à Rouen. Henri manquait d'argent pour solder sa petite armée, lui-même était vêtu d'habits râpés, mais il avait quelques amis précieux, une admirable santé physique et intellectuelle, une ardeur entraînante, une prodigieuse activité, et, sinon des capacités militaires supérieures, du moins des qualités admirables de chef de parti. Il comptait sur les gallicans et sur les patriotes pour lutter avec lui contre l'ultramontanisme et contre l'emprise espagnole. Surtout il croyait en son étoile, comme en l'avenir de la France.

Toujours à cheval sur les routes, « usant plus de bottes que de souliers », traînant sa petite cour après lui, au hasard des manœuvres et des combats, cahoté par la bonne et la mauvaise fortune, harcelé par mille soucis, tout à la fois guerrier,

politique, administrateur, diplomate, il trouvait encore, — et avec quelle vivacité! — le temps de s'occuper de ses affaires de cœur. « Les deux femmes de Henri IV, a dit Lescure, expliquent ses maîtresses. » C'est assez exact. Sa vie conjugale avec Marguerite de Valois, jolie femme, ardente à l'excès, et d'esprit vif, n'avait marqué qu'un bref intermède dans le cours de ses aventures. Elle l'avait épousé par ordre de sa mère, Catherine de Médicis; il lui montra vite mépris et répulsion. Pour ses intrigues, son frère Henri III l'avait reléguée au fond du Velay, dans le sombre château d'Usson : son mari l'y laissa pendant douze ans, trop heureux d'en être ainsi débarrassé. En 1590 déclinait la longue et célèbre passion du roi pour Diane d'Andouyn, veuve du comte de Gramont, compagne fraîche, rude et dévouée de dix années de batailles. La brouille était survenue : n'avait-elle pas osé, malgré l'opposition du roi, favoriser les projets de mariage de madame Catherine avec le comte de Soissons? Et puis, s'il faut tout dire, la « belle Corisande » avait fort engraissé!

Pendant que leur correspondance se faisait plus rare et plus banale, le roi, qui, sans être, dit Tallemant, « grand abatteur de bois », ne pouvait vivre sans un tendron à cajoler, cherchait des diversions. Dès sa première campagne de Normandie, il paraît avoir attaqué Antoinette de Pons, veuve de Henri de Silly, comte de La Rocheguyon, dont la vertu soutint sans faiblir ses assauts répétés. Au cours du second siège de Paris, il reçut, dit-on, à son quartier général de Saint-Denis, Marie de Beauvilliers, fille du comte de Saint-Aignan, récemment entrée au couvent de Montmartre, où la guerre avait porté la terreur et le désordre[1].

Comme il confiait un soir à Bellegarde qu'il tenait Marie pour la plus charmante des femmes, celui-ci lui affirma qu'il changerait de sentiment sur l'heure s'il voyait mademoiselle d'Estrées. Innocence ou servilité de l'amoureux écuyer? En tous cas, irrésistible tentation pour le prince au cœur inquiet! De Compiègne, où il passait souvent, à Cœuvres, il n'y avait

1. Nommée abbesse de Montmartre en 1597, Marie de Beauvilliers réforma la communauté, la gouverna sagement pendant soixante ans et mourut en odeur de sainteté.

que sept lieues. Bellegarde lui demandant un jour la permission de s'y rendre, il décida de l'accompagner avec la seule escorte indispensable pour sa sécurité.

C'était le 7 novembre 1590. En l'absence de leurs parents, Gabrielle et sa sœur Diane les reçurent. La beauté brillante et douce de la première, contrastant avec celle de sa sœur, plus vive et plus hardie, mais dont la taille était « un peu gâtée », impressionna vivement le royal visiteur. Sans doute il ne le cacha pas. Crut-elle à une galanterie banale? Ne voyait-elle que Bellegarde? Toujours est-il qu'elle demeura froide et réservée.

Poursuivi par cette charmante image, le roi revint bientôt seul avec quelques familiers. Il fallait passer, sans attirer l'attention, à proximité de deux garnisons de la Ligue. A trois lieues de Cœuvres, il mit pied à terre, se déguisa en paysan, s'affubla d'une blouse, et, un sac de paille sur le dos, traversa la forêt de Villers-Cotterets pour se rendre au château. Gabrielle, importunée, l'accueillit plus froidement encore que la première fois. Sa défroque enlevée, le roi-soldat montrait un pourpoint usé par la cuirasse, des chausses déchirées le long du porte-épée, du linge douteux. Quel contraste avec les élégances raffinées de la cour des Valois! Tout en lui la rebutait : son profil de bélier, un poil rude et déjà grisonnant, de vagues relents de fauve et jusqu'à certain sourire égrillard qui la déconcertait. « Elle le trouvait si laid qu'elle ne pouvait pas le regarder. » Dix-sept ans, ce n'est pas l'âge de l'ambition, et l'avenante image de Bellegarde emplissait son tendre cœur. Aux premières avances du barbon, elle répondit « avec une extrême chaleur, qu'elle ne prétendait pas être gênée dans ses inclinations, que la violence n'attirerait que son mépris et sa haine, si on l'empêchait d'épouser un homme dont ses parents approuvaient la recherche ». Elle sortit enfin, toute émue, laissant Diane entretenir le visiteur déconfit.

Selon Desclozeaux, il la revit en décembre, pendant le siège de Saint-Quentin, puis en janvier 1591, au cours de son voyage à Chauny, sans parvenir à triompher de sa réserve et de sa défiance. Mais Henri n'était pas homme à se laisser décourager; la résistance ne faisait qu'irriter son désir. Au surplus, il avait plus d'un tour dans son sac. Puisque l'amoureux n'arrivait pas, tout seul, à conquérir le cœur de la belle enfant,

le souverain pourrait se faire des alliés dans son entourage.

Il chercha d'abord à gagner sa tante, madame de Sourdis, dont il savait l'humeur ambitieuse. La Ligue avait expulsé son époux et son ami Cheverny de leurs gouvernements de Chartres et du pays chartrain. Henri s'occupa de les rétablir. Dès juillet 1590, il avait rendu à Cheverny les sceaux que Henri III lui avait retirés : Vaissière en conclut qu'il s'intéressait peut-être à Gabrielle dès cette époque : hypothèse ingénieuse, mais par ailleurs incontrôlable. En tout cas, il semble bien — et d'Aubigné l'affirme — que l'amour intervint dans les plans militaires du roi, après la levée du siège de Paris.

Le moment semblait favorable pour le siège de Rouen : le Conseil le préconisait, les membres du Parlement de Normandie faisaient offrir des subsides. Pourtant, sur l'avis de la « camarilla de Cœuvres », le roi se décida pour Chartres. Dès le 15 février 1591, il investit la place et, comme à son habitude, se fit suivre par sa cour, c'est-à-dire par sa maison, par les membres de son conseil et par les femmes ou les filles de ses principaux partisans.

Comme on le pense bien, madame de Sourdis, dont le mari devait recueillir, de la prise de Chartres, des fruits particulièrement savoureux, ne manqua pas, pour plaire au souverain, d'engager sa nièce Gabrielle à l'accompagner au camp. Celle-ci se décida bien volontiers. Quelques semaines d'une vie d'aventures un peu rudes, mêlées de grisantes chevauchées et de distractions variées parmi de brillants et hardis compagnons, ne pouvaient que tenter sa vigoureuse jeunesse et son humeur aimable et gaie. Et puis, si elle risquait de subir encore les importunités du roi, n'allait-elle pas retrouver le charmant Bellegarde?

La ville offrit une résistance inattendue qui coûta cher à l'assaillant et lui fit parfois regretter son entreprise. A son ordinaire, Henri ne se ménageait guère et menait tout de front, avec une incroyable activité. Après avoir tenu son conseil, reçu les rapports de ses capitaines et donné ses ordres, il allait visiter ses postes et passait à la chasse le reste du jour. Le soir tombé, « on faisait grande chère », on dansait, et puis le roi retournait passer aux tranchées une partie de la nuit.

Tant de soins ne l'empêchaient pas de songer à ses amours. Il évinça Bellegarde — Feuille-morte, comme il l'appelait à cause de la couleur de ses habits — en lui déclarant rudement qu'il n'admettait pas de rival. Malgré la révolte et les pleurs de Gabrielle, l'écuyer ne pouvait que s'incliner devant le maître auquel il devait tout. Pauvre Bellegarde! Le voilà sacrifié, et bien mal récompensé de la confiance vraiment touchante avec laquelle il avait présenté sa belle maîtresse au roi, à l'instant même où la flamme du Vert-galant cherchait un nouvel aliment! C'est à peine s'il reçut du maître le gouvernement de Bourgogne, après avoir été créé par Henri III maître de la garde-robe, premier gentilhomme de la chambre et grand écuyer, avant d'être fait duc et pair par Louis XIII. Aimable ingénu, qu'on appela le « Torrent de la faveur »! Pauvre Bellegarde, en vérité!

En même temps, le grave chancelier de Cheverny retrouvait, à soixante-trois ans, une verdeur nouvelle auprès de l'aimable Isabelle de Sourdis et s'apprêtait à lui donner un rejeton, renforçant ainsi par l'amour les liens intéressés qui unissaient depuis longtemps leurs maisons. Toute attendrie, la tante engageait doucement la nièce dans la voie semée de roses et de fleurs de lis.

Dévouée aux intérêts de sa famille, charmée d'ailleurs par l'esprit endiablé et par l'éclatante bravoure de son royal amoureux, touchée par la douceur et la délicatesse avec laquelle il savait exprimer sa passion, la belle enfant se laissa enfin attendrir.

Suivant les apparences, sa capitulation précéda celle de la ville, qui survint le 10 avril. En tous cas, le roi lui fit ouvertement la cour et s'engagea dès ce moment dans des liens que la mort seule devait dénouer.

II

A la fin d'avril, la jeune fille, rentra chez son père et reprit sa vie d'amazone et de chasseresse. Le roi était bien revenu à Compiègne « avec les dames », et sans doute profita-t-il du voisinage de Cœuvres pour y revoir la jeune fille, mais mille autres soins réclamaient son activité. Il lui fallait réchauffer

le zèle de ses partisans, enclins à se débander après chaque campagne, lever des troupes en Angleterre, en Allemagne, se procurer des fonds pour payer les mercenaires, établir son autorité dans le pays. La situation militaire restait des plus précaires. De Compiègne, Henri rejoignit l'armée à Montfort-l'Amaury, se rendit à Vernon, s'empara de Louviers le 6 juillet, revint à Mantes, courut en Picardie pour y recevoir des lansquenets.

Gabrielle ne suivit pas le roi au cours de ces déplacements, mais son influence commençait à se faire sentir. Sur sa prière, affirment Groulart et de Thou, Henri entreprit le siège de Noyon qui capitula le 19 août, après vingt-cinq jours de résistance. Antoine d'Estrées fut nommé gouverneur de la ville, distinction toute naturelle d'ailleurs en raison du souvenir de son père et de ses propres services; il y reçut bientôt son second fils, l'abbé François-Annibal, qui venait occuper le siège épiscopal.

Cependant, le roi s'attardait à Noyon, où Gabrielle avait rejoint son père, et le bruit de leur liaison commençait à se répandre. Avant la reddition de la ville, le comte d'Essex et sir Roger Williams, chefs du contingent anglais récemment débarqué à Dieppe, étaient venus le presser de commencer le siège de Rouen. Le 2 septembre, il leur donnait rendez-vous pour la fin du mois. Mais le 31 octobre, après une course rapide à Sedan, au-devant des troupes allemandes amenées par Turenne, il était encore à Noyon. L'ambassadeur d'Angleterre, Unton, venu aux nouvelles, écrivait : « Le roi a choisi cette ville à cause du grand amour qu'il a pour la fille du gouverneur, qui a tout pouvoir sur lui, et c'est moi qui sers de prétexte à son séjour ici. »

Enfin, le 24 novembre, Henri se décidait à entamer le siège de Rouen avec trente-cinq mille hommes — Français, Gascons, Anglais, Allemands et Suisses — la plus grande armée qu'il eût encore commandée. Opération importante, dont le succès devait amener la soumission de toute la province et la famine à Paris. Mais tant de retards avaient permis au vigoureux Villars de préparer la défense. Bientôt obligé de faire tête au duc de Parme, mal remplacé devant Rouen par le vieux maréchal de Biron, le roi dut lever le siège au mois

d'avril et ne réussit qu'à repousser les Espagnols sur Paris. La situation demeurait grave : beaucoup de ses partisans se détournaient de lui pour former, avec les princes du sang, le « tiers parti »; son armée fondait de jour en jour.

***

Dans les premiers jours de juin 1592, coup de théâtre : on apprit que Gabrielle, dont le cœur semblait balancer entre Bellegarde et le roi, épousait Nicolas d'Amerval, sire de Liencourt[1], gouverneur de Chauny.

Que venait faire ici ce troisième larron? D'après la tradition, c'est le roi lui-même qui aurait choisi pour son amie un époux complaisant, afin de la soustraire à l'autorité paternelle. Desclozeaux pense au contraire que ce mariage fut arrangé par Antoine d'Estrées, à l'insu du roi et pendant son absence : il établit, par des arguments solides, l'honorabilité du père, mais il a plus de peine à trouver, au consentement d'Amerval, un motif avouable. Plus vraisemblablement, le projet fut établi d'accord entre Antoine et le roi. Le premier cherchait à modérer la nouvelle atteinte que l'aventure de Gabrielle portait à la réputation de sa maison : en ce domaine, un époux a plus d'autorité qu'un père; il endosse, en tous cas, les responsabilités. Quant au roi, il favorisa cette union pour soustraire Gabrielle aux sévérités de son père et sans doute, comme le dit Vaissière, pour écarter définitivement la candidature de Bellegarde, dont il se défiait toujours.

Riche, de bonne noblesse picarde, veuf, à trente-six ans, de sa cousine Anne Gouffier de Crèvecœur qui lui avait laissé quatre enfants, d'Amerval était un parti convenable. Il réunissait, au surplus, toutes les qualités souhaitables : laideur, bégaiement, simplicité de l'esprit, docilité du caractère, et surtout, à la suite d'un récent accident de cheval, frigidité singulièrement opportune.

Gabrielle pleura, mais, Bellegarde perdu, son sacrifice était fait. Et puis le roi commençait à lui inspirer confiance et sympathie; puisque ce mariage devait se réduire, affirmait-il,

1. Liencourt, qu'il ne faut pas confondre avec Liancourt : commune du Pas-de-Calais, à treize kilomètres à l'ouest d'Arras.

à une cérémonie, elle se résigna : « Ils veulent que je l'épouse et me veulent mettre hors de céans, je le ferai contre ma volonté, mais ils n'y auront pas grand contentement. » Et de fait, elle en garda longtemps rancune au roi : « A qui me donnez-vous, vous à qui je me donne? » lui fera dire du Perron.

Dès le 2 avril, Henri lui fit remettre cinquante mille écus soleil « en considération des services rendus par son père » et « en faveur du mariage qu'il entend faire d'elle avec le sieur de Liencourt ». Comme cadeau de noces, il ajouta la terre et la seigneurie d'Assy avec le château de Saint-Lambert, toujours en reconnaissance des services rendus par Antoine et pour « gratifier notre chère et bien-aimée dame Gabrielle d'Estrées, sa fille, femme de notre aimé et féal gentilhomme de notre chambre, le sieur de Liencourt ».

Gabrielle avait, dit-on, fait jurer au roi de l'enlever le soir de son mariage, projet que celui-ci n'aurait pu exécuter en raison des circonstances de guerre. Tant de précautions eussent été superflues. Jusqu'à quel point le pauvre d'Amerval chercha-t-il à user de ses droits? Quelques timides attaques, déclara-t-elle plus tard, n'eurent aucun succès : elle mit tant d'adresse à les esquiver que l'époux désarmé ne trouva jamais l'occasion de se plaindre.

Du reste, elle avait pris soin de se faire suivre au château de Liencourt par quelqu'une de ses tantes ou de ses sœurs, dont la présence venait interrompre, en temps opportun, des tête-à-tête gênants. Et puis, le roi s'arrangeait pour appeler le mari tantôt à Nesle, tantôt à Chauny, mais jamais à la cour : tant et si bien qu'au dire de Sully, il « sut empêcher la consommation du mariage ».

Cette situation délicate, d'ailleurs, ne se prolongea guère au delà de trois mois : trois mois assombris par un terrible drame. Comme on l'a vu, madame d'Estrées vivait avec le marquis d'Alègre, qui tenait pour le roi la ville d'Issoire. On ne les aimait guère : leur liaison choquait les catholiques et leur ladrerie déplaisait aux royalistes. Parmi ces derniers, une coterie populaire et brutale jura la perte du gouverneur. Réveillé, une nuit, par le bruit d'un pétard qui jetait bas sa porte, d'Alègre eut à peine le temps de bondir de son lit et de saisir son épée : percé de dix coups de poignard,

il glissa dans son sang, sur le carreau. Sa compagne épouvantée fut égorgée à son tour. Le roi ne pouvait sévir, sous peine de voir la ville livrée aux Ligueurs, mais un ami du malheureux gouverneur découvrit les assassins et en fit justice.

***

Dès la première quinzaine de septembre, Gabrielle rejoignit le roi à Noyon, puis à Compiègne, à Senlis et à Saint-Denis. Dès lors, elle suivit exactement les déplacements de la cour, qui vint en décembre à Chartres et y demeura jusqu'en février 1593, malgré plusieurs absences du roi.

Si la présence de madame de Sourdis, et souvent de Diane, sauvait quelque peu la situation, Gabrielle était bien, dès lors, au vu et au su de tous, « la mie du roi ». Certes, elle avait déjà pour Henri des sentiments de reconnaissance, de dévouement, d'affection, mais son cœur gardait le doux souvenir, peut-être le regret, du séduisant Bellegarde. Encore bien jeune, inconséquente, incertaine, on la voyait évoluer entre son ancien soupirant, son royal amoureux et son père, qui cherchait encore à la préserver des aventures en la retenant auprès de lui. Quant à Bellegarde, il lui fallait toute son adresse et tout son sang-froid pour conserver à la fois les précieuses faveurs d'un rival ombrageux et d'une imprudente amie.

C'est à cette époque qu'on pourrait situer trois légendes plus savoureuses que vraisemblables. La première fut colportée plus tard par « la Rousse », servante de Gabrielle, condamnée pour vol et empressée à noircir sa mémoire. Bellegarde s'était introduit chez la belle en l'absence du roi. Celui-ci, rentré à l'improviste, et trouvant portes closes, frappa, cria, tempêta. Enfin, tournant autour de la maison, il réussit à pénétrer dans un cabinet où la Rousse préparait ses sucreries, et de là dans la chambre de l'infidèle... dont l'indiscret visiteur avait eu le temps de s'échapper par la fenêtre.

L'autre historiette est contée par Vanel. Le roi, entrant chez Gabrielle au débotté, s'aperçut qu'un homme — toujours le malencontreux Feuille-morte — se glissait hâtivement sous le lit. De bonne humeur ce jour-là, il ne souffla

mot de sa découverte, s'attarda malicieusement dans la chambre et se fit servir des confitures. Puis, négligemment, il en jeta une boîte sous le lit en disant : « Il faut bien que tout le monde vive[1] ! »

Un dernier incident mit fin, dit-on, aux empressements intempestifs du grand écuyer. Beringhem, premier valet de chambre du roi, étant venu un matin, comme d'habitude, prendre pour son maître des nouvelles de Gabrielle, aperçut, oublié sur sa toilette, un billet de Bellegarde. Il s'en empara et le porta au roi qui, dans son courroux, donna l'ordre à son capitaine des gardes, Choiseul-Praslin, d'arrêter l'audacieux écuyer chez la belle. Choiseul, fort peiné pour son ami, dut obéir; mais il annonça si bruyamment son entrée que Bellegarde eut tout loisir de s'esquiver. Le roi pardonna, mais éloigna, cette fois, son rival de la cour et ne le rappela qu'après son mariage. Tous ces racontars sont assez invraisemblables. Comme dit Paulin Paris : « Personne ne croit aux anecdotes de ce genre, et tout le monde les répète. »

Quoi qu'il en soit, Henri savait au besoin brider sa jalousie. Homme d'âge et d'expérience, il voulait amener à lui tendrement, sans brusqueries, le cœur dont il espérait tant. Doucement il se plaignait à son amie de l'inexactitude et de la rareté de ses lettres. Parfois, cependant, il se faisait amer : « Il n'y a rien qui ne continue plus mes soupçons, ni qui les puisse plus augmenter que la façon dont vous procédez à mon endroit. Puisqu'il vous plaît me commander de les bannir du tout, je le veux; mais vous ne trouverez mauvais qu'à cœur ouvert je vous en dise les moyens... Depuis vous avoir vue, vous savez ce que m'avez fait... Quelle foi me pouvez-vous jurer que celle que vous avez faussée deux fois?... Résolvez-vous donc, ma maîtresse, de n'avoir qu'un serviteur. J'ai telle envie de vous voir que je voudrais, pour l'abréviation de quatre ans de mon âge, le pouvoir faire aussi tôt que cette lettre, que je finis par vous baiser un million de fois les mains... »

Tant d'amour et de constance, — vertu nouvelle chez Henri, — tant de confiance, de douceur et de bonne grâce gagnèrent peu à peu le cœur de la belle qui témoigna au roi, quelques

1. La même anecdote est racontée par Tallemant à propos de François Ier et de Brissac : il serait déjà drôle que l'une des deux fût véridique!

mois plus tard, le plus tendre intérêt. Aux dangers que courait Henri, l'inquiétude la prenait : « Je meurs de peur : assurez-moi, je vous supplie, en me disant comme se porte le plus brave du monde... Dis-m'en des nouvelles, mon cavalier, puisque tu sais combien le moindre de ses maux m'est mortel... Je suis la princesse Constance, et sensible pour tout ce qui vous touche, et insensible à tout ce qui reste au monde, soit bien, soit mal. »

Henri ne demandait qu'à se laisser convaincre; peu à peu, sa jalousie s'endormait : « Tenez pour constant que mon amour ne peut recevoir d'altération par quoi que ce soit, fors d'un rival... » (9 février 1593). « Que la vérité de ces belles paroles, proférées avec tant de douceur, sur le pied de votre lit, mardi la nuit fermante, m'ôte toutes mes vieilles et invétérées opinions! » (15 avril).

Bientôt, il n'eut plus à lui reprocher que des retards, des négligences : « Le porteur de votre lettre m'a dit que vous ne partiriez que mardi; cela me tua, craignant vos longueurs. Excusez ma passion si je crains tout de vous, mon bel ange... » (19 avril). Et le lendemain : « Mes plus belles amours, ce sera demain que je baiserai ces belles mains par millions de fois... Je brûle à l'approche d'un tel bonheur, que je tiens cher comme ma vie; mais si vous me le retardez d'un jour seulement, j'en mourrai. » Et, comme elle n'était pas venue : « Je n'eus point hier de vos nouvelles,... si c'est paresse, vous avez tort. C'est bien loin de l'assurance que vos paroles m'avaient donnée de vous voir anhuy. Quand apprendrez-vous à tenir chère votre foi? Je n'en fais pas ainsi de mes promesses... vous jurant que je vous veux bien mal, et ne baisant que votre belle bouche, encore m'en ferai prier!... »

Enfin, le 16 juin, il l'excusait volontiers pour un nouveau retard : « Je n'en vois raison que la paresse de mes laquais... car de vous en attribuer la coulpe, jamais n'advienne, mon bel ange... » C'est qu'à partir de ce moment, il était sûr d'elle : « J'ai trop de certitude de votre affection, qui m'est certes bien due... »

Dès lors plus de disputes : ce fut de la part de Gabrielle un tendre, loyal et joyeux attachement, et chez lui la passion dévorante : « Mon bel ange, si à toute heure m'était permis de vous importuner de la mémoire de votre sujet, je crois que

la fin de chaque lettre serait le commencement d'une autre... » (4 février 1593). « Je ne sais de quel charme vous avez usé,... il me semble qu'il y a déjà un siècle que je suis éloigné de vous... Je n'ai ni artère ni muscle qui, à chaque moment, ne me représente l'heur de vous voir et ne me fasse sentir du déplaisir de votre absence. Croyez, ma chère souveraine, que l'amour ne me violenta jamais tant qu'il fait... » (10 février). « Le déplaisir de vous laisser m'a saisi tellement le cœur que j'en ai cuidé mourir toute cette nuit et me trouve encore bien mal... » (15 avril). « Je me transforme en toutes vos volontés. N'est-ce pas pour être aimé? Aussi crois-je que vous le faites; et l'âme contente de ce côté-là, je finis en vous baisant un million de fois les mains » (12 juillet).

Sans afficher officiellement sa liaison, Henri ne cherchait plus à la cacher. Au mois de mars 1592, après la soumission de sa sœur Catherine, dont il venait d'interdire le mariage avec le comte de Soissons, il lui présenta à Tours madame de Liencourt. La princesse accueillit aimablement la jeune femme et lui donna son portrait : sans doute voulait-elle marquer par là sa réconciliation avec son frère; peut-être espérait-elle alors l'appui de Gabrielle en faveur des protestants. En tout cas, les deux femmes devaient rester unies par une vive affection, que vint seulement traverser plus tard l'ambition de la favorite.

***

Cependant le renversement, voulu par Mayenne, des « Seize » par les « Politiques » préparait à Paris le triomphe de Henri IV. Les États généraux réunis — fait sans précédent — sans l'assentiment du roi, s'efforçaient en vain d'élire un souverain au goût de la Ligue : la fille de Philippe II, petite-fille de Henri II, fut écartée par un réveil du sentiment national, Mayenne et Guise par la division des partis. Impuissants, les États de Paris furent « achevés » par la satire Ménippée.

Mais, si divisés qu'ils fussent, les catholiques formaient en France une majorité écrasante, qui n'accepterait jamais un roi protestant. Henri le comprenait bien : d'où la promesse donnée, à Saint-Cloud, de se faire instruire; il lui répugnait seulement de prendre une détermination qu'on pût croire

inspirée par l'intérêt politique. Ses meilleurs partisans le poussaient à l'abjuration : les catholiques, comme le chancelier de Cheverny, qui en faisaient une condition de leur fidélité, et même certains protestants, comme Rosny et du Plessis-Mornay, le « pape des huguenots », qui comptaient sur sa modération.

Gabrielle intervint dans le même sens. Comme la plupart des femmes de sa famille, dont la religion entravait les ébats, c'était une catholique assez tiède. Son grand-père avait tâté de la Réforme. Elle-même, pour plaire au roi, s'entourait volontiers de serviteurs protestants. Mais la question du trône était en jeu. Si elle ne le comprit pas d'elle-même, Cheverny l'y aida par l'entremise de madame de Sourdis.

Une autre considération, qui pouvait l'intéresser directement, la persuada tout à fait. Depuis quelque temps, les familiers du roi lui conseillaient, pour assurer l'avenir de la dynastie, de contracter un nouveau mariage. Aisément convaincu, le roi fit, dès le mois d'avril, pressentir Marguerite, qui accepta le principe d'une séparation. Mais, tant qu'il persisterait dans le schisme, il ne pourrait obtenir du pape l'annulation de son premier mariage; d'autre part, l'évêque de Paris refusait de statuer et s'opposait à ce que l'archevêque de Bourges se substituât à l'autorité de l'ordinaire. Donc, point de « remariage » sans abjuration. C'était l'intérêt de la France et du roi, et déjà Gabrielle entrevoyait, dans son rêve, la couronne sur ses cheveux blonds.

Or, le roi, qui la savait raisonnable, sinon d'esprit fort pénétrant, se fiait à elle, dit Sully, « afin d'avoir une personne confidente pour lui pouvoir communiquer ses secrets et ses ennuis et sur iceux recevoir une familière et douce consolation ». Elle lui fit entrevoir, selon Mézeray, « la misère du peuple et la perspective de passer le reste de ses jours les armes sur le dos, dans les fatigues, dans le tracas, le hasard, les embûches, loin du repos et des douceurs de la vie ». Sully la nomme aussi parmi ceux qui entraînèrent « l'absolue conclusion ».

Le farouche Agrippa d'Aubigné fit tout son possible pour retenir le roi. Comme celui-ci lui montrait, au siège de la Fère, sa lèvre percée par la dague de Châtel : « Sire, dit-il, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, Il s'est

contenté de les percer, mais quand vous renoncerez du cœur, Il percera le cœur. — Oh! s'écria Gabrielle, les belles paroles, mais mal employées! — Oui, madame, répondit d'Aubigné, parce qu'elles ne serviront de rien. » Il la considère comme « le dernier instrument, qui fit plus que tout... Dès lors, elle employa sa grande beauté et les heures commodes des jours et des nuits pour favoriser ses discours sur le changement ». Enfin, le pasteur Demours écrivait au roi le 20 juin : « Vous resteriez des nôtres si vous écoutiez votre ministre comme vous écoutez Gabrielle votre amoureuse. »

On sait d'ailleurs que le roi ne céda pas seulement à des considérations politiques : « Je désire, disait-il au ministre La Faye, donner la paix à tous mes sujets et le repos à mon âme. » Il étudia sincèrement, discuta longuement aux conférences de Suresnes et de Mantes et parut très frappé par cette affirmation « qu'il était possible en tous cas de faire son salut dans l'une ou l'autre confession ». Le 23 juillet, il écrivait à sa maîtresse : « Ce sera dimanche que je ferai le saut périlleux. »

L'abjuration eut lieu le 25, à Saint-Denis. Gabrielle y assistait, dissimulée dans la nombreuse assistance. Dès lors, elle aida toujours le roi dans l'exercice de sa nouvelle religion. Le 1er mars 1596, dit l'Estoile, madame Catherine étant malade, le roi vint la voir et trouva Vaumesnil « qui, pour la désennuyer, touchait le luth et jouait dessus le psaume 78 ». Il allait chanter avec les autres quand Gabrielle l'arrêta : « Voyez-vous cette vilaine, murmuraient les huguenots présents, qui veut engarder le roi de chanter les louanges de Dieu? »

L'abjuration du roi provoqua, dans Paris, un enthousiasme immédiat. Dès le 30 juillet, une trêve de trois mois fut signée entre Henri IV et Mayenne, et les Ligueurs entamèrent, souvent par l'intermédiaire de Gabrielle, des négociations avec la cour. A la vérité, quelques fougueux prédicateurs de la Ligue déblatéraient encore contre le Béarnais, « malade d'avoir trop embrassé sa Gabrielle,... cette p... qui finirait par l'empoisonner... ». Mais Mayenne leur ferma la bouche en les menaçant « d'en jeter un couple à la rivière ». La province suivait le mouvement; le parti royaliste l'emportait de jour en jour sur la Ligue expirante. Le 27 février 1594, le roi se

faisait sacrer à Chartres. Le 22 mars, Brissac lui ouvrait les portes de Paris.

Pendant que la victoire se ralliait au panache blanc du Béarnais, un événement intime vint mettre le comble à ses vœux. Le 7 juin, pendant le siège de Laon, Gabrielle, qu'il avait installée à Coucy, dans l'hôtel du commandant de place[1], donna le jour à un fils. Pour cet enfant, qui l'unissait davantage encore à son amie et assurait sa descendance, il se sentit tout de suite un cœur de père. Il le nomma César.

Sans doute, les mêmes auteurs que nous avons vus s'acharner contre la mémoire de Gabrielle attribuèrent cette paternité à Bellegarde : Sully écrit que « le roi aimait passionnément madame de Liencourt et s'était laissé persuader d'en avoir eu un fils... » Et il prétend, suivant Sancy, que le roi, informé par son médecin Ailleboust des « espérances » de Gabrielle, se serait écrié : « Je crois que vous rêvez et n'êtes pas dans votre bon sens, car je sais bien que je ne lui ai pas encore rien fait! » Enfin, d'après Tallemant, l'enfant n'aurait pas reçu le nom d'Alexandre, de peur qu'on l'appelât « Alexandre le Grand[2] »!

Mais la conception de l'enfant paraît bien postérieure à la rupture de Gabrielle avec le grand écuyer; le roi, qui sans doute avait ses raisons, en fit d'ailleurs son idole et la sévère Catherine de Navarre voulut être sa seconde mère; enfin, César et ses descendants devaient donner des preuves assez concluantes de leur auguste hérédité.

Cet événement devait resserrer encore les liens qui unissaient Henri à Gabrielle. Désormais, il la voulait toute à lui, ainsi que son fils. Or, d'Amerval, simple chaperon, mais époux légal, pouvait toujours faire valoir ses droits; en tout cas, il donnerait son nom au fils de Henri : il fallait briser cette attache. Gabrielle entrevoyait-elle déjà la possibilité d'un mariage avec le roi? Toujours est-il qu'elle entama dès la fin d'août, comme on le verra plus loin, une procédure à l'effet d'annuler son mariage.

1. On peut y voir encore la chambre de Gabrielle avec, au-dessus de la haute cheminée, une inscription du temps, sculptée dans un médaillon de marbre noir, qui rappelle cet événement.

2. Bellegarde, grand écuyer, était couramment appelé « M. le Grand ».

En attendant, le roi voulut associer ouvertement la mère de son fils à ses propres succès. La date de son entrée solennelle à Paris était fixée au 15 septembre. L'avant-veille, il s'y rendit avec elle et Longueville pour veiller aux derniers préparatifs. « Il coucha chez Dumortier, dit l'Estoile, à la Cousture Sainte-Catherine et le lendemain s'en retourna seul avec madame de Liencourt dans son coche à Saint-Germain-en-Laye. »

Le jour dit, à sept heures du soir, il fit son entrée dans la capitale, aux flambeaux, suivi d'une brillante escorte. Monté sur un cheval gris pommelé, il portait un habit de velours gris chamarré d'or, avec un chapeau gris et le fameux panache blanc. Riant de voir l'empressement du peuple à le venir acclamer, il mettait à tout instant le chapeau à la main pour saluer les dames et les demoiselles qui se montraient à leur fenêtre. « Il était huit heures du soir, dit l'Estoile, quand Sa Majesté passa sur le pont Notre-Dame, accompagné d'un grand nombre de cavaliers et d'une magnifique noblesse. Madame de Liencourt marchait un peu devant lui, dans une litière magnifique toute découverte, chargée de tant de perles et de pierreries si reluisantes qu'elle offusquait la lueur des flambeaux et avait une robe de satin noir, toute houppée de blanc. »

E. DE LANOUVELLE

(*A suivre.*)

L'APPEL DES CERFS

Riverain d'une forêt où, dans le bon vieux temps, celui de mon enfance, les routes sablonneuses, lourdes à la marche et aux voitures, décourageant les promeneurs, l'on ne rencontrait jamais personne, je passais au milieu des bois toutes les heures que je pouvais dérober aux leçons. Comme beaucoup d'autres petits garçons de cette époque lointaine, j'avais lu et relu Fenimore Cooper : Œil de Faucon me paraissait un héros et je n'avais pas de plus grand plaisir que de chercher des pistes, faciles à relever dans une forêt alors très vive en grands animaux. Quand j'avais réussi à m'approcher d'une harde de cerfs sans lui donner l'éveil, à observer ses allées et venues, les jeux des biches dressées sur leurs pattes de derrière et les joutes des cerfs luttant front contre front, je rentrais en retard, grondé, affamé et ravi... et je recommençais le lendemain.

Au fur et à mesure que mes jambes grandissaient, mes promenades s'allongeaient : je découvrais des régions que je n'avais pu atteindre jusqu'alors et qui avaient le prestige de l'éloignement. Plus loin, les cerfs devaient être plus vieux, les arbres plus beaux, les grès plus sauvages. J'explorais ainsi peu à peu toute la forêt : elle me paraissait immense.

Aujourd'hui, quelques minutes suffisent pour la traverser en automobile. Einstein affirme que la vitesse raccourcit les corps; je ne sais ce que perd l'automobile lancée à toute vitesse dans la forêt, mais je suis certain que la forêt, elle, rapetisse prodigieusement quand on la traverse ainsi : elle perd son prestige, elle est désenchantée et ne sera plus jamais pour les petits

garçons de l'avenir ce qu'elle a été pour moi. D'ailleurs on y voit maintenant, les jours de fête, des hommes en bras de chemise qui débarquent de leur voiture une table pliante, la couvrent de victuailles et déjeunent aux sons d'un phonographe. Pauvre forêt souillée : si au moins tes envahisseurs emportaient leurs papiers gras!

Il y a cependant une saison où elle retrouve son mystère : la vie sauvage et primitive reprend ses droits; au milieu de septembre, les cerfs et les biches, si timides le reste de l'année, si prompts à fuir au moindre bruit, obéissent aux instincts primordiaux; leurs amours nous ramènent aux temps préhistoriques où l'homme n'avait pas encore établi son règne sur la terre. Le rut met la forêt en émoi et les cerfs se laissent approcher.

La manœuvre n'est pas toujours facile, elle n'est pas toujours couronnée de succès, mais, quand elle réussit, on est amplement payé de ses peines et, si elle échoue, la splendeur de la nature au lever du soleil, la chute mystérieuse du jour sont une récompense suffisante. Je n'ai jamais regretté mes nuits écourtées, même quand les cerfs se taisaient avant la venue du jour, car le jour venait : aux premiers rayons du soleil, toutes les gouttelettes de rosée sur les feuilles des arbres s'illuminaient et les fils de la vierge, les toiles d'araignées enveloppant les branches des jeunes pins, brillaient comme des résilles de diamant; et le soir, même si le dix cors, rembuché le matin, tardait à s'éveiller, l'approche de la nuit me pénétrait de respect pour la beauté du monde : j'attendais sans pouvoir me décider à quitter la forêt.

Enfin, la voix du vieux cerf, rompant le grand silence, s'élevait, comme, il y a des millénaires, la voix de ses ancêtres.

A courir les bois jours et nuits pendant plus d'un demi-siècle, j'ai acquis une certaine connaissance de la vie des grands animaux : j'ai assisté à bien des spectacles les uns touchants, d'autres magnifiques et mes amis m'ont engagé à ne pas les garder pour moi.

Il y a une quinzaine d'années, M. de Curel a consacré, dans

la *Revue de Paris*, un article aux mœurs du cerf : c'est beaucoup de prétention que d'aborder ce sujet après lui. Mais l'auteur de *l'Ame en folie* a étudié ces animaux en chasseur devant du gibier, et en philosophe soucieux d'étayer la philosophie de ses pièces d'observations prises sur des êtres primitifs.

Je n'avais point d'ambitions aussi hautes : je me suis contenté de regarder vivre de nobles bêtes, douées de beauté, et mon amour-propre de chasseur était pleinement satisfait quand j'avais mon cerf à moins de quarante metres sans qu'il m'eût éventé; avec un peu de chance l'on y arrive et les quelques tableaux que je vais maintenant brosser représentent les mieux réussies de sorties dont le nombre dépasse plusieurs centaines. De mes observations, je tirerai certaines conclusions qui intéresseront peut-être les philosophes et les physiologistes.

Les cerfs naissent au printemps et voici ce que j'ai vu un matin de mai. Il pouvait être cinq ou six heures; je me promenais dans les buttes de Blamont et je m'étais arrêté pour contempler le paysage : d'un sommet dénudé la vue s'étendait par-delà des fougères encore rousses et les pentes garnies de jeunes plants jusqu'aux Maulois couronnés de frêles bouleaux à peine verdoyants. A l'horizon, des collines baignées dans la brume matinale dominaient les grands pins dont les cimes, agitées par le vent, ondulaient comme des vagues et leur bruissement rappelait le grondement lointain de l'Océan. Tout était nuance, harmonie, sous l'exquise lumière de l'Ile-de-France.

Un léger bruit attira mon attention. A l'autre bout de la clairière dans laquelle, par habitude devenue instinct, je n'avais pas pénétré, une grande biche, la tête baissée dans les bruyères, paraissait fort occupée, si occupée que j'arrivai sans attirer son attention au dernier buisson qui pouvait me dissimuler. Elle venait de mettre bas et procédait à la toilette de son bébé. Tout mouillé, grelottant, le petit faon, tendrement léché, reposait dans sa belle robe tachetée et se réchauffait aux premiers rayons du soleil.

Pour rien au monde, je n'aurais dérangé une mère aussi appliquée à ses devoirs mais, en me retirant, j'ai dû faire craquer une branche : la biche dresse la tête, me voit, et lentement, très lentement, tirant la jambe, s'écarte de son petit,

reste un instant à la lisière des fourrés avant d'y pénétrer, comme si elle voulait s'assurer que je l'avais bien vue et que je la suivrais.

Que devient ce nouveau-né pendant ses premiers mois? D'abord, il n'a d'yeux que pour sa mère; il la suit partout sans bien comprendre pourquoi il faut fuir ou rester immobile à attendre que le sujet d'inquiétude se précise. Puis l'expérience lui vient et il apprend peu à peu à reconnaître les bruits de la forêt, à distinguer entre ces bruits ceux qui peuvent déceler un danger et ceux dont il n'y a pas à se préoccuper. La cognée du bûcheron attaquant les troncs condamnés, le roulement des charrettes, les aboiements des chiens de garde ne lui firent plus lever la tête et, dans les émanations qui venaient frapper son odorat, il sut vite découvrir l'annonce d'un péril ou l'approche d'un ami. Il connut la crainte, compagne amère des bêtes sauvages, mais aussi la joie de vivre, le plaisir de bondir sous la futaie, de sauter par-dessus les fougères ou les treillages qui garantissent les jeunes taillis contre la dent des lapins. J'en ai vu courir le long de ces treillages que leur mère venait de franchir, cherchant un passage pour la rejoindre et se heurtant stupidement la tête contre les fils de fer; et puis ils ont pris leur courage à quatre pattes, ils ont sauté et paraissaient aussi fiers de l'autre côté du treillage, que certains bébés de ma connaissance la première fois qu'ils réussirent à se mettre debout.

L'été passe, puis l'automne, le faon devenu hère, revêt une robe plus chaude et ce sont les longues nuits d'hiver, le vent glacial, la neige qui couvre la terre et cache la nourriture, mois de misère que l'on supporte en troupes d'autant plus nombreuses qu'il fait plus froid, saison où les biches et leurs petits, serrés les uns contre les autres, à l'abri du vent derrière une butte, se défendent de leur mieux contre les intempéries et se réchauffent en jouant. Mais ces jeux d'hiver ne sont rien à côté des jeux du printemps; alors le jeune cerf, gorgé de bourgeons, ivre de la sève nouvelle, se lance en courses folles, danse au milieu des clairières avec ses camarades, les poursuit à travers les taillis; ses muscles durcissent, ses poumons se développent, un sang plus riche circule dans ses veines et, comme si la sève dont il s'est nourri continuait à travailler en lui, une végétation singulière couronne sa tête endolorie. Un jour, exaspéré

par la gêne qu'il en éprouve, il finit par se frotter contre les arbres et, du velours épais qui les recouvrait, il dégage deux perches d'un grain serré qui font de lui un beau daguet.

Le voilà grand garçon; nous allons le retrouver quand, la saison venue, la grande loi de la vie mettra aux prises les cerfs de la forêt.

D'abord les plus vieux, qui ont perdu leurs bois dès les premiers jours de mars, quelquefois même dès la fin de février : ils ont employé le printemps et l'été à refaire leur tête. En moins de cinq mois ils ont tout allongé, comme disent les veneurs, et cela tient du prodige quand il s'agit de ramures qui peuvent dépasser un mètre de longueur et dont la base atteint parfois 30 centimètres de tour, même dans nos pays où les cerfs sont loin de porter des bois comparables à ceux des cerfs hongrois ou autrichiens.

L'arme est prête pour les combats. Dès les premiers jours de septembre, plus ou moins tôt suivant la température, les cerfs donnent des signes d'agitation, quittent leurs demeures, le nez au vent, en quête d'émanations révélatrices et voici qu'un soir, dans les grands bois si calmes d'ordinaire, une voix profonde s'élève, appel étrange, passionné, fait de désir et d'impatience. Il remplit la futaie, grossi par les échos, s'arrête, reprend plus intense et plus impérieux, puis tout rentre dans le silence : la biche a répondu à la voix du mâle; aucun rival n'est venu la disputer au dix cors qui règne sur le peuple des cerfs. Très loin de là, peut-être, pareille scène s'est passée et pour qui veut savoir combien de vieux dix cors renferme la forêt, quelques courses nocturnes au début de la saison le renseigneront assez exactement. Quant à les approcher, c'est une autre affaire; il faut la préoccupation du rival, l'excitation de la lutte pour qu'ils méprisent la présence de l'homme et ces conditions ne sont guère remplies qu'au fort du rut.

Un matin, la chance m'a favorisé; j'étais parti vers quatre heures pour retrouver un vieux cerf que j'avais laissé la veille bramant vigoureusement dans les pins de la Croix des Gens d'armes. Il avait commencé quand la nuit était déjà tombée et je n'avais pu le voir, mais, à la voix, il paraissait en pleine forme et j'espérais qu'il ne se tairait pas avant le jour.

En effet, je l'entendis de loin bâiller plutôt que bramer, à de longs intervalles; il n'avait pas bougé de place depuis la veille et se tenait sous des pins au pied d'une butte; quatre biches broutaient paisiblement un peu à l'écart; lui majestueux, royal, le cou gonflé, la crinière sombre, tendait par moments l'encolure et, ses bois noirs hérissés d'andouillers reposant sur son dos, il poussait un léger meuglement. Parfois il tournait la tête, humait l'air, le corps immobile : ses compagnes ne paraissaient pas l'intéresser le moins du monde. C'était un admirable tableau que le soleil levé éclairait maintenant.

Tout à coup, le dix cors dresse les oreilles, fait quelques pas, s'arrête, soupire un bramement, et je vois déboucher du buisson qui la masquait une nouvelle biche. Elle s'avançait avec précaution, s'arrêtait un instant, scrutait les environs; quelques pas encore; nouvel arrêt, aucun empressement de mauvais ton. Le cerf ne bramait plus, il attendait et son attente avait quelque chose de solennel. Quand la biche fut tout près, dans un mouvement magnifique, il se cabra...

Plus tard dans la saison, les dix cors triomphent moins facilement; d'autres voix leur répondent, les biches se font plus rares, les jeunes cerfs entrent en campagne et toute la nuit jusqu'au matin, souvent même après le lever du soleil, les gros cerfs montent la garde autour de leur harde, bramant avec fureur pour écarter les soupirants trop hardis. C'est le moment le plus favorable pour les approcher, car ils ont trop de sujets d'intérêt ou de rage pour faire attention à l'homme.

Plusieurs fois, j'avais essayé, sans succès, de voir un cerf qui avait la fâcheuse habitude de se rembucher avant le jour. Il quittait à la nuit les taillis où il dormait et s'en allait bramer dans les buttes qu'il avait choisies pour y tenir son rut.

Un matin, le 26 septembre je crois, j'eus l'agréable surprise de l'entendre bramer vigoureusement sur le plateau de la Butte Ronde, se retirant du côté des Châtaigniers où il avait coutume de se coucher.

Je cours pour le gagner de vitesse et je l'aperçois, précédé de

quelques biches. Il était arrêté en bordure du chemin qui le séparait d'une jeune sapinière et bramait avec colère.

Je me glisse d'arbre en arbre et j'arrive à moins de quatre-vingts mètres de la harde. Le cerf portait douze[1] et n'en était pas à sa première tête de dix cors; il creusait la terre, soufflait comme un furieux, mais n'avançait pas. Trop ambitieux, je veux me rapprocher encore; il m'entend, tourne la tête vers moi, agite deux ou trois fois ses bois d'un air menaçant et marche à ma rencontre sans hâter le pas avec une décision impressionnante.

A l'abri d'un tronc, je ne risquais rien; je n'eus d'ailleurs pas le temps de me demander ce que je ferais s'il venait trop près, car, à peine avait-il tourné le dos à la sapinière, que deux cerfs en sortaient, quatrième tête et dix cors jeunement, et bondissaient sur la harde. Ah! ce ne fut pas long; avec des hoquets de fureur, mon cerf se jette sur eux, les met en fuite, bouscule ses biches, les rassemble à grands coups d'andouillers sur un tertre et mène un tapage infernal qui enlève à tout concurrent l'envie de s'approcher.

Évidemment jusqu'alors ce cerf avait mené une vie de famille paisible; il se levait tard et se couchait tôt, ce dont j'enrageais. Ce matin-là, il avait dû se défendre, protéger sa retraite; il apprenait que, pour les cerfs comme pour les hom-

1. La langue de la vénerie est toujours pittoresque, souvent même savoureuse, mais elle a besoin parfois d'être traduite.

La façon dont les cerfs sont jugés demande une explication.

A six mois, la tête du faon mâle, devenu hère, s'orne de deux pivots qui serviront de base à ses bois.

A un an, deux perches, dites dagues, prolongent ces pivots et le cerf est baptisé daguet. Les dagues tombent au commencement de sa troisième année; le cerf pousse sa seconde tête qui porte en général 6 andouillers, 3 de chaque côté. Il est dit troisième tête entre trois et quatre ans, quatrième tête dans sa cinquième année, et dix cors jeunement dans sa sixième année, avec cette particularité qu'à cet âge, il porte presque toujours 12 andouillers et très rarement 10.

A partir de sept ans, il est et reste dix cors jusqu'à sa mort, même s'il porte 16 ou 18 andouillers, ou s'il revient au-dessous de 10, ce qui arrive quand il est vieux et que sa tête dégénère. On dit alors qu'il « ravale ».

On voit qu'un cerf n'en est pas à sa première tête de dix cors à la grosseur des perches appelées merrains et à la profondeur des gouttières de ses bois, à la grosseur du pied de devant, qui, portant le poids de la tête, se développe plus que le pied de derrière et cette différence s'accentue avec l'âge.

Dans certaines forêts au sol pauvre, les cerfs portent rarement plus de 16 andouillers et ravalent de bonne heure.

mes, garder une belle compagne n'est pas de tout repos. En voici un autre exemple.

Dans les premiers jours d'octobre, j'étais parti de chez moi à trois heures du matin pour essayer d'approcher un cerf que j'entendais depuis quatre ou cinq jours dans les taillis de Borest.

La saison tirait à sa fin et les plus vieux cerfs avaient cédé la place à leurs cadets : à la voix cependant cet animal paraissait de belle taille et je voulais voir ce qu'il avait sur la tête.

La nuit était noire à ne pas distinguer où l'on mettait le pied; le temps frais promettait un léger brouillard au moment du lever du soleil, conditions favorables à mon projet. La venue du jour arrête toujours le tapage, mais il reprend souvent quand la matinée est fraîche et il se prolonge d'autant plus que le temps est moins chaud.

Bien avant d'arriver à la coupe où se tenait le cerf, on l'entendait bramer, mais de rage : une voix rauque, des hoquets furieux, de vrais rugissements m'indiquaient, comme si j'y étais déjà, ce qui se passait dans l'enceinte. D'autres cerfs, qu'il cherchait à écarter, tournaient certainement autour de sa harde.

Il fallait s'approcher sans éveiller l'attention des biches qui, seules de sang-froid au milieu de ces mâles excités, filent au moindre bruit suspect, entraînant derrière elles leurs nombreux soupirants.

Je prends le vent et pénètre sous bois, tâtant le sol du pied à chaque pas pour ne pas faire craquer les branches et les feuilles mortes. La pluie des jours derniers avait heureusement détrempé la terre et je pus m'avancer avec d'infinies précautions, guidé par la voix du cerf qui se déplaçait de temps à autre sans jamais s'éloigner beaucoup.

Tout à coup, je l'entends courir : je me plaque contre un arbre : grand fracas dans les branches, course éperdue d'un animal en fuite, qui passe à quelques mètres de moi. Impossible de rien voir, mais une chose est claire : le gros cerf vient de charger un rival trop entreprenant et, la place nette, il retourne en bramant vers sa biche.

Il était inutile d'approcher davantage : je risquais de donner l'éveil aux animaux qui rôdaient dans mon voisinage; je

m'adossai contre un chêne et bien appuyé, immobile comme le tronc avec lequel j'essayais de me confondre, je n'avais plus qu'à attendre le jour.

Il y a des levers de soleil glorieux : c'est vraiment l'arrivée du char d'Apollon; le dieu lance ses traits de feu dans le ciel qui s'embrase. Il y en a d'autres où le jour se glisse, s'insinue dans la nuit. Elle était noire et voici que, peu à peu, l'ombre devient transparente, elle laisse apparaître d'autres ombres plus épaisses, des fantômes qui se précisent : vous n'aviez rien devant vous et lentement, troncs, taillis, cépées prennent corps et sortent du néant.

Tel fut le lever du jour ce matin d'octobre; il me permettait enfin de distinguer, parmi des masses grises, des corps qui se déplaçaient et bientôt je pus compter sept biches ou faons occupés à brouter tandis que le cerf, perpétuellement en mouvement, empêchait une biche, toujours la même, de s'écarter. Le reste de la harde ne l'intéressait en aucune façon. L'endroit était découvert; quelques taillis commençaient à repousser sous la futaie et rien ne gênait ma vue.

Le cerf bramait sans arrêt; si la biche s'éloignait, il l'encadrait de ses bois, la bousculait pour la ramener, lui laissant à peine le temps de saisir de-ci de-là, quelques brins d'herbe. Parfois, il dressait la tête, humait l'air, se portait en avant, poussait des rugissements menaçants, puis il revenait à sa biche. Je le voyais maintenant parfaitement : il portait douze andouillers bien semés mais la grosseur des bois ne permettait pas de lui donner plus de six ans.

Le jour était tout à fait levé; une vieille biche se mit en marche vers les fourrés qui bordaient la taille et toute la harde s'ébranlait pour la suivre quand le cerf brusquement me fit face et poussa dans ma direction une sorte d'aboiement d'intimidation. M'avait-il aperçu ou éventé? Je n'eus pas à me poser la question bien longtemps, car, tournant la tête avec précaution pour voir s'il n'y avait pas derrière moi quelque chose qui pût expliquer son inquiétude, je vis déboucher du taillis deux jeunes cerfs, daguet et troisième tête. Ils s'avançaient avec circonspection, dans l'intention bien visible de suivre la harde pour profiter d'une occasion s'il s'en présentait.

Absorbés par le mouvement de retraite des biches, ils sem-

blaient oublier le gros cerf qui, jusqu'alors, les avait tenus en respect. Un nouvel aboiement, plus impérieux, les arrête. Je vois le dix cors prendre le trot et mes freluquets s'éclipser prudemment. Leur adversaire retournait aussitôt à la harde, la ramenait en arrière et reprenait sa garde autour d'elle. Trop d'ennemis restaient sur pied pour qu'il osât se reposer. Plusieurs fois, la vieille biche donna le signal du départ; le cerf d'un mouvement de tête l'arrêtait. Son attitude me renseignait de suite sur le côté d'où l'attaque pouvait venir. Quand, après un instant de calme, il tendait le cou, prenait le vent et faisait quelques pas, c'est qu'un rival se rapprochait et, de temps à autre, je distinguais le daguet ou la troisième tête masqué par un buisson d'où il suivait tous les mouvements de la harde. S'il venait trop près de l'objet de sa convoitise, un bramement menaçant l'arrêtait aussitôt et l'avance déterminée du dix cors le mettait en déroute.

Enfin, la troupe s'ébranla de nouveau, la vieille biche en tête, le cerf à l'arrière-garde et tous disparurent dans les bois. J'allais regagner la route quand je vis un jeune cerf s'avancer dans la clairière : le mufle à terre il prenait la piste de la harde; un autre surgit des taillis, un autre encore; j'en comptai sept! Pas un ne daigna faire attention à ma personne; ils s'enfoncèrent à leur tour dans le grand bois à la suite des biches et de leur gardien. Le dix cors n'était pas au bout de ses peines, il payait sa conquête de cruels soucis.

De pareilles matinées sont rares; il y faut un concours heureux de circonstances, d'abord un emplacement qui facilite l'approche et la vue, puis des conditions atmosphériques favorables, enfin certaines conditions physiologiques; il n'y avait plus ce matin-là qu'une biche désirable dans ce coin de forêt et la demande l'emportait de beaucoup sur l'offre.

Au début de la saison, quand seuls les vieux cerfs sont en rut, ils forment chacun une sorte de petit système planétaire : autour d'eux gravitent des biches et quelques jeunes cerfs précoces; tant qu'il y a des femelles pour tous, les choses se passent assez tranquillement; les appels se croisent sans se répondre, mais il en va tout autrement quand, à la fin de septembre, l'offre se fait rare; alors plusieurs cerfs recherchent

la même biche et si vous êtes en forêt la nuit où il n'en reste qu'une, vous entendez un concert prodigieux.

J'ai gardé le souvenir d'une de ces nuits où plus de quinze cerfs bramaient dans la même enceinte : c'était un roulement continu, des supplications incessantes que les échos prolongeaient. Cela avait commencé au coucher du soleil par un appel suivi d'un long silence et puis, à peine perceptible, une réponse lointaine, plus près une autre voix, d'autres encore.

L'éveil de la forêt, quelle symphonie! et toutes ces voix se rapprochaient, formant comme un grand cercle qui se rétrécissait autour du premier appel.

Malgré l'obscurité, je ne pouvais m'arracher à cette scène extraordinaire. La nuit me la cachait, mais je devinais les lentes manœuvres, l'attente anxieuse de ces bêtes invisibles attirées et tendues par le même désir.

Il fallut pourtant quitter la place; avant le jour, je m'y retrouvais. La scène avait changé : plus de précautions, les animaux étaient maintenant déchaînés, si près les uns des autres que leurs voix se confondaient; à sa fureur, l'on distinguait celle du maître qui tenait tête à cette horde; pressé de trop près, il battait en retraite avec de rapides retours offensifs, mais il n'osait charger l'adversaire le plus proche, de peur qu'un autre ne lui enlevât sa biche.

J'ai bien fait cinq kilomètres derrière la meute hurlante de ses poursuivants. Au jour, je dépassai quelques cerfs qui abandonnaient la poursuite. Le temps mou, déjà chaud, calmait leur ardeur; vers 6 heures, le silence complet régnait dans la forêt. Personne n'aurait pu soupçonner qu'elle avait été toute la nuit le théâtre d'une scène sauvage. J'étais à une heure et demie de marche de mon déjeuner : rentrer sans avoir vu l'acteur principal eût été un échec misérable; le cerf ne devait pas être bien loin d'après son dernier bramement : qu'il eût la bonne idée d'en pousser un autre et j'avais chance de l'approcher. Il se contenta d'un faible meuglement qui ne s'adressait plus à des ennemis dont il était enfin débarrassé.

Le bruit sortait de grandes fougères assez hautes pour cacher un animal, même de forte taille : je les voyais bouger quand il se déplaçait; tout en marchant, il faisait entendre une sorte de ronronnement qui me permettait de ne pas le perdre et je

finis par voir émerger des fougères d'abord une petite biche et, derrière elle, le mufle appuyé sur son dos, un magnifique dix cors. Lui aussi me vit, il leva la tête couronnée d'une empaumure royale, me regarda distraitement et reprit sa marche nuptiale sans plus faire attention à moi. La biche allait et venait, le cerf la suivait pas à pas : si jamais une femelle a mené son mâle par le bout du nez, c'était bien cette bichette qui, sans doute, n'était pas encore en état de réceptivité.

Je laissai le dix cors à son rôle humiliant et pris le chemin du retour, un peu déçu qu'une matinée aussi bruyante se fût terminée sans combat.

Les vraies batailles sont rares — la scène suivante montrera pourquoi.

Peu avant la chute du jour, j'entends un cerf appeler et, tout de suite, ses appels se changent en cris de fureur. Rien ne lui répondait, mais certainement des ennemis n'étaient pas loin. Il se tenait sur ma gauche dans des taillis clairsemés derrière une cépée de tilles qui m'empêchait de le voir. Devant moi, un bruit de branches froissées indiquait l'approche de quelque animal. Déboucherait-il avant la nuit dans une place claire? Caché moi-même par un buisson, j'aurais voulu, comme Josué, arrêter le soleil. Enfin, j'entrevois un grand corps se glissant jusqu'à la bordure de la clairière; là, il s'immobilise. Si je ne l'avais pas vu se déplacer, je ne le distinguerais certainement pas : mais le cerf qui bramait a entendu et senti : il redouble de menaces et je l'aperçois enfin : le mufle et le cou seuls dégagés du buisson, il fait face à l'ennemi toujours immobile et silencieux et lui lance un bramement terrifiant. Est-ce la bataille? Non, la tête menaçante disparaît et les rugissements continuent poussés dans une autre direction.

A force d'attention, je finis par découvrir encore deux cerfs qui formaient avec le premier adversaire un demi-cercle autour de la clairière. Ils sont là, tous les trois, dissimulés, absolument immobiles, muets, surveillant le propriétaire d'une biche invisible et l'on comprend la tactique du défenseur, la prudence des assaillants. Le premier qui attaque compromet ses chances; pendant qu'il luttera, un autre lui dérobera le prix de la victoire. « Wait and see » n'est peut-être pas toujours pour les hommes la sagesse suprême, pour les

cerfs il n'y a pas de meilleure politique et ils la pratiquent avec une patience dont j'ai été souvent le témoin émerveillé.

Que pouvait faire contre ses nombreux adversaires, le dix cors dont j'ai suivi la retraite nocturne? les tenir en respect, rien de plus. S'il se laissait accrocher, pour employer une expression militaire, il était perdu, un autre prenait sa biche, de gré ou de force et quant aux soupirants, aucun ne voulait faire le jeu de ses concurrents. Sans avoir appris les échecs, les cerfs savent qu'à la guerre, il faut savoir attendre la faute de l'ennemi.

Mais la biche, pourquoi ne profite-t-elle pas des embarras de son maître pour s'éclipser en compagnie d'un autre amoureux? C'est que ce maître, presque toujours elle l'a choisi, elle l'a préféré. Entre tant de voix qui la sollicitaient elle a répondu à la voix la plus profonde. La biche n'aime pas les ténors. Que de fois j'en ai vu hésiter, elle écoutait, les oreilles droites, la tête dressée. Auquel irai-je? semblait-elle dire et un instinct très sûr la menait au plus cerf de tous ses soupirants, oh! pas tout de suite, ni d'une traite, affaire de prudence, sinon de dignité : il s'agit de ne pas devenir, en cours de route, la proie d'un autre, d'éviter les mauvaises rencontres et d'élire le plus digne. Le plus digne, c'est celui qui a la voix la plus grave, les bois les plus beaux, preuve de force et de puissance. Ainsi la sélection combat heureusement la consanguinité et l'on ne saurait trop recommander aux maîtres d'équipage désireux de chasser de bons cerfs, d'épargner un nombre suffisant de dix cors pour assurer le maintien de la race.

Une fois entrée dans le harem du maître, la biche paraît se désintéresser de la suite des événements : elle s'est donnée, qu'on la défende, et elle broute sans prêter attention au tapage qui l'entoure. Ce n'est point une Messaline; si elle obéit à la loi de la nature, elle se dérobe à trop d'assiduités et n'accepte pas un remplaçant aussi facilement qu'on pourrait le croire.

J'ai vu une biche poursuivie par deux prétendants. Elle n'en voulait à aucun prix et fuyait, lancée à corps perdu, bondissant par-dessus les fougères, les pattes repliées; on aurait dit le vol d'un oiseau tant il y avait de grâce et de légèreté dans sa course; derrière elle, deux jeunes cerfs s'efforçaient de l'atteindre; le dernier, la tête couronnée de feuillages

restés accrochés à ses bois, gémissait de se voir distancé. Deux fois ils passèrent comme des flèches à côté de moi et je n'ai jamais revu une poursuite aussi extraordinaire.

J'ai gardé pour la fin mes observations sur les combats de cerfs.

Les batailles où les adversaires luttent jusqu'à la mort sont très rares pour les raisons que j'ai dites. Cependant il arrive que des cerfs se tuent; on a trouvé, il y a deux ou trois ans, dans la forêt de Fontainebleau, deux cerfs morts en se battant; le vainqueur n'avait pu dégager ses bois du corps transpercé de son adversaire et il avait suivi le sort de sa victime, histoire qui symbolise parfaitement le résultat d'une guerre moderne après laquelle le vainqueur meurt d'épuisement à côté du vaincu.

Pour que des cerfs engagent un combat mortel, il faut trois personnages, une femelle et deux mâles, pas un de plus. Un cerf entouré d'adversaires ne s'engagera jamais à fond; si la menace ne suffit pas à écarter ses ennemis, il manœuvrera en retraite, il ne s'immobilisera pas dans une lutte qui le paralyserait et laisserait le champ libre à d'autres cerfs. Les autres cerfs, ceux qui n'ont pas la biche à défendre, se battront souvent entre eux, mais ces combats ne sont pas très sérieux; ils sont rapides, amenés par le hasard des rencontres; les têtes se baissent, les fronts se heurtent, les bois claquent, les animaux se poussent, mais regardez-les se séparer : ils se lâchent comme d'un commun accord sans chercher à profiter du moment dangereux qu'est le décrochage.

Voilà les batailles que j'ai vues fréquemment; elles tiennent plus de la joute que du duel.

Le vrai combat se livre entre le cerf qui garde sa biche et celui qui veut la lui prendre; en défendant jusqu'à la mort le germe de vie qu'il a confié à une femelle, le mâle obéit à la grande loi de la nature qui sacrifie toujours l'individu à l'espèce. Quand, par le vol nuptial de la reine des abeilles, l'avenir de la ruche est assuré, les bourdons devenus inutiles sont impitoyablement massacrés. Tout dans la nature est calculé, ordonné pour conserver l'espèce; la vie des individus n'a aucun prix. Cette obligation où sont les mâles de défendre le germe de vie dont ils sont responsables est certainement la

cause et l'explication de la jalousie, passion qui chez les animaux n'atteint que les mâles.

Chez l'homme ce sentiment est évidemment devenu plus complexe.

Je n'ai jamais vu de combat mortel : le plus souvent, le duel oratoire tournait court par la retraite d'un des adversaires.

Je me suis approché un matin à moins de vingt mètres de deux gros cerfs qui se menaçaient furieusement. Celui qui avait la biche battait en retraite, suivi de près par un dix cors jeunement. Arrivé à l'enceinte où il entendait se remettre, il a fait tête; l'autre s'approcha jusqu'à cinq ou six mètres; ils étaient maintenant face à face, à peu près de la même taille : derrière un arbre, le cœur battant d'émotion, j'attendais le choc. Il n'y en eut pas; l'assaillant recula et, dans sa rage, se mit à fracasser avec ses bois un pauvre arbrisseau qui n'en pouvait mais. Il avait l'air de se reprocher sa lâcheté. Deux fois il revint à l'attaque; le courage lui manqua et il finit par s'éloigner, si déconfit, si absorbé qu'il me fixa sans me voir.

Le choc, quand il a lieu, n'est jamais l'abordage d'animaux qui se chargent; il est le résultat d'une lente progression; le cerf qui attaque essaye la ruse, puis l'éloquence; avec circonspection, il s'approche le plus près possible de la place où la biche est cachée, appelle, menace, avance encore; les rivaux ne sont plus qu'à cinq mètres, à trois, à deux mètres l'un de l'autre, le choc se produit : la poussée est farouche. C'est un spectacle émouvant, magnifique, que de voir ces deux nobles bêtes haletant sous l'effort : celui qui fléchira n'a qu'une chance d'échapper à la mort : rassembler ses dernières forces pour le décrochage, car, s'il n'arrive pas à repousser son adversaire au moment de se dégager, il sera pris de flanc et transpercé.

Pareil sort fut celui d'un très vieux cerf qui vivait près de chez moi. Il avait au moins une vingtaine d'années; son pied énorme, usé, arrondi laissait des traces que l'on ne pouvait confondre avec aucune autre. « On se mirerait dedans, me disait avec admiration un garde de mes amis, grand connaisseur en « vol ce l'est[1] »... Ce vieux cerf n'était pas très intéressant à observer parce qu'il faisait le vide autour de lui : par sa voix,

1. Empreinte que laisse le pied du cerf dans le sol.

sa taille, il en imposait aux autres cerfs et restait maître de ce coin de forêt.

Un matin, vers dix heures, à la fin de septembre, je l'entends bramer à moins de cinq cents mètres de la maison; un autre cerf lui répond immédiatement et pendant quelques minutes, ce fut un concert tout à fait insolite à cette heure de la matinée.

Je venais de rentrer; la paresse, mauvaise conseillère, et la certitude que c'était feu de paille, m'empêchèrent de repartir. Le tapage, d'ailleurs, ne dura guère. Le soir, à l'heure où j'entendais habituellement ce vieux dix cors, silence complet; le lendemain matin même silence.

« Il a fini sa saison », pensai-je — mais on m'apprit qu'un énorme cerf venait d'être trouvé mort près du chemin du Biat, là où je l'avais entendu la veille dans la matinée. J'y courus. Une odeur sauvage flottait sur la place du combat; les baliveaux brisés, le sol foulé, attestaient les alternatives et la violence des poussées, l'acharnement de la lutte; une trace sanglante menait au fossé du chemin où gisait le vaincu. L'andouiller de massacre de son adversaire l'avait atteint au défaut de l'épaule et percé de part en part. Sur son dos, deux sillons tracés dans les poils par les bois du vainqueur prouvaient qu'il avait été poursuivi « l'épée dans les reins ». Il avait pu fuir jusqu'au fossé de la route et là, trahi par ses forces, il s'était effondré.

Ainsi finit le doyen de la forêt; un combat loyal lui avait épargné le sort habituel des cerfs de nos contrées. Je n'aurais pu souhaiter pour lui plus belle mort.

Je fermerai ici le livre de mes souvenirs d'homme des bois. Racontés, ils sont monotones et pourtant chacune de mes courses nocturnes a été passionnante, pleine d'espoirs, de mécomptes, d'émotions que les vrais chasseurs comprendront, tout en méprisant un peu ce confrère qui ne tuait pas.

Regarder la vie m'a toujours paru plus intéressant que la détruire. Si vous la regardez bien, vous avez quelque chance d'en comprendre les lois et de voir des merveilles. Certaines observations que j'ai faites en étudiant les cerfs, rapprochées des recherches de nombreux docteurs sur les causes qui favo-

risent la formation des sexes[1] m'ont donné l'explication du moyen par lequel la nature assure l'équilibre entre les mâles et les femelles, tout au moins chez certains mammifères.

M. de Curel, dans un article sur *l'Ame en folie*[2] s'émerveille de voir « l'espèce réagir contre l'intervention humaine ».

« Dans une région où, pendant des années, on avait tué beaucoup de cerfs sans détruire un nombre équivalent de femelles, j'ai constaté — écrit-il — que dix biches tuées le même jour dans la même forêt, portaient neuf fœtus mâles contre seulement un fœtus femelle.

« L'espèce réussissait à rétablir une proportion qui n'avait pas été respectée. »

Sans doute, mais comment?

De toutes les hypothèses sur les lois de la formation des sexes, la plus rationnelle peut-être, en tout cas celle qui m'a paru la plus satisfaisante est due au docteur Thury, gynécologue suisse, qui attribue les naissances féminines à un ovule fécondé dans la première partie de sa migration, avant d'être complètement développé et le sexe masculin à un ovule fécondé en pleine maturité, c'est-à-dire dans la dernière phase de son évolution. Cette théorie, d'après laquelle le sexe dépendrait du degré de maturité de l'ovule, explique parfaitement les faits constatés par M. de Curel. Qu'a-t-il observé? Dans une certaine forêt, il y avait trop de biches pour le nombre de cerfs, l'équilibre entre les sexes avait été détruit. Quand la saison des amours est arrivée, les biches entrées en folie n'ont pu trouver tout de suite assez de mâles pour les servir, la plupart ont dû attendre; quand l'ovule a été fécondé, il avait eu le temps de mûrir et ces biches ont donné, en grande majorité, naissance à des mâles, rétablissant ainsi naturellement l'équilibre rompu.

Cette observation de M. de Curel, je l'ai faite de mon côté, mais guidé par un fil conducteur, la théorie du docteur Thury, qu'il s'agissait de vérifier. Mes expériences ont été facilitées par une particularité du massif forestier où je les ai faites.

Tous les ans, l'administration exige la destruction d'un cer-

1. Voir notamment un article du docteur Guiard publié dans le *Journal de Médecine de Paris*, du 25 janvier 1903.

2. *Revue de Paris*, 1er mars 1922, p. 12.

tain nombre de biches dans les forêts où les cerfs sont réservés à la chasse à courre. Or le massif que j'ai étudié est divisé très nettement en deux régions. L'une, admirablement percée, n'offre pas aux cerfs la tranquillité qu'ils recherchent; ils sont dérangés par trop de bruit, trop de promeneurs et, dès qu'ils ont trois ou quatre ans, ils quittent ce canton pour se réfugier dans une partie plus sauvage, accidentée, où ils se sentent chez eux. Les biches, moins susceptibles, n'émigrent pas. Il y a donc dans ce massif une région où les biches sont en surnombre et une autre où les cerfs sont au moins aussi nombreux que les biches.

Quand, en février ou mars, l'on procède aux destructions des grands animaux, l'on constate que, dans la première région, les biches abattues portent en grande majorité des mâles et que dans la seconde, c'est tout le contraire. En mars dernier, par exemple, sur sept biches tuées au cours de la même battue dans la région adoptée par les cerfs, pas une ne portait un mâle. Pourquoi? parce que, à peine en chaleur, elles avaient trouvé des cerfs et, l'ovule n'ayant pas eu le temps de mûrir avant d'être fécondé, elles avaient donné naissance à des femelles.

La nature use de moyens très simples pour maintenir l'équilibre des sexes; il suffit de se promener dans les bois pour les découvrir.

JEAN BOISSONNAS

LA QUESTION DE MEMEL

Memel, dont le nom lithuanien est Klaipeda, a repris dans l'actualité internationale, au cours de ces derniers mois, une place de première importance. Même en présence des développements impressionnants de la crise italo-éthiopienne, on a pu croire que le véritable danger pour la paix de l'Europe se discernait dans la situation de fait créée par l'agitation que la propagande allemande entretient systématiquement en Lithuanie. C'est une idée assez répandue depuis le règlement de la Sarre que le retour de Memel au Reich constitue maintenant le premier objectif de l'action extérieure de l'Allemagne, et que c'est de ce point que partira, dans un avenir plus ou moins proche, l'étincelle qui mettra à nouveau le feu au continent. Cette opinion, disons-le tout de suite, nous paraît appeler de sérieuses réserves pour des raisons que nous indiquerons plus loin; mais il n'est que trop certain que le problème de Memel-Klaipeda tel qu'il se pose entre l'Allemagne et la Lithuanie, avec le caractère troublant que lui ont donné les incidents qui précédèrent et accompagnèrent les élections pour le renouvellement de la Diète memeloise, est de nature à provoquer de graves complications et à faire obstacle à l'apaisement des esprits et au retour à la confiance dans les relations internationales, sans lesquels il ne saurait y avoir de coopération véritablement féconde en vue de la consolidation de la paix.

Avant l'avènement de l'hitlérisme, certains Allemands voyaient volontiers dans Memel une éventuelle « monnaie

d'échange », un accès à la mer libre pouvant au besoin être offert à la Pologne en contre-partie du retour du « couloir » et de Dantzig au Reich. La formule n'était pas seulement suspecte du fait qu'elle tendait à dépouiller un petit État sans défense d'un port reconnu indispensable à sa prospérité économique, mais, de plus, elle était fausse du point de vue politique, du moins dans l'état présent des choses, parce qu'elle ne tenait aucun compte de la répugnance que doit éprouver tout naturellement la Pologne à envisager un échange de Dantzig et du « couloir », avec la population en majorité polonaise de ce dernier, contre un port et un territoire dont la population est presque entièrement lithuanienne et allemande. Le IIIe Reich lui-même, tout imprégné de cette doctrine raciste et nationale-socialiste qui vise à réunir dans une même communauté nationale toutes les populations de sang allemand, pourrait difficilement consentir, sans renier un des principes fondamentaux du régime, à sacrifier définitivement une cité et un territoire dont il ne cesse d'affirmer le caractère allemand. Au surplus, toute éventualité de ce genre semble exclue depuis que la politique extérieure de l'Allemagne, à mesure que se reconstituait, d'abord clandestinement, ensuite ouvertement, la puissance militaire du Reich, s'est affirmée avec une audace qu'on ne lui connaissait point à l'époque de Stresemann. La poussée allemande vers les régions de la Baltique est un fait que l'on ne prend plus la peine de dissimuler. Pour le moins autant que l'opposition irréductible du national-socialisme et du communisme marxiste, c'est cette menace qui a eu pour conséquence de mettre brusquement fin à la collusion de la Russie révolutionnaire et de l'Allemagne réactionnaire que l'on connaissait depuis Rapallo. Elle a été, cette menace, une des causes déterminantes de la soudaine évolution de la politique de Moscou dans le sens de la coopération avec les puissances dites capitalistes, sous le couvert de la doctrine de cette sécurité collective dont l'Union des républiques socialistes soviétiques, menacée en Extrême-Orient par le Japon et dans la Baltique par l'Allemagne, a besoin plus que n'importe quelle autre puissance.

Le refus obstiné du gouvernement de Berlin de souscrire à tout projet de pacte oriental de sécurité mutuelle, sa volonté

hautement proclamée d'exclure la Lithuanie de tout système de simples pactes de non-agression, sa réaction contre la formation d'un bloc des pays baltes — réaction qui a pour effet, qu'on le veuille ou non, de pousser les trois petites républiques riveraines de la Baltique, la Lithuanie, la Lettonie et l'Esthonie, à chercher un point d'appui du côté russe contre le péril dont elles peuvent se croire menacées de la part de l'Allemagne — voilà ce qui projette quelque clarté sur l'aspect réel de la question de Memel. Ce qui achève de préciser cet aspect, c'est le mouvement national-socialiste inspiré, organisé, contrôlé par Berlin, que l'on s'est efforcé de créer non seulement à Memel, mais dans l'ensemble du territoire lithuanien, ce sont également les paroles prononcées par le chancelier Hitler, au mois de septembre dernier, lorsqu'il affirma que Memel a été ravi à l'Allemagne en pleine paix et que l'élément allemand sur ce territoire est maltraité et tourmenté en violation des lois et des traités, uniquement parce qu'il est et veut rester allemand. Devant le Reichstag réuni à Nuremberg, le « Führer » déclara que la préparation des élections dans le territoire de Memel était une dérision des droits existants et des engagements pris; et, définissant la position de son gouvernement, il ajoutait : « L'Allemagne ne formule aucune revendication injustifiée en demandant que la Lithuanie soit invitée par des moyens convenables à respecter les traités. Une nation de 65 millions d'hommes a bien le droit de demander à être respectée, au moins autant que l'arbitraire d'un pays de deux millions d'habitants. »

***

Quelle est la part de la manœuvre politique, celle de la vérité historique et celle du droit, dans cette querelle grosse de conséquences pour la paix de l'Europe? Que le territoire de Memel — environ 3 000 kilomètres carrés et 150 000 habitants, dont 40 000 pour la ville de Klaipeda proprement dite — soit une terre lithuanienne ayant conservé ce caractère à travers les siècles et en dépit des conquêtes et des époques de domination, on peut difficilement le contester. Les statistiques allemandes d'avant la guerre indiquaient elles-mêmes

71 000 Lithuaniens et 66 000 Allemands, ce dernier chiffre comprenant les immigrés et les Lithuaniens germanisés par un puissant et tenace effort en faveur du développement dans cette région de la langue et de la culture allemandes. Aussi, lorsqu'il s'est agi, en 1919, de fixer le sort de Memel, on a considéré que la majorité de la population étant lithuanienne, le fait que la ville de Memel particulièrement était en grande partie allemande ne justifiait pas le maintien du territoire pris dans son ensemble sous la souveraineté du Reich.

De là est né l'article 99 du traité de Versailles qui dit : « L'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous droits et titres sur les territoires compris entre la mer Baltique, la frontière nord-est de la Prusse orientale décrite à l'article 28 de la partie II (frontière de l'Allemagne) du présent traité et les anciennes frontières entre l'Allemagne et la Russie. L'Allemagne s'engage à reconnaître les dispositions que les principales puissances alliées et associées prendront relativement à ces territoires, notamment en ce qui concerne la nationalité des habitants. » C'est donc bien au cours de la liquidation de la Grande Guerre, et non pas en pleine paix, plusieurs années après le conflit, que le territoire de Memel a été enlevé au Reich et cédé aux principales puissances alliées et associées.

Par la convention conclue en 1924 entre la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et le Japon, d'une part, et la Lithuanie, d'autre part, furent transmis à cette dernière, sous réserve des conditions stipulées dans ladite convention, tous les droits que ces quatre principales puissances tenaient de l'Allemagne en vertu de l'article 99 du traité de Versailles. La convention de 1924 stipule en son article 2 que « le territoire de Memel constituera, sous la souveraineté de la Lithuanie, une unité jouissant de l'autonomie législative, judiciaire, administrative et financière dans la limite du statut décrit à l'annexe 1 ». L'article 15 précise que « les droits de souveraineté sur le territoire de Memel ou l'exercice de ces droits ne pourront être transférés sans le consentement des hautes parties contractantes ». L'article 17 dit que tout membre de la Société des Nations aura le droit de signaler à l'attention du Conseil toute contravention à la convention, et qu'en cas de

divergence d'opinion sur des questions de droit et de fait concernant ces dispositions, tout différend de ce genre sera déféré à la Cour permanente de justice internationale, dont la décision sera sans appel et aura la force et la valeur d'une décision rendue en vertu de l'article 13 du pacte de la Société des Nations. Quant au Statut, il porte que le territoire de Memel constitue, sous la souveraineté de la Lithuanie, une unité organisée d'après les principes démocratiques, que le président de la République de Lithuanie nomme le gouverneur du territoire, que les membres de la Diète sont élus pour trois ans « conformément à la loi électorale lithuanienne », et à raison d'un député par 5 000 habitants, que le gouverneur a le droit de veto sur les lois votées par la Diète si elles dépassent la compétence des autorités du territoire, enfin que le pouvoir exécutif est exercé par un Directoire de cinq membres dont le président est nommé par le gouverneur, ce Directoire restant en fonctions aussi longtemps qu'il a la confiance de la Diète.

***

Tel est le système qui a été établi dans l'intention évidente de sauvegarder les droits et les intérêts de tous les habitants de Memel, des Lithuaniens comme des Allemands. Mais il est arrivé — et c'était inévitable — que les Allemands se sont constamment servis du Statut pour essayer d'élargir le système d'autonomie et d'affranchir le territoire, dans toute la mesure du possible, du contrôle du pouvoir central lithuanien, tandis que les Lithuaniens, réagissant contre cette politique et ayant la préoccupation de renforcer l'unité nationale, ont tendance à interpréter le Statut dans le sens le plus favorable au principe de la souveraineté de la Lithuanie. C'est surtout depuis l'avènement du national-socialisme à Berlin que la lutte entre les deux éléments en présence à Memel a pris un caractère particulièrement âpre, la tactique connue des nazis étant, comme on le vit en Autriche et à Dantzig, de travailler par l'intérieur les régions voisines du Reich où une partie de la population est d'origine, de langue et de culture allemandes et d'y imposer ainsi un pouvoir national-socialiste cherchant ses inspirations à Berlin et agissant parallèlement avec le Reich

hitlérien. Cette tactique s'adaptait d'autant mieux au cas spécial de Memel que nombre d'anciens fonctionnaires allemands ayant opté pour la Lithuanie étaient restés à leurs postes, l'Allemagne leur assurant, sous forme de prêts sans intérêts, la différence entre leurs appointements comme fonctionnaires lithuaniens et les émoluments qu'ils auraient touchés s'ils avaient été au service du Reich.

On connaît les incidents, parfois tragiques, qui ont marqué au cours de ces dernières années, la lutte entre le nationalisme lithuanien s'efforçant de défendre la souveraineté de la République — souveraineté qui constitue un droit découlant de la convention de 1924 — et l'action du pangermanisme tendant à soustraire la région de Memel à tout contrôle effectif de l'État lithuanien. La révocation du président du Directoire, M. Bœttcher, qui négociait directement avec Berlin en vue d'obtenir un régime de faveur pour Memel à l'exclusion des autres régions lithuaniennes et dont le cas fut soumis à la Cour permanente de justice internationale, laquelle donna gain de cause à la Lithuanie; le cas tout aussi caractéristique du président du Directoire Schreiber; l'organisation de deux groupements nationaux-socialistes en rapports étroits avec la direction centrale du parti hitlérien et leurs menées, souvent criminelles, tendant à préparer un soulèvement armé en vue d'arracher Memel à la Lithuanie; les graves complicités révélées au cours du grand procès qui se déroula à Kaunas et qui se termina par des condamnations qui provoquèrent en Allemagne un mouvement de protestation d'une rare violence, bien qu'il s'agît d'une affaire purement intérieure concernant des citoyens lithuaniens jugés en vertu des lois de leur pays; les mesures prises par le gouvernement du Reich pour exercer une pression sur la Lithuanie en la menaçant de paralyser sa vie économique, ce sont des faits qui ont alimenté pendant de longs mois des controverses passionnées dans la presse internationale. Du côté allemand on accusait la Lithuanie de persécuter systématiquement l'élément germanique, de chercher à ruiner la culture allemande, d'exclure de parti-pris de la communauté nationale ceux dont le loyalisme envers le pouvoir lithuanien n'offrait pas toutes garanties, de ne pas se conformer à l'esprit du Statut et de violer délibérément la

convention de 1924 en paralysant le fonctionnement de la Diète et en empêchant celle-ci de remplir sa mission. En réalité, au cours de dix années de régime autonome, un certain nombre de Directoires se sont usés successivement à Memel faute d'avoir pu collaborer en confiance avec la Diète comme l'exige le Statut.

Il en est résulté un trouble politique permanent. L'ancienne Diète se composait de 11 agrariens, de 9 élus du parti populaire, de 2 social-démocrates, de 2 communistes, la plupart de tendances allemandes ou autonomistes, et de seulement 5 députés des partis lithuaniens. Les Allemands ont fait grief au gouvernement lithuanien de la clôture de la session ordinaire de la Diète décrétée le 5 mai 1934 et de cet autre fait que la session extraordinaire, ouverte au mois de juillet 1934, ne put accomplir aucun travail législatif utile, l'abstention des 5 députés lithuaniens ne permettant pas d'atteindre le quorum. Berlin a voulu contester d'avance la régularité et la sincérité des élections en soutenant que l'improvisation d'une nouvelle loi électorale, la modification des circonscriptions, la suppression du droit de vote pour des citoyens compromis dans les menées antilithuaniennes et l'établissement d'un système de scrutin d'une extrême complication étaient des mesures procédant d'une méconnaissance absolue du Statut. Même lorsque les représentants de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Italie, puissances garantes du Statut, obtinrent du gouvernement lithuanien des assurances formelles au sujet de la liberté et de la sincérité des élections, toutes les opérations devant être contrôlées par une commission où tous les partis étaient représentés, on refusa à Berlin de faire confiance à l'épreuve.

Il semble bien que du côté allemand on ait eu l'espoir que les élections du 29 septembre pour la Diète de Memel prendraient le caractère d'un véritable plébiscite en faveur de la cause du germanisme. L'ancien « front allemand » avait eu soin de s'effacer et on présenta une liste unique dite de l'unité memeloise groupant des candidats représentant tous les éléments favorables, même ceux d'origine lithuanienne, à la cause de l'autonomie. Or, en dépit de tous ces efforts, les positions à la nouvelle Diète sont les mêmes, à des nuances près,

que celles que l'on connaissait à la Diète précédente. La liste d'unité memeloise a obtenu 24 sièges et les partis lithuaniens ont conservé leurs 5 mandats. Mais il est à noter, pourtant, que le chiffre électoral des partis lithuaniens a sensiblement progressé depuis les élections de 1930 et que parmi les 24 élus de l'unité memeloise la plupart, d'origine lithuanienne, sont connus pour leur esprit de modération. En fait, les élus de la liste d'unité memeloise sont surtout des partisans du maintien et de la consolidation du régime d'autonomie, et les élus des partis lithuaniens ont tendance à faire prévaloir le principe de la souveraineté de la Lithuanie sur les garanties locales reconnues par le statut. Si, de part et d'autre, les positions acquises ont été maintenues, c'est là, en ce qui concerne la liste d'unité memeloise, bien plus un relatif succès autonomiste qu'un succès allemand proprement dit.

***

Peut-on espérer que, la bataille électorale terminée, les esprits s'apaiseront et que Lithuaniens et Allemands feront preuve, les uns et les autres, de plus de bonne volonté à servir l'intérêt public et à rendre tolérable la vie en commun sous la protection du Statut? Le fait que ce sont les modérés de la liste d'unité memeloise qui ont bénéficié surtout de l'appui du corps électoral porte à penser que des chances existent en faveur d'une politique de conciliation. Mais ces chances vaudront ce que vaudra l'inspiration que les Allemands de Memel cherchent volontiers à Berlin. De toute manière, Memel-Klaipeda reste une carte importante dans le jeu allemand, et toute la question est de savoir à quel moment le chancelier Hitler jugera opportun de jouer cette carte avec un minimum de risques. Cela dépendra beaucoup de l'évolution de la situation générale en Europe au cours des prochains mois, de l'état actuel de la préparation militaire de l'Allemagne et, enfin, des possibilités que les circonstances peuvent offrir ailleurs aux dirigeants du IIIe Reich. La plus élémentaire prudence politique commande à la Lithuanie de respecter scrupuleusement le Statut afin de ne pas fournir un prétexte facile à une initiative audacieuse de la part de l'Allemagne.

On est assez frappé de ce que le gouvernement allemand ait cherché à donner un caractère particulièrement aigu à la querelle de Memel et à l'agitation créée à propos des élections pour la Diète au moment même où la crise italo-éthiopienne prenait un aspect angoissant. C'est alors que la presse nationale-socialiste s'est déchaînée contre la Lithuanie et que le chancelier Hitler a cru devoir donner de sa personne, à Nuremberg, en tenant à l'égard du petit État voisin un langage dans lequel il était difficile de ne pas voir une menace à peine déguisée. Toute cette fièvre a paru tomber dès le lendemain des élections, et on est en droit de se demander si la querelle cherchée à la Lithuanie et ainsi nourrie et envenimée pendant des semaines ne fut pas surtout une manœuvre destinée à fixer l'attention sur ce point névralgique dans le nord-est de l'Europe pendant que la diplomatie allemande déployait son activité sur un autre terrain. L'alerte de Memel ne fut-elle pas une habile diversion visant à détourner les esprits de l'action que les maîtres du IIIe Reich poursuivent en Europe centrale, surtout en Autriche, par les méthodes nouvelles, plus discrètes et plus enveloppantes, recommandées par M. von Papen? L'Allemagne proclame bien haut qu'elle veut rester neutre en présence du conflit italo-éthiopien et des réactions que celui-ci provoque à Genève. Elle ne manque aucune occasion de faire entendre que cette crise n'affecte en rien ses intérêts, de faire comprendre qu'elle ne veut être mêlée ni directement ni indirectement à une affaire où elle courrait le risque de se heurter à l'Angleterre, dont Berlin tient absolument à s'assurer la bienveillance.

L'Allemagne surveille les événements, prête à saisir toute occasion de prendre ses avantages si la position de l'Italie vient à être ébranlée en Europe centrale à la suite de l'entreprise où cette puissance est engagée en Afrique orientale et de sa situation délicate à Genève. Les tentatives allemandes, absolument vaines jusqu'ici, pour essayer de disloquer la Petite Entente et d'isoler la Tchécoslovaquie sont connues. Le Reich, semble-t-il, a déjà pu s'assurer pour cette politique la complaisance de la Hongrie. Mais c'est à Vienne que la diplomatie de la Wilhelmstrasse se montre le plus active en spéculant sur le défaut de confiance de certains milieux

autrichiens dans l'efficacité actuelle du soutien italien, en sachant se garder de toute pression trop audacieuse en faveur du rattachement de l'Autriche, mais en cherchant des points de contact et de rapprochement qui, habilement utilisés, ramèneraient par étapes successives au glissement continu vers l'Anschluss que la politique du chancelier Dollfuss avait su arrêter. La préoccupation constante de Berlin et le but le plus immédiat de la politique extérieure de l'Allemagne restent l'Autriche et l'Europe centrale. On peut supposer que lorsque le Reich se sentira assez fort pour s'avancer à découvert sans s'exposer à trop de risques, c'est là qu'il cherchera d'abord à réaliser ses ambitions. L'opération de Memel, qu'il juge, à tort ou à raison, devoir être assez simple et relativement facile, ne viendrait que plus tard; mais c'est derrière le paravent de l'agitation soigneusement entretenue à Klaipeda que la diplomatie allemande travaille à créer à Vienne et ailleurs en Europe centrale des possibilités nouvelles pour la cause du germanisme à la faveur de la crise italienne.

ROLAND DE MARÈS

LA TANTE DE SEATON[1]

J'avais vaguement entendu parler de la tante de Seaton longtemps avant de la rencontrer. Seaton, dans un moment de confiance, ou bien quand nous faisions montre de quelque tolérance à son égard, disait : « Ma tante » ou « Ma vieille tante, tu sais », comme si cette parenté eût pu servir entre nous de ciment à une *entente cordiale.*

Il disposait, en argent de poche, de sommes extraordinaires ou, tout au moins, cet argent lui arrivait par sommes extraordinairement fortes, et il le dépensait libéralement, encore qu'aucun de nous n'eût dit de lui : « C'est un type rudement généreux. » « Eh bien! Seaton », lui disions-nous, « c'est toujours la vieille Bégum? » En outre, au commencement du trimestre, il rapportait des friandises surprenantes et exotiques dans une caisse à cadenas que nous lui connûmes depuis le jour de son arrivée au collège de Gummidge, jusqu'à la conclusion plutôt brusque de sa vie de collège.

A notre point de vue d'écoliers, il avait un air déplorablement étranger, avec sa peau jaune, ses yeux très noirs aux regards lents et sa silhouette maigrichonne. Rien qu'à cause de son apparence, nous autres, Anglais pur sang, nous le traitions, pour la plupart, avec condescendance, hostilité ou mépris. On le nommait d'ordinaire « le chinois », sans qu'on pût trouver à ce sobriquet d'autre raison que la couleur de sa peau.

1. On trouvera à la fin de cette nouvelle une note sur l'auteur : Walter de la Mare.

Seaton et moi nous n'avions guère d'intimité au collège, c'est tout au plus si nos regards se croisaient parfois pendant les classes. Je l'évitais délibérément. J'avais vaguement l'impression que c'était un capon et je restais absolument insensible à ses avances; à la façon féroce des collégiens j'affectais de les ignorer avec hauteur, à moins qu'il ne me convînt parfois de me montrer magnanime.

Nous étions bons coureurs l'un et l'autre, et, quelquefois, à cache-cache, nous prenions la même cachette, c'est ainsi que je revois le mieux Seaton, son maigre visage attentif dans le crépuscule d'un soir d'été, sa manière particulière de s'accroupir, ses murmures, ses grommellements confus. A part cela, il ne jouait qu'avec nonchalance, et restait d'ordinaire à piocher dans sa caisse à friandises avec un ou deux camarades jusqu'à ce que sa provision fût épuisée, ou bien il gaspillait son argent à quelque étrange fantaisie. C'est ainsi qu'il acheta, par exemple, un bracelet d'argent qu'il porta au-dessus du coude gauche, jusqu'au jour où des camarades eurent témoigné leur mépris d'une pareille pratique en le lui laissant tomber presque brûlant sur le cou.

Il fallait donc avoir un goût assez particulier, ou chez un écolier, une sorte assez rare de courage ou d'indifférence à la critique, pour se montrer souvent avec lui. Et je n'avais ni ce goût, ni, peut-être, ce courage. Il me faisait pourtant des avances et en une mémorable occasion, il alla jusqu'à me faire cadeau d'un pot entier d'une confiture exotique de la couleur des mûres qu'il avait reçu en double au cours du trimestre. Et dans l'exubérance de ma gratitude, je lui promis de passer la prochaine journée de vacances avec lui chez sa tante.

J'avais complètement oublié ma promesse quand, deux ou trois jours avant cette journée de vacances, il vint me la rappeler triomphalement.

— Ma foi, pour te dire la vérité, Seaton, mon vieux... — commençai-je, d'un air aimable; mais il m'interrompit :

— Ma tante compte sur toi, — me dit-il, — elle est ravie que tu viennes. Elle sera sûrement très aimable avec *toi*, Withers.

Je le regardai avec un profond étonnement; la façon dont il avait souligné ce mot était si inattendue. Cela semblait indi-

quer une sorte de tante à laquelle je n'avais pas songé, et, de la part de Seaton, un sentiment amical plutôt déconcertant.

Nous arrivâmes chez lui après avoir fait le chemin, en partie par le train, en partie dans une charrette vide que nous avions rencontrée en route, en partie à pied. C'était un jour de vacances complet, nous devions rester à coucher : il me prêta, je m'en souviens, un accoutrement de nuit extraordinaire. La rue du village était d'une largeur inaccoutumée, et était formée par la réunion de deux routes qu'une grande pelouse séparait : il s'y trouvait une auberge et, au haut d'un poteau, une grande enseigne verte. A une centaine de mètres environ en descendant la rue, on voyait la boutique du pharmacien, un certain M. Tanner. Nous descendîmes deux marches pour pénétrer dans cette boutique odorante et obscure, et y acheter, je me rappelle, de la mort au rat. Un peu après la pharmacie, il y avait le forgeron. De là on suivait un sentier très étroit, le long d'un mur assez élevé que couronnaient de temps à autre des ronces et des touffes d'herbe, et on atteignait ainsi la grille du jardin d'où l'on voyait la haute maison plate derrière un très grand sycomore. A gauche de la maison se trouvait une remise à voitures, et sur la droite une barrière menait à une sorte de verger en désordre. Une pelouse s'étendait encore sur la gauche, et au bout (car tout le jardin descendait en pente douce jusqu'à un ruisseau paresseux et encombré par les joncs qui avait l'air d'un étang) il y avait une prairie.

Il était midi lorsque nous arrivâmes, et que nous franchîmes la grille, abandonnant la route chaude et poussiéreuse pour l'étincellement des fenêtres aux rideaux sombres. Seaton me fit aussitôt passer par la petite barrière du jardin pour me montrer son étang à têtards, où s'agitaient ce que je considérais (ne m'intéressant aucunement à la vie inférieure) comme d'horribles animaux, — de toutes formes, consistances et tailles, mais avec lesquels Seaton semblait être dans les termes les plus intimes. Je vois encore son visage absorbé tandis qu'assis sur les talons il pêchait dans ses paumes jaunes ces choses visqueuses. A la fin, las de ses objets de prédilection, nous errâmes un moment sans but. Seaton semblait prêter l'oreille, ou en tout cas attendre que quelque chose ou quelqu'un arrivât. Mais rien n'arriva et personne ne vint.

Cela ressemblait bien à Seaton. En tout cas, je n'aperçus la tante pour la première fois que lorsqu'au bruit lointain d'un gong qui annonçait le déjeuner, nous sortîmes du jardin, fort affamés et assoiffés, pour entrer dans la maison. Nous étions tout près de l'entrée quand Seaton s'arrêta soudain, immobile. A la vérité, j'ai toujours eu l'impression qu'il s'accrocha à moi. Quelque chose du moins sembla me retenir en arrière, au moment où il s'écria : « Regarde, elle est là. »

Elle se tenait debout près d'une haute fenêtre ouverte, et à première vue elle me parut extrêmement grande et imposante. Cela, toutefois, était dû au fait que la fenêtre descendait jusqu'au parquet de sa chambre. Elle était en réalité d'une taille au-dessous de la moyenne, en dépit d'un long visage et d'une très grosse tête. Elle dut rester, je pense, extraordinairement immobile, à nous regarder, mais mon impression ne fut peut-être due qu'au soudain avertissement de Seaton et à la conscience que j'eus de son air précautionneux et contraint en l'apercevant. Je sais que sans avoir à cela la moindre raison du monde, je me sentis gêné, comme si j'étais pris en faute. Sa robe de soie noire était parsemée d'étoiles d'argent, et même d'en bas je pus distinguer les énormes rouleaux de sa coiffure et les bagues sur sa main gauche dont les doigts étaient accrochés aux petits boutons de jais de son corsage. Sans faire le moindre mouvement elle nous regarda avancer, jusqu'à ce qu'imperceptiblement son regard se levât et allât se perdre au loin, si bien qu'elle sembla soudain sortir d'une profonde rêverie au moment où nous fûmes juste au-dessous d'elle tout près de la maison.

— Voilà donc votre ami, M. Smithers, je suppose, — dit-elle en s'inclinant.

— Withers, ma tante, — rectifia Seaton.

— Cela se ressemble, — reprit-elle, les yeux fixés sur moi. — Entrez donc, monsieur Withers, et amenez-le.

Elle continuait à me regarder fixement, — du moins c'est l'impression que j'eus. Je sais que la fixité de son regard inquisiteur et son ironique « monsieur » me mirent assez particulièrement mal à mon aise. Elle se montra pourtant extrêmement aimable et attentive à mon égard, encore que, sans aucun doute, son amabilité et son attention ne tranchassent des plus

vivement sur sa complète indifférence à l'égard de Seaton. La seule remarque qu'elle lui fit et dont je me souvienne, ce fut : « Quand je regarde mon neveu, monsieur Smithers, je comprends que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière. Tu es en nage, sale et incorrigible, Arthur. »

Elle occupait le haut bout de la table, Seaton était placé à l'autre extrémité, et moi, devant la grande étendue d'une nappe damassée, j'étais entre eux. La vieille salle à manger sentait un peu le renfermé : les fenêtres donnaient sur le jardin et sur une magnifique cascade de roses qui s'effeuillaient. Miss Seaton assise sur une haute chaise faisait face à la fenêtre, si bien que le reflet des roses tombait en plein sur son visage jaunâtre, et sur ses yeux du même brun que ceux de mon camarade, mais plus qu'à demi voilés par des paupières lourdes et extraordinairement longues.

Elle mangeait résolument, sans presque cesser de garder ses yeux paresseux fixés sur moi; au-dessus d'eux, une fourche était profondément gravée entre ses sourcils : et au-dessus encore s'étendait un front remarquable sous une masse de cheveux étrangement coiffés. Le déjeuner fut copieux, et consista, je m'en souviens, en plats que l'on considère généralement comme trop lourds et trop bons pour la digestion des écoliers, — mayonnaise de homard, saucisses froides, immense pâté de veau, jambon garni d'œufs et de truffes, et délicieusement parfumé : en outre, de la crème et des bonbons. Nous eûmes même du vin, un demi-verre d'un vieux sherry foncé, chacun.

Miss Seaton était pourvue d'un immense appétit qu'elle ne semblait pas modérer. Son exemple et la voracité naturelle à un écolier triomphèrent de la nervosité qu'elle m'inspirait, au point même de me permettre de savourer parfaitement une si rare aubaine. Seaton se montra singulièrement modeste : la plus grande partie de son repas consista en amandes et en raisin, qu'il grignota subrepticement, et comme s'il avait de la difficulté à les avaler.

Je ne dirai pas que miss Seaton « fit la conversation » avec moi. Elle se contenta de lancer des remarques tranchantes et de temps à autre l'amorce d'une question par-dessus ma tête. Mais son visage demeurait tendu et préoccupé pendant qu'elle

parlait. Elle eut bientôt fait de renoncer au « monsieur », et m'appela tantôt Withers, ou Wither, tantôt Smithers, et une fois même, vers la fin du repas, distinctement Johnson, quoique je ne pusse en aucune façon concevoir comment mon nom avait pu lui en suggérer un semblable, ni de quel visage le mien avait bien pu lui rappeler le souvenir.

— Est-ce qu'Arthur se conduit bien au collège, monsieur Wither? — fut l'une de ses nombreuses questions. — Donne-t-il satisfaction à ses professeurs? Est-il le premier de sa classe? Qu'est-ce que le Reverend docteur Gummidge pense de lui, hein?

J'avais l'impression qu'elle se moquait de son neveu, mais on ne pouvait distinguer sur son visage impassible le moindre soupçon de sarcasme ou d'esprit facétieux. Mon regard s'attacha désespérément à la carapace rouge et recourbée d'un homard.

— Je crois que tu es huitième, n'est-ce pas, Seaton?

Seaton tourna vers sa tante ses petites pupilles. Mais elle continua à me regarder avec une sorte de détachement concentré.

— Arthur ne sera jamais un brillant élève, j'en ai peur, — dit-elle, en portant à sa bouche une fourchette surchargée...

Après le déjeuner elle me conduisit à ma chambre. C'était une charmante petite chambre avec un garde-feu en cuivre, des carpettes et un parquet ciré, sur lequel je découvris ensuite qu'on pouvait faire des glissades. Au-dessus de la table de toilette, il y avait une petite aquarelle dans un cadre noir, qui représentait un grand œil sur la pupille sombre duquel un reflet de lumière brillait comme sur un œil de poisson. Et au-dessous, était imprimé, en lettres enluminées : « Mon Dieu, toi tu me vois », suivi d'un monogramme où deux S étaient entrelacées. Les autres tableaux accrochés au mur étaient tous des marines : des bricks sur une eau bleue; une goélette qui dépassait de sa mâture des falaises crayeuses; une île extraordinairement abrupte, avec deux petits marins qui halaient une énorme embarcation sur une grève.

— C'est la chambre, Withers, où mon frère William est mort quand il était un petit garçon. Admirez la vue.

Je me penchai à la fenêtre pour regarder entre les cimes des arbres. Une chaude journée s'appesantissait sur les champs,

et les troupeaux, réfugiés dans l'eau basse de la rivière, se balayaient les flancs de leur queue. La vue que j'avais à ce moment n'était rendue que plus vive par la peur horrible que j'avais de l'entendre s'enquérir de mon bagage; je n'avais pas même apporté une brosse à dents. Je n'aurais pas dû avoir peur. Elle n'était pas de ces esprits très civilisés qui se préoccupent de détails matériels. Son imposante personne n'avait absolument rien de maternel.

— Je ne voudrais en aucune façon questionner un camarade derrière le dos de mon neveu, — dit-elle, en s'arrêtant au milieu de la pièce, — mais, dites-moi, Smithers, pourquoi Arthur est-il si impopulaire? — Elle était là dans l'éclat du soleil, et son regard me fixait avec une si lourde pénétration sous ses épaisses paupières que j'avais l'impression de ne pouvoir lui dissimuler la moindre de mes pensées. « Mais voyons, voyons », ajouta-t-elle avec douceur, en baissant un peu la tête, « ne prenez pas la peine de me répondre. Je n'ai pas l'habitude d'extorquer des réponses. Les garçons sont d'étranges créatures. Il aurait peut-être pu penser à se laver les mains avant de déjeuner; mais cela ne dépend pas de moi, Smithers. Dieu me pardonne! Et maintenant, peut-être, aimeriez-vous retourner au jardin. Je ne peux pas voir d'ici; mais je ne serais pas surprise qu'Arthur soit caché derrière cette haie. »

Il s'y trouvait en effet. Je vis sa tête sortir et jeter un regard rapide dans la direction des fenêtres.

— Allez le rejoindre, monsieur Smithers, nous nous retrouverons, je pense, à l'heure du thé. Je passe l'après-midi seule.

Quoi qu'il en soit, Seaton et moi, n'étions pas occupés depuis longtemps à chevaucher et à faire tourner en rond à l'aide de deux badines un vieux et lourd cheval gris que nous avions trouvé dans la prairie, quand nous vîmes une silhouette bombée suivre le sentier de l'autre côté de la rivière, et s'avancer lentement avec une ombrelle jaune soigneusement baissée dans notre direction, comme si c'était une aiguille magnétique et que nous fussions le pôle. Seaton en perdit immédiatement toute assurance. Au cahot suivant de la vieille jument, il dégringola dans l'herbe; je me laissai glisser du haut du large dos de l'animal pour le rejoindre, et

je le trouvai qui se frottait l'épaule et regardait aigrement cette pompeuse silhouette jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— C'était votre tante, Seaton? — lui demandai-je, alors.

Il fit signe que oui.

— Pourquoi n'a-t-elle fait aucune attention à nous, alors?

— C'est son habitude.

— Pourquoi pas?

— Oh, elle sait à quoi s'en tenir, malgré cela, c'est ce qu'elle a de sacrement terrible.

Seaton était, à Gummidge, à peu près le seul garçon qui faisait avec ostentation usage de mots d'argot. Il avait même eu à s'en repentir. Mais, à mon avis, ce n'était pas par bravade. Je crois qu'il sentait réellement certaines choses avec plus d'intensité que la plupart des autres, et c'étaient des choses que généralement l'heureuse moyenne ne sent pas du tout, la qualité particulière, par exemple, d'imagination de l'écolier anglais.

— Je te dis, Withers — reprit-il d'un ton maussade en s'esquivant à travers la prairie, les mains dans ses poches, — qu'elle voit tout. Et ce qu'elle ne voit pas, elle le sait.

— Mais comment cela? — lui dis-je, non pas que cela m'intéressât beaucoup, mais parce que l'après-midi était si chaude, si fatigante, si vide et qu'il me sembla trop ennuyeux de me taire. Seaton se tourna d'un air sombre :

— N'ayons pas l'air de parler d'elle, si cela ne te fait rien, — me dit-il à mi-voix. — C'est... qu'elle a fait un pacte avec le diable. — Il hocha la tête et se baissa pour ramasser un caillou plat et rond. « Je te dis, reprit-il, encore baissé, que vous tous vous ne pouvez pas comprendre. Je sais bien que je suis un peu fermé. Mais tu le serais aussi si cette vieille sorcière écoutait constamment ta moindre pensée. »

Je le regardai, puis me retournant, j'examinai une à une les fenêtres de la maison.

— Où est ton père? — lui demandai-je, embarrassé.

— Il est mort, il y a bien longtemps, et ma mère aussi. Elle n'est pas réellement ma tante.

— Qu'est-ce qu'elle est alors?

— Je veux dire, elle n'est pas la sœur de ma mère, parce que ma grand'mère s'est mariée deux fois : et elle est

du premier mariage. Je ne sais pas comment on appelle cela, mais en tout cas ce n'est pas véritablement ma tante.

— Elle te donne des tas d'argent de poche.

Seaton me lança un regard dur. « Elle ne peut pas me donner ce qui est à moi. A ma majorité la moitié de tout cela me reviendra, et qui plus est », — il tourna le dos à la maison, — « je lui ferai rendre jusqu'au dernier shilling ».

Je mis les mains dans mes poches et regardai fixement Seaton : « Il y a gros? »

Il fit de la tête un signe affirmatif.

— Qui te l'a dit?

Il eut un mouvement de colère, le rouge lui monta aux joues, ses yeux brillèrent, mais il ne répondit rien, et nous errâmes à travers le jardin jusqu'à l'heure du thé...

La tante de Seaton portait une extraordinaire jaquette de dentelle quand nous entrâmes ensemble d'un air timide dans le salon. Elle m'accueillit avec un sourire lourd et prolongé, et me fit signe d'approcher une chaise de la petite table.

— J'espère qu'Arthur vous a aidé à vous sentir chez vous, — dit-elle en me tendant ma tasse au bout d'une main recroquevillée. — Il n'est guère bavard avec moi; mais je suis une vieille dame. Il faudra revenir, Withers, et le sortir de sa coquille. Espèce de limaçon!

Elle hocha la tête dans la direction de Seaton qui mâchonnait son gâteau tout en la regardant avec attention.

— Et il faut que nous correspondions, peut-être. — Elle ferma à demi les yeux. — Il faut m'écrire et me raconter tout dans le dos de ce garçon. — J'avoue que je trouvais cette compagnie assez inquiétante. La soirée se passa. Un homme aux pas silencieux vint tout à coup apporter des lampes. Elle dit à Seaton de sortir le jeu d'échecs. Et nous nous mîmes à jouer, elle et moi; elle avançait son grand menton au-dessus de l'échiquier à chaque coup, comme si elle allait avaler les pièces, et, de temps à autre, elle se mettait à croasser « Échec! » après quoi, se renversant en arrière, elle me lançait un regard impénétrable. Mais la partie ne finissait jamais. Elle se contentait de me cerner d'un nuage de pions qui me réduisait à l'impuissance, mais pourtant elle refusait d'administrer à mon malheureux roi un bienfaisant coup de grâce.

Quand la pendule sonna dix heures : « Voilà, dit-elle, une partie nulle, Withers. Nous sommes juste de force. Une très bonne défense, Withers! Vous connaissez votre chambre. Le souper est sur un plateau dans la salle à manger. Ne laissez pas ce garçon s'empiffrer. Le gong sonnera trois quarts d'heure avant le petit déjeuner ponctuel. » Elle tendit sa joue à Seaton et il l'embrassa avec une visible absence de conviction. Elle me serra la main.

— Une excellente partie, — dit-elle d'un ton cordial, — mais j'ai une mauvaise mémoire et — elle poussa les pièces pêle-mêle dans la boîte, — on ne saura jamais le résultat, n'est-ce pas? — fit-elle en redressant sa grande tête.

C'était une espèce de défi, et je me contentai de murmurer :

— Oh! j'étais absolument perdu, vous savez!

Là-dessus elle éclata de rire et nous donna congé d'un geste.

Seaton et moi, nous mangeâmes notre souper, debout, à la lumière d'une bougie, dans un coin de la salle à manger.

— Eh bien! comment aimerais-tu cela? — dit-il tout doucement, après avoir précautionneusement allongé la tête dans le vestibule.

— Quoi?

— Être espionné, à chaque chose que vous faites ou que vous pensez?

— Je n'aimerais pas cela du tout, — répondis-je, — si elle le fait.

— Et pourtant tu l'as laissée t'écraser aux échecs!

— Je ne l'ai pas laissée, — m'écriai-je avec indignation.

— Alors, tu as eu la frousse!

— Je n'ai pas eu la frousse non plus, — dis-je. — Elle est joliment forte avec ses cavaliers.

Seaton regardait fixement la bougie. « Attends, voilà tout », dit-il lentement. Et nous montâmes nous coucher.

Je n'étais pas couché depuis longtemps, je pense, quand je sentis sur mon épaule une main qui m'éveilla doucement. Et j'aperçus le visage de Seaton à la lumière d'une bougie, son regard fixé sur le mien.

— Qu'y a-t-il? — fis-je en me redressant sur le coude.

— Ne crie pas! — murmura-t-il, — sinon elle va entendre.

Je suis désolé de te réveiller, mais je ne pensais pas que tu dormais déjà.

— Pourquoi, quelle heure est-il donc? — Seaton portait, — ce qui était alors encore inaccoutumé, — un pyjama et il tira sa grosse montre d'argent de la poche de sa veste.

— Minuit moins le quart. Je ne m'endors jamais avant minuit, ici du moins.

— Qu'est-ce que tu fais alors?

— Oh! je lis et j'écoute.

— Tu écoutes?

Seaton regardait toujours fixement la lumière de la bougie, comme si, même à ce moment, il prêtait l'oreille. « Tu ne peux pas imaginer ce que c'est. Tout ce qu'on lit dans les histoires de revenants, ce n'est rien. On ne voit pas grand'chose, Withers, mais on sait tout de même à quoi s'en tenir. »

— On sait quoi?

— Quoi, qu'ils sont là.

— Qui? — fis-je inquiet, en regardant vers la porte.

— Dans la maison. C'en est rempli. Il n'y a qu'à rester immobile et à écouter à la porte de ma chambre, au milieu de la nuit. Je l'ai fait, des douzaines de fois : il y en a partout.

— Écoute, Seaton, — lui dis-je, — tu m'as demandé de venir, et je n'ai pas hésité à gaspiller un congé pour t'obliger et parce que je te l'avais promis; mais ne commence pas à me raconter des histoires, ou bien tu auras de mes nouvelles quand nous serons rentrés.

— Ne t'agite pas, — dit-il froidement, en se retournant. — Je ne resterai pas longtemps au collège. Et en outre, tu es ici en ce moment, et je n'ai personne d'autre à qui parler.

— Écoute, Seaton! — repris-je, — tu penses peut-être que tu vas m'effrayer avec des histoires de voix et autres choses de ce genre. Mais tu vas me faire le plaisir de t'en aller, et tu peux t'amuser à te balader toute la nuit si tu veux!

— Cette pièce même n'est qu'un cercueil. Je suppose qu'elle te l'a dit. « Tout est resté comme quand son frère William y est mort. » Je n'ai pas de doute à cet égard! Regarde-moi cela, dit-il. » Il leva la bougie tout près de l'aquarelle dont j'ai parlé. « Il y a des centaines d'yeux comme cela dans cette maison, et, même si Dieu vous voit, il prend bien soin que

vous ne le voyiez pas. Et c'est exactement la même chose avec eux. Je vais te dire, Withers, j'en ai assez de tout cela. Je ne supporterai pas cela très longtemps. » La maison était silencieuse : on n'entendait aucun bruit au dehors, et même dans le rayonnement jaunâtre de la bougie, une clarté argentée apparaissait sur mon store baissé, par la fenêtre ouverte. Je me sortis de mes draps, tout à fait réveillé, et m'assis irrésolu, au bord du lit.

— Je sais que tu veux m'épouvanter, — dis-je avec colère, — mais pourquoi la maison est-elle pleine de... ce que tu dis? Pourquoi entends-tu..., qu'est-ce que tu entends? Dis-le-moi, espèce d'idiot!

Seaton s'assit sur une chaise et posa son bougeoir sur son genou. Il cligna des yeux tranquillement.

— Elle les amène, — dit-il en levant les sourcils.

— Qui? Ta tante?

Il fit un signe d'assentiment.

— Comment?

— Je te l'ai dit, — répondit-il avec humeur. — Elle a fait un pacte. Tu ne sais pas. Elle a pour ainsi dire tué ma mère; je le sais. Mais ce n'est pas sa seule victime. Elle vous suce. Je le sais. Et c'est ce qu'elle fera pour moi; parce que je lui ressemble, — à ma mère, je veux dire. Elle hait simplement me voir en vie. Je ne voudrais pas ressembler à cette vieille louve, pour un million de livres. Et alors (il s'interrompit avec un geste de son bougeoir), ils sont toujours ici. Ah, mon vieux, attends un peu qu'elle soit morte! Elle en entendra alors, c'est moi qui te le dis. C'est très joli maintenant, mais attends que cela arrive. Je ne voudrais pas être dans sa peau quand il lui faudra passer dans l'autre monde, je t'assure. Ne va pas croire que je me soucie des fantômes. Nous sommes tous logés à la même enseigne. Nous sommes tous dans sa main.

Il regardait presque nonchalamment le plafond à ce moment, quand je vis son visage changer, et ses yeux chavirer tout à coup comme ceux d'un oiseau mort et se fixer sur la fente de la porte qu'il avait laissée entr'ouverte. Même d'où j'étais assis je pus le voir changer de couleur; il devint verdâtre. Il se recroquevilla sans bouger. Et, osant à peine respirer, je

restai là, avec la chair de poule, me contentant de le regarder. Ses mains se détendirent, et il poussa une sorte de soupir.

— C'en était un? — murmurai-je en me risquant timidement à faire le fier. Il regarda autour de lui, ouvrit la bouche et fit un geste. « Quoi? » dis-je. Il fit un signe avec son pouce, et me lança un regard d'intelligence, et je compris qu'il voulait dire que sa tante était venue écouter à la fente de notre porte.

— Écoute-moi, Seaton, — repris-je, en me mettant sur pied. — Tu penseras peut-être que je suis un parfait benêt : c'est comme tu voudras. Mais ta tante a été très polie avec moi, et je ne crois pas un seul mot de ce que tu dis à son sujet, c'est tout, et je ne l'ai jamais cru. On ne dispose pas de tout son courage la nuit, et tu as cru intelligent d'essayer sur moi tes idioties. Je te parierais bien cent sous qu'elle est dans son lit en ce moment. D'ailleurs, tu peux bien garder pour toi tes sacrés fantômes. Tu as une conscience coupable, à ce que je crois.

Seaton me regarda avec curiosité, sans répondre, pendant un bon moment.

— Je ne suis pas un menteur, Withers; mais je ne vais tout de même pas me quereller avec toi. Tu es le seul dont je me soucie : ou en tout cas tu es le seul qui soit jamais venu ici : et c'est quelque chose de dire à un ami ce qu'on sent. Je me moque pas mal de cinquante mille fantômes, et pourtant je te jure sur ce que j'ai de plus sacré que je sais qu'ils sont ici. Mais elle, — il se tourna lentement, — tu as parié cent sous qu'elle est couchée, Withers; eh bien! je suis sûr que non. Elle ne se couche pas la nuit, la plupart du temps, et je te le prouverai, aussi, simplement pour te montrer que je ne suis pas l'idiot que tu penses. Viens!

— Mais où?

— Eh bien! voir.

J'hésitai. Il ouvrit un grand placard et en tira une petite robe de chambre de couleur foncée et une espèce de jaquette de laine. Il jeta la jaquette sur le lit et enfila la robe de chambre. Dans la pénombre, son visage était sans couleur, et à la façon dont il avait du mal à passer les manches, je me rendis compte qu'il grelottait. Mais il n'y avait pas à reculer maintenant, et

je jetai la jaquette sur mes épaules, et laissant notre bougie allumée sur la chaise, nous sortîmes ensemble et nous arrêtâmes dans le corridor.

— Maintenant, écoute! — murmura Seaton.

Nous nous penchâmes par-dessus la rampe de l'escalier. On eût dit que l'on se penchait sur un puits, tant l'air était immobile et glacé autour de nous. Mais aussitôt, comme je suppose que cela arrive dans la plupart des vieilles maisons, un mélange confus de bruits infimes, de chuchotements monta à mes oreilles. Au loin, une vieille poutre se mit à relâcher ses fibres, un craquement se fit entendre derrière un lambris délabré. Mais à travers ces divers bruits j'eus l'impression de prendre conscience pour ainsi dire, d'un très léger bruit de pas, un son aussi vague que le souvenir des voix qui s'évanouissent dans un rêve. Seaton était plongé dans une complète obscurité, à l'exception toutefois de son visage dont je voyais les yeux étinceler et me regarder.

— Tu entendras aussi le moment venu, mon vieux, — murmura-t-il. — Viens!

Il descendit les marches, laissant glisser légèrement ses doigts maigres sur la rampe. Arrivé au tournant, il prit à droite, et je le suivis, nu-pieds, le long d'un corridor que couvrait un tapis épais. Au bout, il y avait une porte entr'ouverte. De là, dans une complète obscurité, nous montâmes furtivement cinq petites marches. Seaton, avec une extrême précaution, poussa tout doucement une porte, et nous restâmes là dans une sorte de masse d'ombre où, à la faible clarté d'une veilleuse, se dessina un grand lit. Des couvertures gisaient en tas par terre tout à côté, on apercevait deux pantoufles qui se faisaient face, à deux mètres l'une de l'autre. On entendait le tic-tac d'une petite pendule. Une assez forte odeur de lavande et d'eau de Cologne se mêlait à un parfum de vieux sachets, de savon et de médicaments. Et c'était pourtant une odeur encore plus complexe que tout cela.

Et le lit! Je le regardais avec stupéfaction : il se dressait gigantesque : et il était vide.

Seaton tourna vers moi une figure pâle, toute en ombre :

— Qu'est-ce que je t'avais dit? — murmura-t-il. — Qui, qui est l'imbécile maintenant? Comment allons-nous faire pour

retourner sans la rencontrer, dis-moi? Réponds-moi. Oh! pourquoi sommes-nous venus jusqu'ici, Withers?

Il frissonnait visiblement sous sa mince robe de chambre et il pouvait à peine parler car ses dents claquaient. Et très distinctement, dans le silence qu'il m'imposa après son chuchotement, j'entendis se rapprocher lentement un bruissement confus et volumineux. Seaton me saisit par le bras, me tira à droite au travers de la pièce vers un large placard dont il laissa la porte entrebâillée. Et aussitôt, comme, la poitrine en feu, je jetais un regard dans cette longue chambre basse, ornée de rideaux, je vis se dandiner ce corps et cette énorme tête. Je la vois encore avec de grandes taches d'ombre et entourée par l'obscurité, les cheveux relevés (elle avait une chevelure extrêmement abondante pour une vieille femme), ses lourdes paupières tombant sur ces yeux sans expression, lents et vigilants tout ensemble; elle ne fit que passer devant mon regard; mais elle me cacha le lit un moment.

Nous attendîmes, nous attendîmes, écoutant le tic-tac étouffé de la pendule. Du grand lit aucun bruit ne nous parvenait. Soit qu'elle restât astucieusement à prêter l'oreille, soit qu'elle dormît d'un sommeil plus serein que celui d'un enfant. Et après être restés, à ce qu'il nous sembla, des heures dans cette cachette, en proie à des crampes et nous sentant glacés et à demi suffoqués, nous nous glissâmes dehors à quatre pattes, les côtes serrées de terreur; nous atteignîmes les cinq marches et regagnâmes la petite chambre bleu et or qu'éclairait la bougie.

Une fois là, Seaton défaillit. Il s'assit livide sur une chaise, les yeux fermés.

— Voyons, lui dis-je en le secouant par le bras, — je vais me coucher. J'en ai assez de cette stupidité; je vais me coucher. — Ses lèvres s'agitèrent, mais il ne me répondit rien. Je versai de l'eau dans ma cuvette, et sous le regard de cet œil peint, je tapotai le visage et le front de Seaton, et je lui humectai les cheveux. Il soupira et rouvrit des yeux sans expression.

— Voyons, voyons. — lui dis-je — pas de comédie, mon vieux. Mets-toi sur mon dos, si tu veux, et je te porterai jusqu'à ta chambre.

Il me repoussa et demeura immobile. Mon bougeoir à la main je pris Seaton sous le bras et je l'accompagnai en suivant ses indications au bas du corridor. Sa chambre était beaucoup moins propre que la mienne, et tout encombrée de boîtes, de papier, de cages et de vêtements. Je le fourrai dans son lit et me retournai pour m'en aller. Et soudain — je peux à peine me l'expliquer maintenant — je me sentis en proie à une épouvantable terreur. Je m'enfuis dans ma chambre presque en courant, en regardant droit devant moi : je soufflai ma bougie et me fourrai la tête sous les draps.

Quand je m'éveillai, non pas au son du gong, mais en entendant frapper quelqu'un avec insistance à ma porte, le soleil rayait la corniche et le bois du lit, et les oiseaux chantaient dans le jardin. Je me levai, honteux de l'extravagance de cette nuit, je m'habillai en hâte et descendis. La salle à manger était accueillante avec ses fleurs, ses fruits, du miel. La tante de Seaton, dans le jardin près de la porte-fenêtre ouverte, donnait à manger aux oiseaux. Je l'observai un moment, à son insu. Son visage était perdu dans une profonde rêverie sous l'ombre d'un large chapeau de jardin. Il se dessinait nettement, crochu, indescriptible, avec un regard d'une fixité vide et étrange, je toussai légèrement et elle se retourna immédiatement pour me demander avec un sourire prodigieux comment j'avais dormi. Et de cette façon mystérieuse avec laquelle nous saisissons mutuellement nos pensées secrètes, je compris qu'elle avait suivi chacune de nos paroles, chacun de nos mouvements de la nuit précédente, qu'elle se jouait de mon innocence affectée et qu'elle tournait en ridicule mes amicales et trop faciles avances.

Nous rentrâmes au collège, Seaton et moi, assez accablés, et en chemin de fer je ne fis aucune allusion à notre obscure conversation : je me refusai résolument à rencontrer son regard ni à relever les insinuations qu'il tenta. Je me sentais soulagé — et à la fois fâché — de rentrer, et sorti de la gare je marchai aussi rapidement que je pus, tandis que Seaton trottait sur mes talons. Il insista toutefois pour acheter encore des fruits et des gâteaux, dont j'acceptai ma part, de très mauvaise grâce. Cela ressemblait à de la corruption, mais après tout, je n'avais aucune querelle à lui faire à cause de sa caricature de vieille

tante, et je n'avais pas vraiment cru la moitié de ce qu'il m'avait raconté.

Après cela je m'arrangeai pour le voir le moins possible. Il ne fit aucune allusion à notre visite et ne reprit jamais ses confidences. Mais en classe je croisais parfois son regard fixé sur moi, avec un air de connivence que j'affectais aisément de ne pas comprendre. Il quitta Gummidge, comme je l'ai dit, assez brusquement, sans qu'on eût du reste raconté quoique ce soit de fâcheux à son égard. Et je ne le revis plus et n'eus plus aucune nouvelle de lui, jusqu'à ce qu'il m'arrivât de le rencontrer de nouveau par hasard, dans le Strand, un après-midi d'été.

Il était vêtu assez bizarrement d'une jaquette trop grande pour lui et portait une cravate de soie éclatante. Mais nous nous reconnûmes immédiatement sous le tendelet d'un bijoutier. Il s'accrocha immédiatement à moi et m'emmena déjeuner avec lui dans un restaurant italien tout proche. Il parla de notre vieille école, qu'il ne se rappelait qu'avec dégoût : il me raconta froidement la destinée désastreuse d'un ou deux de nos anciens camarades qui avaient été de ceux qui l'avaient le plus tourmenté : il insista pour que nous prenions un vin coûteux et la gamme entière de ce menu étranger : et en fin de compte il m'annonça qu'il était venu à Londres faire l'achat d'une alliance.

Et naturellement : « Comment va ta tante? » lui demandai-je à la fin.

Il semblait avoir attendu cette question. Elle tomba comme une pierre dans un étang profond; diverses expressions passèrent sur son long visage exotique.

— Elle a beaucoup vieilli, — dit-il doucement, et il se tut. — Elle a été très convenable, — reprit-il au bout d'un instant, et il s'arrêta de nouveau. — A certains égards. — Il me jeta un regard furtif. — Je pense que tu as su qu'elle..., c'est-à-dire, que nous... avions perdu pas mal d'argent.

— Non, — lui dis-je.

— Oh! oui, — fit Seaton, et de nouveau il s'arrêta.

Et je ne sais comment, pauvre garçon, je compris, dans le tintement des verres et des voix, qu'il m'avait menti : qu'il ne possédait pas, qu'il n'avait jamais possédé un sou en dehors

de ce que sa tante avait gaspillé en argent de poche pour lui.

— Et les fantômes? — lui demandai-je d'un ton persifleur.

Il prit aussitôt une expression solennelle, et, fut-ce simple imagination de ma part, je le vis légèrement jaunir. Mais il se contenta de dire :

— Tu te payes ma tête, Withers.

Il me demanda mon adresse, et avec quelque répugnance je lui donnai ma carte.

— Écoute, Withers, — me dit-il, comme nous nous disions au revoir, en plein soleil, au bord du trottoir, — tout ça, c'est très bien. Je ne suis peut-être pas aussi fantastique que j'étais. Mais tu es pratiquement le seul ami que j'aie au monde, excepté Alice... Et vois-tu, à te dire franchement, je ne suis pas sûr que ma tante souhaite beaucoup que je me marie. Elle ne le dit pas, naturellement. Tu la connais assez pour cela.

Il jeta un regard de côté sur la rue animée et bruyante.

— Ce que je voulais te dire, c'est ceci. Est-ce que tu ne voudrais pas venir nous voir? Tu n'aurais pas besoin de passer la nuit, si tu ne veux pas, quoique, naturellement, tu sais bien que tu serais le bienvenu. Mais j'aimerais que tu fasses la connaissance de ma... d'Alice et alors tu pourrais peut-être me dire franchement ton opinion de... de l'autre aussi.

J'hésitai vaguement. Il me pressa. Et nous nous séparâmes sur la demi-promesse que je lui fis d'aller le voir. Il agita en signe d'adieu sa canne à pomme ronde et je le vis courir avec sa longue jaquette pour attraper un omnibus.

Une lettre m'arriva peu après, de sa petite écriture molle, qui me donnait tous les détails relatifs à la route et aux heures des trains. Et sans la moindre curiosité, et n'éprouvant peut-être que de l'ennui du hasard qui nous avait de nouveau réunis, j'acceptai son invitation et j'arrivai au milieu d'une journée embrumée à cette station écartée où je le trouvai qui m'attendait sur un banc, sous un bosquet de roses trémières.

Son visage avait une expression absente et étrangement apathique; il sembla, néanmoins, content de me voir.

Nous remontâmes la rue du village, passâmes devant la boutique sombre du pharmacien et la forge déserte, et, de même qu'à la première visite, nous longeâmes ensemble la maison, et, au lieu d'entrer par la porte principale, nous sui-

vîmes le sentier jusqu'au jardin qui se trouvait derrière la maison. Une pâle brume enveloppait le soleil : le jardin baignait dans une étincellement gris, — ses vieux arbres, ses murs ornés de muflier brillaient faiblement. Mais un air d'abandon se marquait maintenant là où tout était auparavant net et soigné. Près d'un trou peu profond creusé dans la terre une bêche usée était restée appuyée contre un arbre. Il y avait une vieille brouette toute délabrée. Les rosiers étaient envahis par les ronces. La déesse de la négligence couvait en secret.

— Tu n'as rien d'un jardinier, à ce que je vois, — dis-je, avec un soupir de soulagement.

— Je pense, vois-tu, que j'aime mieux cela comme ça, — me répondit Seaton. — Nous n'avons pas de jardinier maintenant, naturellement. Pas les moyens. — Il resta un moment à regarder cette terre fraîchement retournée. — Et il me semble toujours, — reprit-il d'un air rêveur, — qu'après tout, nous ne sommes que des intrus sur cette terre, et que nous défigurons et gâtons les endroits où nous allons. C'est peut-être un blasphème que de parler ainsi, mais ici c'est différent, tu vois!

— A te dire vrai, Seaton, je ne vois pas exactement, — lui dis-je, — mais ce n'est pas une nouvelle philosophie, n'est-ce pas? En tout cas, c'en est une stupide.

— C'est seulement ce que je pense, — répondit-il, avec sa bizarre et douce obstination d'autrefois.

Nous nous promenâmes ensemble, sans beaucoup parler, et je voyais encore sur le visage de Seaton cette expression d'attention inquiète. Il tira sa montre, alors que nous regardions vaguement la verte prairie et les joncs sombres et immobiles.

— Je pense qu'il doit être temps de déjeuner, — dit-il. — Veux-tu rentrer?

Nous rebroussâmes chemin et nous dirigeâmes lentement vers la maison, dont j'avoue que mes regards aussi cherchaient à percer les fenêtres, en quête de sa déconcertante hôtesse. Des traces de délabrement s'y montraient pathétiquement, un manque de ressources et de soin, de la rouille, de la peinture écaillée, de la verdure luxuriante. La tante de Seaton, à mon soulagement, ne partagea pas notre repas. Seaton découpa le rôti froid, et fit porter par un vieux domestique une assiette

surchargée, pour la consommation privée de sa tante. Nous parlâmes peu et à mi-voix, et nous sirotâmes une bouteille de Madère que Seaton avait soigneusement sortie du grand buffet d'acajou.

Je fis avec lui une ennuyeuse partie d'échecs, sans effort, en bâillant entre les coups qu'il jouait lui-même à peu près au hasard, son attention étant visiblement occupée ailleurs. Vers cinq heures, retentit une sonnette lointaine, et Seaton se leva d'un bond, bousculant l'échiquier et terminant ainsi une partie qui sans cela aurait pu durer éternellement. Il s'excusa avec empressement et revint peu après avec une jeune fille brune qui pouvait avoir dix-neuf ans, mince, plutôt blême, vêtue d'une robe blanche et, à laquelle je fus présenté avec quelque nervosité comme « son vieil ami et camarade d'école ».

Nous causâmes dans cette pâle clarté qui s'efforçait, semblait-il, d'être vive et gaie. Nous semblions tous — était-ce un effet de mon imagination? — attendre anxieusement une arrivée, l'apparition de quelqu'un qui remplissait presque notre conscience collective. Seaton était le moins bavard d'entre nous, et ne parlait que par interjections inquiètes, changeant continuellement de chaise. A la fin il proposa de faire un tour dans le jardin avant que le soleil n'eût complètement disparu.

Alice marchait entre nous. Ses cheveux et ses yeux noirs tranchaient sur le blanc de sa robe. Sa démarche n'était pas dépourvue de grâce, mais à peine remuait-elle les bras et le corps, et elle nous répondait à l'un et l'autre sans tourner la tête. Ce long et impassible visage montrait une réserve singulièrement provocante, une force de caractère à demi inconsciente.

Et pourtant je savais, pour ainsi dire, — je crois que nous savions tous, — que cette promenade, que cette conversation sur leurs projets n'étaient que futilité. Je ne pouvais baser sur rien cette conviction, si ce n'est sur un vague sentiment de gêne, le souvenir de cette puissance invincible et inerte, à l'arrière-plan, pour laquelle les plans optimistes et l'amour et la jeunesse ne sont que balivernes. Nous revînmes, silencieux, comme le jour tombait. La tante de Seaton était là, sous une vieille lampe de cuivre. Ses cheveux étaient coiffés de la même

façon barbare qu'auparavant. Avec l'âge, ses paupières me parurent peser encore un peu plus lourdement sur leurs lourdes et impénétrables pupilles. Nous entrâmes sans bruit l'un derrière l'autre, et je la saluai.

— Durant ce court espace de temps, monsieur Withers, — me déclara-t-elle d'un air aimable, — vous êtes tout à fait devenu un homme. Mon Dieu, comme c'est triste de voir les jeunes années disparaître! Asseyez-vous. Mon neveu me dit que vous vous êtes rencontrés par hasard, — ou nous dirons par un dessein de la Providence, et dans mon cher Strand! Vous devez être, à ce que je comprends, garçon d'honneur, — oui, garçon d'honneur, est-ce que je trahis un secret? Elle regarda Arthur et Alice avec une accablante amabilité. Ils étaient assis assez loin l'un de l'autre sur deux chaises basses, et ils se mirent à sourire.

— Et Arthur, comment trouvez-vous Arthur?

— Je pense qu'il a l'air d'avoir vraiment besoin de changer d'air, — déclarai-je lentement.

— Changer d'air! Assurément. — Elle ferma presque les yeux et hocha la tête avec une sentimentalité exagérée. — Mon cher monsieur Withers! N'avons-nous pas *tous* besoin d'un changement dans ce monde qui passe, qui passe? Elle sembla réfléchir en connaisseur sur cette remarque. — Et vous, — reprit-elle, en se tournant brusquement vers Alice, — j'espère que vous avez fait remarquer à M. Withers tous les jolis endroits?

— Nous avons fait le tour du jardin, — dit Alice, en regardant vers la fenêtre. — C'est une très belle soirée.

— Vraiment? — dit la vieille dame, en se levant avec violence. — Eh bien! par cette très belle soirée, nous allons souper. Donnez-moi votre bras, monsieur Withers. Arthur, conduis ta fiancée.

Je puis à peine décrire ce à quoi je pensais en me dirigeant vers cette salle à manger déteinte et qui sentait le renfermé, tandis que cette étrange vieille femme pesait lourdement sur mon bras; je revois ce large bracelet plat sur le poignet de dentelle jaune. Elle était visiblement agitée, respirait avec peine, comme par un effort de l'esprit plutôt que du corps, car elle avait beaucoup engraissé, mais sans que

ses proportions en fussent plus heureuses. Et m'adresser à ce grand visage blanc si près du mien, était une étrange expérience dans la pénombre de ce corridor, et même à la lueur étincelante des bougies. Elle se montra naïve, — étonnamment naïve; elle se montra brusque et superficielle, elle se montra même espiègle et tout cela dans le bref et rapide passage d'une pièce à l'autre, tandis que ces deux jeunes gens muets nous suivaient. Le repas fut stupéfiant. Je n'ai jamais vu une aussi monstrueuse salade. Mais les plats étaient gras et trop épicés, et la cuisine médiocre. Une seule chose n'avait pas changé, — l'appétit de mon hôtesse était aussi pantagruélique qu'auparavant. Le vieux candélabre qui nous éclairait était placé devant sa chaise à grand dossier. Seaton était assis un peu à l'écart, son assiette presque dans l'ombre.

Et pendant tout le cours de ce prodigieux repas, sa tante s'adressa principalement à moi, parfois à Seaton, avec de temps à autre une remarque d'une politesse quelque peu satirique à l'adresse d'Alice, et quelques instructions données à voix basse au domestique. Elle avait vieilli, et pourtant, s'il n'est pas absurde de s'exprimer ainsi, elle n'avait pas l'air plus âgé. Je suppose que pour les Pyramides dix ans de plus ou de moins ne sont rien que le bruissement d'un peu de poussière. Et elle me rappelait d'indéracinables monuments préhistoriques. Sa conversation était animée, piquante, extravagante; elle y apportait une aisance absolument étonnante. Quant à Seaton, elle lui réservait ses moments de silence. Le silence tombait soudain sur sa singulière volubilité : on y sentait un acide sarcasme, et elle se contentait de remuer sa grosse tête, les yeux fixes, avec un sourire rêveur; mais toute son attention, on le voyait, absorbait lentement, joyeusement le silence déconfit de son neveu.

Elle nous confia ses vues sur un thème qui occupait vaguement à ce moment, semble-t-il, tous nos esprits. « Nous avons des institutions barbares, et c'est pourquoi nous devons supporter, je suppose, une interminable procession d'imbéciles, d'imbéciles *ad infinitum*. Le mariage, monsieur Withers, a été institué dans l'intimité d'un jardin : *sub rosa*, pour ainsi dire. La civilisation le fait se pavaner en plein jour. L'ennui épouse la pauvreté : la richesse épouse la stérilité : ainsi notre nouvelle

Jérusalem n'est peuplée que de naturels, dénués d'attraits, les uns comme les autres. Je déteste l'extravagance; je déteste encore plus (si je dois être franche, mon cher Arthur) la pure habileté. L'humanité est devenue simplement une horde d'animaux sans instincts. Nous n'aurions jamais dû accepter l'Évolution, monsieur Withers, la Sélection naturelle! Nous aurions dû nous servir de nos cerveaux, — orgueil intellectuel disent les ecclésiastiques. Et par cerveau, je veux dire..., qu'est-ce que je veux dire, Alice? Je veux dire, ma chère enfant..., — et elle posa deux gros doigts sur l'étroite manche d'Alice, — je veux dire le courage. Réfléchis-y, Arthur. Je lis que le monde scientifique recommence à s'effrayer des agences spiritualistes. Des agences spiritualistes qui marchent, grand bien leur fasse! Passez-moi une de ces mûres, merci! »

— Ils parlent de « l'amour aveugle », — reprit-elle en se servant elle-même et en jetant sur le plat un regard avide, — mais pourquoi aveugle? Après tout, monsieur Withers, c'est nous autres simples femmes qui triomphons de la dérision du temps. Alice, voyons! La jeunesse est passagère, passagère, mon enfant. Qu'est-ce que vous racontiez à votre assiette, Arthur? Espèce de railleur. Il se moque de sa vieille tante; tu dis non, mais tu as ri. Il déteste toute espèce de sentiment. Il se livre aux plus aigres apartés. Venez, ma chérie, laissons ces cyniques : nous nous consolerons ensemble sur notre sexe. Il faut choisir entre deux maux, monsieur Smithers.

J'ouvris la porte, et elle disparut comme emportée par le torrent d'une incompréhensible indignation, et Arthur et moi nous restâmes seuls, à la clarté du candélabre à quatre branches.

Nous gardâmes un moment le silence. Il fit un signe d'assentiment quand je tirai mon étui à cigarettes, et j'en allumai une. Il se mit à tapoter le côté de sa chaise, et avança la tête vers la lumière. Puis il se leva et alla s'assurer que la porte était bien fermée.

— Combien de temps restes-tu? — dit-il, debout près de la table. Je me mis à rire.

— Oh! ce n'est pas cela, — dit-il, un peu confus. — Certes, j'aime être avec elle. Mais ce n'est pas cela. La vérité est, Withers, que je ne tiens pas à la laisser trop longtemps avec ma tante.

J'hésitai. Il me regarda d'un air interrogateur.

— Écoute-moi, Seaton, — lui dis-je, — tu sais très bien que je ne veux aucunement me mêler de tes affaires, ni te donner un conseil quand tu ne me le demandes pas. Mais ne crois-tu pas que tu ne traites peut-être pas ta tante tout à fait comme il faudrait? Quand on devient vieux, tu sais, c'est un peu donnant donnant. J'ai une vieille marraine. Elle parle, aussi... Un peu de tolérance : cela ne fait pas de mal. Mais ma foi, je n'aime guère parler...

Il se rassit les mains dans les poches, son regard toujours fixé sur moi gardait une expression d'incrédulité.

— Comment? — dit-il.

— Eh bien, mon cher, si je puis en juger, — mais sache-le bien, je ne garantis pas que je le puisse, — je ne saurais m'empêcher de penser qu'elle croit que tu ne te soucies aucunement d'elle : et peut-être prend-elle ton silence, — pour de la mauvaise humeur. Elle a été très convenable pour toi, n'est-ce pas?

— Convenable? Mon Dieu! — dit Seaton.

Je fumais en silence; mais il continua à me regarder avec cette concentration particulière que je lui connaissais.

— Je ne crois pas, Withers, — reprit-il aussitôt, — je ne crois pas que tu comprennes exactement. Peut-être n'es-tu pas tout à fait comme nous. Tu t'es toujours, comme les autres, gaussé de moi. Tu t'es moqué de moi quand tu es venu passer la nuit ici, à propos des voix et de tout cela. Mais cela m'est égal qu'on se moque de moi, — parce que je sais.

— Tu sais quoi? — C'était toujours le même système de questions maussades et de réponses évasives.

— Je veux dire que je sais que ce qu'on voit et ce qu'on entend n'est que la plus petite fraction de la réalité. Je sais que ma tante vit tout à fait en dehors de tout ceci. Elle vous parle; mais ce n'est qu'un faux-semblant. Ce n'est qu'une conversation de salon. Elle n'est pas réellement avec vous; elle oppose son intelligence à la vôtre, et s'amuse à se moquer de vous. Mais elle vit sur ce que vous avez à l'intérieur. Voilà la vérité, un festin de cannibale. Une araignée. Le nom importe peu. La chose est la même. Je te dis, Withers, qu'elle

me hait; et tu peux à peine imaginer ce que peut être cette haine. Je pensais avoir un semblant de raison. C'est autrement profond que cela. Cela gît au fond : elle contre moi. Et après tout, que comprenons-nous réellement à quoi que ce soit. Nous ne connaissons même pas nos propres histoires, et pas même un dixième, un dixième des raisons. Qu'est-ce qu'a été ma vie? simplement une souricière. Et quand on retrouve sa liberté, cela recommence. Je croyais que tu pouvais comprendre; mais tu es sur un plan différent, voilà tout.

— De quoi diable parles-tu? — lui dis-je d'un ton de mépris, malgré moi.

— Je pense ce que je dis, — dit-il d'une voix gutturale. — Tout cet extérieur n'est que faux-semblant, mais à quoi bon parler? Pour ce qui est de moi, je suis perdu. Attends un peu.

Seaton souffla trois des bougies, et, laissant la pièce vide dans une demi-obscurité, nous nous dirigeâmes par le corridor vers le salon. Le clair de lune s'y répandait par les hautes fenêtres qui donnaient sur le jardin. Alice était assise près de la porte, les mains jointes, penchée et regardant au-dehors, seule.

— Où est-elle? — demanda Seaton à voix basse.

Alice leva les yeux : leurs regards se croisèrent dans une sorte de compréhension instantanée, et la porte aussitôt après s'ouvrit derrière nous.

— Quelle lune! — fit une voix qu'on ne pouvait plus oublier, une fois qu'on l'avait entendue. — Une nuit pour des amoureux, monsieur Withers, s'il en fut jamais. Prends un châle, mon cher Arthur, et emmène Alice faire un tour. Nous autres vieux camarades, nous nous arrangerons pour nous tenir éveillés. Allons! allons! Roméo. Ma pauvre, pauvre Alice. Quel lambin, cet amoureux!

Seaton revint avec un châle. Ils s'en allèrent dans le clair de lune. Ma compagne les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée de la voix, elle se tourna alors vers moi d'un air grave, et soudain ce visage blême se crispa dans une telle grimace amusée et méprisante que je ne pus que la regarder avec stupéfaction.

— Pauvres innocents, — dit-elle, avec une inimitable onction. — Bien, bien, monsieur Withers, nous autres pauvres

vieilles personnes, nous devons changer avec le temps. Est-ce que vous chantez?

Je repoussai cette idée avec une sorte d'indignation.

— Alors il faut que vous m'écoutiez jouer du piano. Les échecs, — elle se prit le front à deux mains, — les échecs sont maintenant trop difficiles pour mon pauvre cerveau.

Elle se mit au piano et laissa courir ses mains sur les touches. « Comment faire? Comment les saisir, ces cœurs passionnés? Ce premier ravissement insouciant? La poésie même. » Elle regarda un moment du côté du jardin et, aussitôt, se redressant, elle se mit à jouer la sonate au clair de lune de Beethoven. Le piano était vieux et cotonneux. Elle jouait par cœur. La lampe n'éclairait guère, un rayon de lune à travers la fenêtre s'allongeait sur le clavier. Sa tête était dans l'ombre.

Le fait était-il simplement dû à sa personnalité ou à une faculté secrète dans son jeu, je ne saurais le dire; je sais seulement qu'elle se mit gravement et délibérément à contrefaire cette admirable musique qui se répandit dans l'air, transformée, chargée de raillerie et d'amertume. J'étais resté debout près de la fenêtre; à l'extrémité de l'allée je distinguais la silhouette blanche qui scintillait, baignée dans cette lumière incolore. Quelques vagues étoiles brillaient, et cette créature étonnante, derrière moi, tirait de ce clavier une effroyable caricature de la jeunesse, de l'amour et de la beauté. Cela prit fin. Je compris que l'exécutante m'observait. « Je vous en prie, je vous en prie, continuez! » murmurai-je sans me retourner. « Continuez à jouer, miss Seaton. »

Aucune parole ne répondit à mon sarcasme, mais je savais confusément que l'on m'observait, quand soudain j'entendis une suite d'accords tranquilles et plaintifs qui à la fin prirent la forme de l'hymne : *Quelques années encore passeront.*

J'avoue que j'en demeurai suffoqué. Ce thème exprime une pathétique et ardente agitation; mais la maîtrise de ces vieilles mains lui faisait traduire doucement et amèrement la solitude et l'éloignement désespéré du monde. Arthur et sa fiancée disparurent de mes pensées. Personne n'eût pu mettre dans ce vieil hymne plutôt rebattu un tel appel, sans connaître le sens des paroles. Leur sens, en tout cas, n'est pas rebattu.

Je me retournai avec la plus grande précaution et jetai un

regard sur l'exécutante. Elle se penchait légèrement sur le clavier, si bien qu'à l'approche de mon regard prudent elle n'eut qu'à tourner son visage dans le flot de lune pour en rendre tous les traits visibles. Alors, elle s'interrompit soudain; nous nous regardâmes fixement, et elle éclata de rire.

— Ce n'était pas aussi bien approprié que je le pensais, monsieur Withers. Je vois que vous aimez vraiment la musique. Pour moi, c'est trop pénible. Cela évoque trop de pensées...

C'est à peine si je pouvais voir ses petits yeux luisants au-dessous de ces longues paupières.

— Et maintenant, — dit-elle brusquement, — dites-moi, comme un homme du monde, ce que vous pensez de ma nouvelle nièce?

Je n'étais pas un homme du monde, et je ne me sentis pas très flatté, dans ma façon raide de considérer les choses, d'être traité comme tel : et je lui répondis sans la moindre hésitation :

— Je ne pense pas, miss Seaton, que je sois bon juge d'un caractère. Elle est charmante.

— Une brune?

— Je crois que je préfère les femmes brunes.

— Et pourquoi? Songez-y, monsieur Withers : les cheveux noirs, les yeux noirs, les nuages noirs, la nuit noire, les visions noires, la mort noire, la tombe noire, les ténèbres noires.

Peut-être la gradation eût-elle épouvanté Seaton, mais j'étais trop indifférent.

— Je n'y entends rien, — répondis-je en appuyant sur les mots. — Le plein jour est déjà assez compliqué pour la plupart d'entre nous.

— Ah! — dit-elle avec un éclat de rire sournoisement refréné.

— Et je suppose, — repris-je, peut-être un peu piqué, — que ce n'est pas la couleur noire que l'on admire, c'est le contraste de la peau, et la couleur des yeux, — et leur éclat. Exactement comme... — continuai-je en m'enferrant, — exactement comme on ne peut voir les étoiles que dans l'obscurité. Le jour serait long sans la nuit. Quant à la mort et la tombe, je ne suppose pas que nous y prêterons grande attention. (Arthur et sa fiancée revenaient lentement le long

du sentier humide de rosée.) Je crois qu'il faut tirer le meilleur parti des choses.

— Comme c'est intéressant! — répondit-elle avec douceur. — Je vois que vous êtes un philosophe, monsieur Withers. Quant à la mort et à la tombe, je ne suppose pas que nous y prêterons guère attention. Très intéressant!... Et j'en suis sûre, — ajouta-t-elle d'un ton particulièrement doux, — je l'espère profondément. » Elle se leva lentement de son tabouret. « Vous aurez encore pitié de moi, j'espère. Vous et moi, nous nous entendons parfaitement, esprits semblables, affinités électives. Et sûrement, maintenant que mon neveu est sur le point de me quitter, maintenant que ses affections sont concentrées sur quelqu'un d'autre, je vais être une vieille femme abandonnée... N'est-ce pas, Arthur? »

Seaton cligna des yeux d'un air stupide :

— Je n'ai pas entendu ce que vous disiez, ma tante.

— Je disais à notre vieil ami, Arthur! qu'une fois vous parti, je serai une vieille femme bien seule.

— Oh! je ne le pense pas, — dit-il d'une voix étrange.

— Il veut dire, monsieur Withers, il veut dire, mon cher enfant, — reprit-elle en jetant un regard sur Alice, — que j'aurai mes souvenirs comme compagnie céleste, les fantômes des jours anciens. Quel garçon sentimental! Avez-vous pris plaisir à notre musique, Alice? Ai-je vraiment remué ce jeune cœur?... — continua l'horrible créature, — vous autres amoureux, j'ai entendu de telles flatteries, de telles confessions! Prends garde, prends garde, Arthur, on peut faire plus d'un faux pas. — Elle roula ses petits yeux dans ma direction, haussa les épaules en regardant Alice et fixa un moment un regard pétrifié sur son neveu.

J'étendis la main. « Bonne nuit, bonne nuit », cria-t-elle. « Ah, bonne nuit, monsieur Withers, revenez bientôt! » Elle tendit sa joue à Alice, et l'un après l'autre nous sortîmes lentement du salon.

Une ombre épaisse obscurcissait le porche et la moitié du sycomore. Nous suivîmes sans parler la poussiéreuse rue du village. De temps à autre une fenêtre rouge étincelait. A l'embranchement de la route, je leur dis adieu. Mais je n'avais pas fait douze pas que j'obéis à une soudaine impulsion.

— Seaton, — criai-je.

Il se tourna dans la lumière de la lune.

— Tu as mon adresse, si, par hasard, tu sais, tu voulais passer une semaine ou deux à Londres entre maintenant et... le mariage, nous serions ravis de te voir.

— Merci, Withers, merci! — dit-il à voix basse.

— Je pense, — et je fis de ma canne un salut à Alice, — je pense que vous ne serez pas sans avoir à faire des achats : nous pourrions nous retrouver tous, — ajoutai-je en riant.

— Merci, merci, Withers, — je te remercie énormément, — répéta-t-il. Et là-dessus nous nous séparâmes.

Mais ils étaient hors du train-train de ma vie prosaïque. Et dénué de curiosité comme je le suis, j'abandonnai Seaton et son mariage et même sa tante à eux-mêmes, et c'est à peine si je pensai à eux, jusqu'à ce qu'un jour repassant dans le Strand, je me trouvai devant l'étalage étincelant du bijoutier près duquel j'avais rencontré par hasard en été mon ancien camarade de collège. Il faisait un de ces jours d'automne encore lourds, après une nuit de pluie. Je ne puis dire pourquoi, mais le souvenir de notre rencontre me revint particulièrement vif. Seaton devait être marié maintenant, et sans doute revenu de son voyage de noces. J'avais complètement manqué de politesse, je n'avais pas envoyé le moindre mot de congratulation, ni, — et j'aurais pu le faire et je savais que cela lui aurait fait plaisir, — le moindre cadeau de mariage.

D'autre part, me dis-je en manière d'excuse, je n'avais reçu aucune invitation. Je restai un moment arrêté au coin de Trafalgar Square, et sous le coup d'un de ces caprices qui s'emparent parfois de l'esprit le moins imaginatif, je m'élançai tout à coup à la poursuite d'un omnibus vert qui passait et je me trouvai parti pour faire une visite que je n'avais aucunement prévue.

Quand j'atteignis le village, je vis qu'il avait pris les couleurs de l'automne. La lumière d'une belle fin d'après-midi ensoleillée baignait les toits de chaume et les prairies. Il faisait lourd. Je rencontrai, un enfant, deux chiens, une très vieille femme portant un panier pesant. Des gens levèrent négligemment la tête dans une ou deux boutiques à mon

passage. La tranquillité de ce village était belle, mon impulsion était si bien tombée, qu'un moment j'hésitai à m'aventurer sous l'ombre du sycomore pour m'enquérir de l'heureux couple. Je passai délibérément devant la grille d'un bleu déteint, et je poursuivis mon chemin le long du haut mur verdoyant. Les roses trémières avaient atteint leur pleine floraison et s'égrenaient dans le petit jardin : l'air était imprégné d'une douce et chaude odeur de feuilles mortes. Au delà des cottages, s'étendait un champ où paissait un troupeau, et plus loin je tombai sur un petit cimetière. A cet endroit la route se perdait, sans chemin, sans habitation, parmi des ajoncs et des fougères. Je rebroussai chemin impatiemment, et revenant vers la maison je sonnai à la porte.

La vieille femme qui me répondit m'apprit que miss Seaton était chez elle, comme si son humeur taciturne seule l'empêchait d'ajouter : « Mais elle ne désire pas *vous* voir. »

— Pourrais-je, pensez-vous, avoir l'adresse de M. Arthur? — lui dis-je.

Elle me regarda avec un tranquille étonnement, comme si elle attendait une explication. Je ne vis pas le moindre sourire sur son visage.

— Je vais prévenir miss Seaton, — dit-elle après un moment, — entrez, je vous prie.

Elle me fit entrer dans le salon sombre et poussiéreux, où pénétraient pourtant le soleil du soir et la lueur verte des feuilles qui pendaient au-dessus des fenêtres. Je m'assis et j'attendis longtemps, de temps à autre j'entendais un craquement de pas au-dessus de ma tête. A la fin, la porte s'entr'ouvrit légèrement, et ce grand visage que je connaissais m'examina par l'embrasure. Il avait énormément changé : surtout, je crois, parce que les yeux avaient assez soudainement faibli, et qu'une sorte d'immobilité et d'obscurité s'étendait sur le calme et la pâleur de ce visage ridé.

— Qui est là? — demanda-t-elle.

Je me nommai et lui dis l'objet de ma visite.

Elle entra et ferma soigneusement la porte derrière elle, et d'un mouvement à peine perceptible, elle atteignit une chaise. Elle portait une vieille robe de chambre, semblable à une casaque jaune et à ramages.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda-t-elle en s'asseyant et en levant vers moi son visage vide.

— Puis-je avoir simplement l'adresse d'Arthur? — lui dis-je avec déférence. — Je suis désolé qu'on vous ait dérangée.

— Hum! Vous êtes venu pour voir mon neveu?

— Pas absolument pour le voir, seulement pour savoir comment il va et, naturellement, Mrs. Seaton, également. Je crains que mon silence ne leur ait paru...

— Il n'a pas remarqué votre silence, — déclara une voix croassante qui sortit de ce grand masque, — en outre, il n'y a pas de Mrs. Seaton.

— Ah! vraiment, — répondis-je après un moment de silence. — Je n'ai pas fait une si mauvaise impression que je le craignais. Et comment va miss Outram?

— Elle est partie pour le Yorkshire, — répondit la tante de Seaton.

— Et Arthur aussi?

Elle ne répondit pas, mais demeura à clignoter des yeux, le menton levé, comme si elle prêtait l'oreille, mais certainement pas à ce que je pourrais bien dire. Je commençai à me sentir quelque peu embarrassé.

— Vous n'étiez pas intimement lié avec mon neveu, monsieur Smithers? — reprit-elle.

— Non, — répondis-je, saisissant avec empressement cette réplique, — et pourtant, voyez-vous, miss Seaton, c'est l'un des très rares parmi mes anciens camarades que j'ai rencontrés ces années-ci, et je suppose qu'en vieillissant on commence à apprécier les anciennes relations... (On eût dit que ma voix tombait dans le vide.) Miss Outram me faisait l'effet d'une charmante jeune fille, — me hâtai-je d'ajouter. — J'espère qu'ils se portent bien l'un et l'autre.

Ce vieux visage continua à me regarder solennellement en silence.

— Vous devez vous sentir très seule, miss Seaton, sans Arthur?

— Je n'ai jamais été seule de ma vie, — dit-elle d'un ton aigre. — Je ne cherche pas une société de chair et d'os. Quand vous aurez mon âge, monsieur Smithers, (à Dieu ne plaise!)

vous trouverez la vie bien différente de ce qu'elle vous semble aujourd'hui. Vous n'irez pas rechercher la société alors, je vous assure.

Elle tourna son visage vers la lueur verte des feuilles et son regard interrogea pour ainsi dire mon visage décontenancé. « J'ajouterai, maintenant, dit-elle en pinçant les lèvres, j'ajouterai que mon neveu vous a jadis raconté pas mal de balivernes à mon sujet. Oh! oui, pas mal, hein? Il a toujours été menteur. Voyons, qu'est-ce qu'il vous a raconté sur moi? Dites moi, voyons? » Elle se pencha le plus possible, toute tremblante, avec un sourire engageant.

— Je crois qu'il est assez superstitieux, — lui répondis-je froidement, — mais, honnêtement, j'ai une bien mauvaise mémoire, miss Seaton.

— Pourquoi? — dit-elle. — Pas moi.

— Les fiançailles n'ont pas été rompues, j'espère?

— Eh bien! entre nous, — dit-elle en se redressant, et avec une grimace de confidence, — elles l'ont été.

— Je suis vraiment désolé de l'apprendre. Et où est Arthur?

— Hein?

— Où est Arthur?

Nous étions là, muets, l'un en face de l'autre, parmi cet ameublement délabré.

Cette figure énorme, grise, vide échappait à mon investigation. Alors, soudain, nos regards se croisèrent vraiment, pour la première fois. D'indéfinissable façon, de ces yeux aux paupières lourdes sortit quelque chose qui me considéra une seconde, une seconde qui me sembla intolérablement longue. Je ne pus m'empêcher de cligner des yeux et hochai la tête. Elle murmura quelque chose avec une grande rapidité, mais d'une façon incompréhensible, elle se leva et s'en alla clopin-clopant vers la porte; je crus entendre, dans ce marmottement confus qu'elle disait quelque chose à propos du thé.

— Je vous en prie, je vous en prie, ne vous dérangez pas, — lui dis-je, mais je ne pus rien dire de plus, car la porte s'était déjà refermée. Je me levai et me mis à regarder ce jardin depuis longtemps à l'abandon. Je pus tout juste entr'apercevoir le reflet vert de l'étang à têtards de Seaton. J'arpentai la pièce.

La nuit venait : les derniers oiseaux, dans cette dense obscurité des arbres, avaient cessé de chanter. On n'entendait aucun bruit dans la maison. J'attendis, j'attendis, remuant cent pensées dans ma tête. J'essayai de sonner : mais le fil était cassé, et la sonnette se balança inerte.

J'hésitai, ne voulant ni appeler, ni m'aventurer dehors, et encore moins désireux de rester, pour attendre un thé qui promettait d'être fort peu réconfortant. Avec l'obscurité s'accroissait mon sentiment d'extrême malaise et d'inquiétude. Toutes les conversations que j'avais eues avec Seaton me revinrent à l'esprit avec un sens soudainement renforcé. Je me rappelai son visage quand nous nous étions penchés au-dessus de la cage de l'escalier, pour écouter les bruits inexplicables de la nuit. Il n'y avait aucune bougie dans la pièce : à chaque minute cette obscurité s'accroissait. J'ouvris la porte avec précaution et prêtai l'oreille, et je me retirai avec un peu d'effroi, car je ne savais pas comment sortir. J'essayai même de passer par le jardin, mais sous un véritable buisson de feuilles je ne trouvai qu'une barrière fermée à clef. Se faire prendre à escalader la haie du jardin d'un ami eût été vraiment par trop ignominieux.

Je retournai avec précaution dans ce salon silencieux qui sentait le renfermé, je tirai ma montre, et donnai à cette incroyable vieille femme dix minutes pour revenir. Et quand ces affreuses dix minutes se furent écoulées, c'est à peine si je pouvais distinguer les aiguilles. Je décidai de ne pas attendre davantage, j'ouvris la porte, et me fiant à mon sentiment de la direction, je me glissai dans le corridor qui, me semblait-il, menait vers le devant de la maison.

Je montai trois ou quatre marches, et soulevant un lourd rideau, je me trouvai devant la lueur du porche. De là, j'aperçus la pénombre de la salle à manger. J'avais déjà les doigts sur la poignée de la porte d'entrée quand un léger bruit se fit entendre dans l'obscurité au-dessus du vestibule. Je levai les yeux et sans vraiment la distinguer j'eus le sentiment que cette vieille silhouette me regardait.

Un moment immense de silence s'écoula. Puis, j'entendis une voix indiciblement maussade et râpeuse murmurer : « Arthur, Arthur, est-ce toi? Est-ce toi, Arthur? »

Je puis à peine dire pourquoi, mais la question m'effraya positivement. Je ne vis pas quelle réponse je pouvais faire. La tête renversée en arrière, la main serrée sur mon parapluie, je restai à considérer la pénombre dans ce stupide face à face.

— Oh! oh! — croassait la voix. — Est-ce toi? Cet homme horrible!... Allez-vous-en. Allez-vous-en.

Sans plus d'hésitation, j'ouvris la porte et, la refermant avec violence derrière moi, je me précipitai dans le jardin, sous le gigantesque sycomore, et de là dehors par la grille ouverte.

J'étais déjà à la moitié de la rue du village que je courais encore. Le boucher dans sa boutique était en train de lire le journal à la lueur d'une petite lampe à huile. Je traversai la rue et lui demandai le chemin de la gare. Et après qu'il m'eut renseigné avec un soin excessivement minutieux, je lui demandai négligemment si M. Arthur Seaton habitait encore avec sa tante dans cette grande maison au bout du village. Il allongea la tête à la porte d'une sorte de petit salon.

— C'est un monsieur qui demande des nouvelles du jeune M. Seaton, Millie! — dit-il. — Il est mort, n'est-ce pas?

— Oh! oui, certainement, — répliqua avec animation une voix de l'intérieur. — Mort et enterré depuis trois mois et plus, — le jeune M. Seaton. Et juste au moment où il allait se marier, tu te rappelles, Bob?

Une jeune femme blonde souleva le rideau de mousseline de la petite porte pour me regarder.

— Je vous remercie, — lui dis-je, — alors je n'ai qu'à suivre tout droit?

— Oui, monsieur, vous longez l'étang, vous montez la colline un peu sur la gauche, et vous apercevez les lumières de la gare devant vous.

Nous nous regardâmes d'un air entendu à la lumière de la lampe fumeuse. Mais je fus incapable de formuler une seule des nombreuses questions qui se pressaient dans ma tête.

Irrésolu, je m'arrêtai de nouveau quelques pas plus loin. Ce ne fut pas simplement, j'imagine, une appréhension absurde de ce que ce brave et simple boucher pourrait « penser » qui m'empêcha de revenir sur mes pas pour chercher la tombe de Seaton dans les ténèbres de ce cimetière. A quoi eût servi d'aller buter dans cette boueuse obscurité pour découvrir où

il était enterré. Et pourtant je me sentis mal à l'aise. La pensée me vint, assez affreuse, que même pour moi, moi un de ses très rares amis, il était depuis longtemps enseveli dans ma pensée.

WALTER DE LA MARE

(Traduit de l'anglais par G. JEAN-AUBRY.)

Descendant d'un protestant français qui vint s'établir en Angleterre au début du XVIIIe siècle, Walter de la Mare est né en 1873 à Charlton, comté de Kent, d'une famille de pasteurs et de chirurgiens de la marine. Il manifesta dès l'enfance des goûts littéraires des plus vifs, et, encore élève à la Saint-Paul's School de Londres, fonda une revue où il donnait ses premiers essais déjà marqués d'une sensible personnalité. En dépit de ces dons précoces, il ne publia son premier volume que lorsqu'il atteignit presque sa trentième année : un recueil de poèmes consacrés à l'enfance *Songs of Childhood* qui renouvelait entièrement un sujet pourtant familier à bien des poètes, et non des moindres, de l'Angleterre : cette rêverie sur l'enfance traduisait une vision fraîche, neuve et toute chargée de mystère : il avait ciselé d'une main ingénieuse et troublante « la clef de l'heureux royaume doré ».

Quelques années plus tard il publiait *Henry Brocken, ses voyages et aventures dans le domaine riche, étrange et presque inimaginable du romanesque.* Deux influences s'y révélaient, celle de Thomas de Quincey et celle d'Edgar Allan Poe; mais bientôt l'art de Walter de la Mare s'affirma entièrement, profondément personnel, et il demeure aujourd'hui l'un des plus délicats, des plus harmonieux poètes qui aient jamais paru en Angleterre.

Au cours de ces dix ou quinze dernières années, Walter de la Mare a apporté à l'emploi de la prose les mêmes dons qu'il avait répandus dans son œuvre poétique : plusieurs recueils de contes ont affirmé sa capacité particulière à tirer des éléments les plus simples de la vie des prétextes à conjectures poétiques, à nous placer devant des spectacles usuels mais où se révèle un équilibre toujours tremblant entre le rêve et la réalité.

G. J. A.

LA SITUATION NAVALE EN MÉDITERRANÉE

Le conflit italo-éthiopien présente un intérêt considérable à cause des développements qu'il pourrait prendre hors d'Afrique, et surtout en Méditerranée. Les Italiens peuvent non sans raison, se comparer au plus grand soldat des temps modernes, Bonaparte. Porter la guerre à l'autre bout de la Méditerranée était un acte d'une audace inouïe. Mener une campagne de cette envergure à l'autre extrémité de la mer Rouge, à près de 4 000 milles de ses bases, ravitailler des corps expéditionnaires de plusieurs centaines de milliers d'hommes, en vivres, en munitions, en moyens de combat, de toute nature, pour permettre à des soldats européens de manger, boire, dormir, combattre et guérir, est une entreprise jusqu'ici sans égale dans l'histoire coloniale. Elle suppose, de la part de l'Italie fasciste, une organisation préparée de longue main, et surtout, une flotte de guerre et marchande de premier ordre. Les soldats du général de Bono ne sauraient subsister, lutter sans les très nombreux paquebots, cargos, navires-hôpitaux, qui effectuent une incessante navette entre Massaouah et les ports de la Péninsule.

Ce qui fait le tragique de la situation militaire italienne, c'est précisément, que, pour gagner l'Éthiopie, les navires du Duce sont obligés d'emprunter la ligne de force essentielle du plus grand Empire mondial : le britannique. Celui-ci est fondé sur la possession, qu'il ne peut manquer de vouloir incontestée, de deux grandes routes stratégiques : celle qui va de Londres aux

Indes, en passant par Gibraltar, Malte, Port-Saïd, la mer Rouge et Singapour; l'autre, qui joint la métropole à l'Afrique du Sud, en franchissant également la Méditerranée, l'Égypte, et l'Afrique orientale. Le malheur veut que le croisement de ces deux artères vitales s'effectue précisément en Éthiopie. La puissance européenne qui posséderait ce bastion central pourrait aussi bien menacer les sources du Nil que le débouché de la mer Rouge et la route des Indes. Elle le ferait d'autant plus efficacement qu'elle disposerait, d'ici quelques années, de bases de départ aménagées pour de puissantes escadrilles d'avions de bombardement. Ces vérités, aujourd'hui évidentes, expliquent la tenace résistance de l'Angleterre aux projets mussoliniens. C'est une crise mondiale, infiniment plus grave que celle de Fachoda.

Si (ce que nous nous refusons, pour notre part, à admettre), les efforts de conciliation, inlassablement déployés par la diplomatie de M. Pierre Laval, n'aboutissaient pas et qu'aucun compromis ne puisse s'établir entre deux systèmes d'intérêts aussi dangereusement opposés, un conflit naval méditerranéen, d'où puisse sortir une conflagration mondiale, ne serait pas inconcevable, car, pour la première fois, depuis plus d'un siècle, l'Angleterre voit se dresser devant sa domination une résistance susceptible de mettre en mortel péril le grandiose, mais vulnérable édifice de son hégémonie maritime.

Un rapide coup d'œil sur le passé montre avec quelle géniale obstination, quelle admirable continuité dans les desseins, et dans leurs réalisations, les véritables chefs de l'Angleterre, ses diplomates et ses marins, ont su, pierre à pierre, dresser cette magnifique construction.

C'est dès la fin du XVIIe siècle, que l'Angleterre comprit, pour la première fois, l'importance stratégique de l'issue occidentale de la Méditerranée, mer fermée, qui appartiendrait, elle le sentait déjà, à celui qui aurait mis la main sur ses verrous. Elle prit pied à Tanger en 1662, et l'évacua en 1684. Elle conçut alors l'idée d'occuper et de fortifier Gibraltar. Le projet ne fut réalisé qu'en 1704, par l'amiral Rooke. Le roc fameux est, depuis, resté entre les griffes du lion britannique. Il est demeuré comme le pilier de la domination anglaise en Méditerranée.

Sans doute, les conditions de la guerre navale se sont profondément modifiées depuis. Les armes récentes, comme le sous-marin, ont pu — on l'a vu au cours de la dernière guerre — défier souvent les canons britanniques. L'aviation moderne franchirait, sans grande réaction possible, le détroit de Gibraltar. Mais il n'en reste pas moins vrai, que même en face de ces nouveaux adversaires, contre lesquels elle se prémunit, d'ailleurs, de plus en plus soigneusement, l'Angleterre est encore en état de barrer les puissances méditerranéennes, — France, Espagne, Italie — de l'océan libre. Et c'est par lui qu'un pays comme l'Italie, qui n'a pas, comme le nôtre, de côtes océanes, respire, tire une part essentielle de ses approvisionnements et de son trafic.

Quelques années plus tard, la flotte britannique conquit la Corse, de 1794 à 1796. Elle s'empara de Malte en 1800 : elle ne l'a jamais plus lâchée. A moins d'une contre-offensive où un gouvernement comme le fascisme ne craindrait pas de se mesurer de front avec l'Empire britannique, l'irrédentisme, même soutenu par un chef de l'envergure de M. Mussolini, n'aboutira jamais à la renonciation de l'Angleterre à l'archipel maltais.

Au cours du XIXe siècle, celle-ci forgea patiemment les chaînons de la grande route des Indes. Elle prit Aden, en 1838, Périm, en 1857. L'incompréhension française favorisa ses visées. La France, qui avait occupé Alger en 1830, ne s'avisa pas de l'importance de l'Égypte. Elle laissa l'Angleterre bombarder seule Alexandrie, et établir indestructiblement sa domination sur l'ancien royaume d'Ismaïl. Quatre années auparavant, en 1878, l'Angleterre avait arraché, au traité de Berlin, le protectorat sur Chypre, position cruciale, devant les côtes anatoliennes et syriennes.

Le percement du canal de Suez avait fait de la Méditerranée la grande voie d'approvisionnement de l'Empire. Empire fragile puisque son centre vital, la Grande-Bretagne, mourrait littéralement d'inanition, s'il ne pouvait être ravitaillé par mer. Ce fut tout le problème de la guerre : la crise essentielle ne fut pas tant pour l'Angleterre, les batailles de la Marne, de Verdun que l'apogée de la guerre sous-marine : celle-ci faillit la terrasser, par la famine.

L'Amirauté britannique avait si bien compris l'importance de ses positions stratégiques en Méditerranée qu'elle avait bientôt transféré en cette mer la plus grande partie de ses forces navales. En l'année 1904, date mémorable, pendant laquelle fut conclue l'Entente Cordiale avec la France, définitivement écartée de la route des Indes, dédommagée — et refoulée vers l'Océan — grâce aux perspectives qui lui étaient ouvertes sur le Maroc, Malte abritait les plus puissants et les plus nombreux navires de la flotte britannique : 12 bâtiments de ligne, 2 croiseurs cuirassés, soit plus de 200 000 tonnes alors que l'Amirauté n'en avait conservé que 112 000 dans l'Atlantique, avec 6 cuirassés, et 175 000 dans la Manche, avec 8 autres bâtiments de ligne.

La liquidation de la question africaine, après Fachoda, la sincérité de l'amitié française permirent, par la suite, à l'Angleterre de ne maintenir en Méditerranée que sa deuxième escadre de croiseurs, composée de 4 croiseurs cuirassés, d'un tonnage n'atteignant pas 100 000 tonnes. On sait quel rôle, très large, fut dévolu par l'Amirauté à sa camarade de combat dans la zone méditerranéenne. Elle alla même — geste inouï dans ses annales — jusqu'à y céder à un amiral français le commandement suprême des opérations navales.

Cependant, même au moment où son énergie se concentrait sur les points les plus menacés par l'Allemagne, le Jutland, et la lutte anti-sous-marine, l'Angleterre ne se désintéressa jamais complètement du théâtre méditerranéen. Elle déploya un effort naval énorme — et vain — contre les Dardanelles.

Dans la répartition des zones de surveillance et de patrouille, elle eut soin de se réserver les secteurs qui devaient, par la suite, offrir pour elle le plus d'intérêt, maritime et politique : celui de Gibraltar, celui de Malte, le nord de la mer Égée, les Dardanelles, la Crète, les parages égyptiens.

La paix renforça considérablement la position britannique en Méditerranée. Deux des rivales les plus dangereuses de la Grande-Bretagne en furent éliminées : l'Allemagne, qui avait déjà réalisé en partie son rêve de poussée vers l'Orient et construit le *Bagdad-Bahn*, la Russie, qui avait touché un instant du doigt la croix de Sainte-Sophie et failli déboucher, par les détroits, sur la Méditerranée orientale.

Si la France repartait pour la Syrie, si l'Italie, nouvelle venue à la grande politique méditerranéenne, se voyait, en principe, octroyer une zone d'influence en Asie Mineure méridionale, et acquérait — avant Corfou — les magnifiques bases maritimes et aériennes du Dodécanèse, l'Angleterre recevait au traité de Lausanne les avancées asiatiques et méditerranéennes de son empire oriental, avec la Palestine, la Mésopotamie, le Hedjaz. Le califat turc était supprimé, ce qui compensait bien pour elle, la perte d'intérêts séculaires dans la Turquie des Sultans. Bien que la Grèce, sa protégée, dût sortir du grand conflit sans pouvoir réaliser toutes ses aspirations nationales, l'Angleterre fut donc la grande bénéficiaire de la victoire dans la Méditerranée orientale.

Depuis, elle a, avec une persévérance politique, à laquelle nous devons rendre hommage, poussé ses avantages et fortifié constamment sa situation stratégique. Dominée par la préoccupation constante de son Empire indien, l'Angleterre y a, plutôt encore que des bénéfices purement commerciaux, recherché des sécurités stratégiques. Après avoir, pendant la guerre, assuré l'inviolabilité du canal de Suez contre les attaques les plus audacieuses, de la coalition germano-turque, — la marine française lui apporta sur ce point l'appui décisif de quelques-uns de ses plus vieux, mais plus vaillants bâtiments de combat — elle a voulu créer, dans ce Moyen Orient, un glacis à sa domination sur les Indes, et, en poussant le plus loin possible vers le nord la zone d'influence britannique, protéger la grande artère de liaison de Suez.

Toute une série de mesures techniques, de vaste envergure, ont convergé vers ce but : la création du chemin de fer pan-arabe, de Bagdad au Caire, la transformation du port de Haïffa, point d'aboutissement du tronçon britannique du *pipe-line* de Mossoul, en un port commercial et militaire, encore à peine achevé, mais, dès maintenant, parfaitement utilisable pour une grande flotte de combat; le développement de communications aériennes, entre le Caire, la Palestine, Basra, Bouchir, Karachi, en liaison avec le réseau impérial d'Europe vers l'Afrique; du temps où le dirigeable avait encore la confiance de l'Amirauté, l'érection d'immenses mâts d'amarrage en Égypte et dans les Indes; enfin, la multi-

plication des aérodromes en Égypte, dans la zone du canal, en Palestine, aussi bien que celle des grandes routes pour automobiles. Cette politique ferroviaire, automobile, aérienne, et portuaire, tend à un seul objectif : souder en un bloc indestructible les divers territoires soumis à l'influence britannique dans le Proche-Orient méditerranéen.

C'est en ce sens que s'est, en ces dernières années, orienté le principal effort de la stratégie navale britannique. Parmi toutes les mesures, sans doute inspirées et imposées par l'Amirauté, a figuré en premier lieu l'achèvement rapide, presque froudroyant, du *pipe-line* de Mossoul, en octobre 1934.

Sans doute, le rendement total de cette conduite de plus de 10 000 milles, ne doit-il permettre que l'adduction d'une faible part de la production mondiale en pétrole. Mais, c'est, en réalité, s'assurer une fraction déjà très appréciable de l'approvisionnement européen. Cette contribution a surtout une importance considérable pour la marine britannique dans ces parages. La ligne aboutit en un point, économiquement, et statégiquement, très favorable. La route des pétroles de Mossoul est sensiblement plus courte pour l'Angleterre que toute autre, partant soit de Batoum, soit d'Abadan, sur le golfe Persique, soit même de Constantza en Roumanie : elle est libérée de la servitude du canal de Suez. Comme l'Amirauté avait un intérêt majeur à pouvoir ravitailler sur place, et sans aucun retard, les forces navales qu'elle pourrait être amenée à détacher, pour un temps plus ou moins long, en Méditerranée orientale, elle a favorisé, à Haïffa même, la création de puissantes raffineries pouvant, chaque année, fournir 200 000 tonnes de pétrole. Ainsi, la plus grande partie des besoins de la flotte anglaise de la Méditerranée en combustibles liquides pourront être satisfaits sur place.

Pour parer, dans toute la mesure du possible, au danger que pourrait constituer pour les côtes méditerranéennes, l'extension exagérée de la puissance d'Ibn Seoud, et son influence sur une trop grande formation politique, l'Angleterre a récemment imposé à la Palestine et à la Transjordanie la conclusion d'un traité, à portée avant tout militaire, d'après lequel les deux pays sont, dorénavant, soumis à une seule et même autorité : celle du Haut Commissaire de Palestine. Transjordanie,

Irak, Palestine, Égypte, ne constituent, en réalité qu'un ensemble stratégique : l'aviation, comme l'a lumineusement démontré Henri Bouché, en de beaux articles composés sur place, en constitue la véritable ossature, le moyen très efficace de police, de pacification définitive et de défense extérieure.

Une autre position de flanquement, pour l'issue méridionale du canal de Suez, est Akaba, sur le golfe du même nom, qui baigne la côte orientale de la presqu'île du Sinaï. Sans perdre une minute, la prévoyante Angleterre a fait de cette ville, par ailleurs importante, un point d'appui, pour des forces maritimes, aéronautiques et terrestres. Elle projette de la relier par chemin de fer avec la Méditerranée, et, étant donnée l'importance stratégique de la presqu'île de Sinaï, de modifier la frontière égypto-palestinienne.

De même, l'évolution de la situation internationale dans le Proche-Orient, a, de nouveau, attiré l'attention de l'Amirauté sur Chypre, qu'elle paraissait avoir jusqu'ici négligée. Lorsque, quelques années après la mise en service du canal de Suez, les Anglais obtinrent des Turcs le droit à l'occupation militaire de l'île, en témoignage de gratitude pour le concours qu'ils leur avaient apporté, au traité de San Stefano, ils escomptaient peut-être déjà le rôle important qu'ils lui réservaient au cours d'opérations comme celles de la guerre de 1914.

Chypre fut alors utilisé comme station de T. S. F., et zone d'étape entre l'Égypte et Salonique. Mais elle n'avait jamais servi de point d'appui pour la flotte, qui ne l'avait, jusqu'en ces dernières années, visitée qu'occasionnellement. Sa garnison ne comporta longtemps qu'une compagnie détachée d'un bataillon égyptien.

L'occupation, et l'exploitation stratégique des îles du Dodécanèse, par les Italiens, l'aménagement du grand port d'Haïffa par les Anglais exigeaient la création d'une sorte de bastion méditerranéen, protecteur de la Palestine et de l'Égypte, contre toute offensive, maritime et surtout aérienne. Chypre était tout indiquée pour jouer ce rôle. Famagusta est devenu un excellent mouillage pour une flotte de haute mer. L'Amirauté y a construit des nouveaux môles, fait effectuer des dragages, aménagé des plans d'eau pour

hydravions. Ceux-ci disposent dans l'île, de grands dépôts de combustibles.

Haïffa, port pétrolier, peut être en même temps considéré comme port de guerre Si l'Angleterre en avait eu le temps, elle aurait, sans doute, déjà, prolongé vers le nord les travaux d'agrandissement du port de commerce, qui deviendra en réalité un grand port militaire, quand il possédera les instruments essentiels à toute flotte en opérations : des cales de radoub, et un dock flottant, capables de recevoir les plus grands navires. C'est, en effet, malheureusement, pour l'Angleterre, la grosse lacune de toute son organisation méditerranéenne. Elle ne possède dans cette zone, aucun moyen de réparations sérieux pour des bâtiments de ligne avariés au cours d'opérations contre des forces sous-marines et aériennes. Un croiseur de bataille, comme le *Renown*, blessé le printemps dernier, au cours d'une collision avec son congénère le *Hood*, ne put pas être remis en état à Gibraltar même et dut rallier en hâte, une base métropolitaine. *A fortiori*, un accident grave quelconque, survenu à l'un des grands bâtiments de la *Home Fleet*, détachés en Méditerranée orientale, devrait être expédié sur Malte.

Malte est resté le réduit de la puissance britannique en Méditerranée. Mais il serait, aujourd'hui, menacé par l'avènement d'une arme nouvelle, l'avion, que n'avaient certes pas prévu les stratèges navals de l'ère nelsonienne.

Sans doute, Malte conserve-t-il la valeur de tout centre, par rapport à la périphérie. Sur l'îlot principal du groupe Malte, Gozzo, et Comino, de 316 kilomètres carrés, habité par 225 000 habitants d'une race, aujourd'hui profondément travaillée par le fascisme italien, l'Angleterre avait établi à la Valette, un havre sûr, un arsenal bien outillé, qui fut d'un précieux secours aux forces maritimes alliées, pendant la guerre navale en Adriatique et en Méditerranée. Mais, malgré les gros efforts déployés, récemment, pour protéger Malte contre des attaques d'aviation, elle serait, probablement, exposée à de redoutables offensives aériennes. Elle est, en même temps qu'au centre du théâtre stratégique britannique, isolée au milieu d'une ceinture de puissants points d'appui étrangers. Bizerte est à 227 milles, Messine, à 150, Tripoli à 200. De Syracuse

à Malte, le temps de vol n'est que d'une demi-heure, de deux heures à peine jusqu'à Tripoli.

On sait avec quelle prodigalité le fascisme a travaillé à la constitution d'une grande armée de l'air. On peut prévoir, que, d'ici peu, l'effort budgétaire entrepris et le programme de reconstitution du matériel, en cours d'exécution, lui permettront de posséder 1 800 appareils, dont la moitié tout à fait modernes, et que le nombre des escadrilles italiennes sera porté de 120 à 170. En septembre dernier, l'Italie possédait déjà 1 340 appareils de première ligne. La plupart pourraient être concentrés et employés dans la zone méditerranéenne et maltaise. Quel que soit le développement prochain de l'aéronautique britannique, elle ne pourra jamais équivaloir à l'aviation italienne, en ces parages, car il lui faudra toujours protéger la métropole et les grandes routes impériales.

Est-ce à dire que, dès aujourd'hui, l'armée de l'air italienne a rendu précaire toute la situation de la flotte anglaise en Méditerranée? Ce serait infiniment exagérer. Les Amirautés gardent un secret jaloux sur l'efficacité des bombardements par avions. Mais, jusqu'à nouvel ordre, on estime, généralement, qu'ils ne seraient dangereux que pour une flotte au mouillage : ceci explique la hâte qu'a mis le commandement naval britannique à évacuer Malte, où il n'a plus laissé que des avions et des bâtiments légers.

Une des grosses infériorités italiennes à cet égard reste d'ailleurs, aujourd'hui, le manque presque total de porte-avions, alors que la Grande-Bretagne dispose en Méditerranée des deux excellents navires porte-aéronefs, *Glorious* et *Courageous*, transportant, à leur bord, respectivement, sept escadrilles.

Enfin, on a parfois, inconsidérément, exagéré la vulnérabilité des grands navires britanniques par rapport aux attaques des bombes aériennes. Les trois croiseurs de bataille *Hood*, *Renown*, *Repulse*, ont une cuirasse verticale, variant de 76 à 305 millimètres d'épaisseur, des ponts horizontaux en acier, de 38, 76, 102 millimètres; les deux bâtiments de combat, du type *Nelson*, possèdent une cuirasse verticale de 350 millimètres, une protection horizontale, allant de 76 à 160 millimètres, en acier spécial; les cinq *Queen Elizabeth* sont protégés

par une cuirasse verticale d'acier, de 330 millimètres; leurs ponts ont de 30 à 50 millimètres; les cinq dreadnoughts de la classe *Revenge* sont défendus par une cuirasse verticale de 100 à 330 millimètres d'épaisseur, par des ponts horizontaux, en acier spécial, de 30 à 120 millimètres d'épaisseur.

Quant à la supériorité des forces navales proprement dites, elle serait écrasante, en faveur de l'Angleterre. Avec une imprudence, dont elle doit, dès aujourd'hui, se repentir, l'Amirauté et la diplomatie britanniques n'ont rien fait pour arrêter l'Italie sur la voie de la construction de bâtiments de gros tonnage. Alors que la Grande-Bretagne et la France, infiniment plus riches, pourtant, que leur partenaire, ont, depuis plusieurs années, préconisé la mise en chantier de bâtiments de ligne d'un tonnage sensiblement inférieur au tonnage maximum autorisé par les accords navals internationaux, l'Italie mussolinienne n'a pas craint de passer à la limite et de mettre en chantier deux super-dreadnougts de 35 000 tonnes. C'est une menace de plus, — et combien dangereuse — pour la ligne des Indes, mais elle n'est encore qu'esquissée, car les deux mastodontes viennent à peine d'être mis sur cale, et l'on peut se demander si les dépenses gigantesques, exigées par l'aventure éthiopienne, ne vont pas, pour longtemps, tarir les budgets des autres départements ministériels, fût-ce celui de la marine.

Malgré la mobilité des forces navales britanniques, et bien qu'il soit probable qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, les chiffres indiqués, ici, ne doivent plus strictement correspondre à la réalité, on peut estimer que les effectifs britanniques se composent des bâtiments suivants, basés surtout à Gibraltar, Haïffa, et Alexandrie : trois grands croiseurs de bataille (*Queen Elizabeth, Hood, Renown*), 4 bâtiments cuirassés (*Resolution, Revenge, Valiant, Barham*); deux porte-aéronefs (*Glorious, Courageous*), 19 croiseurs de première et seconde classe, armés de canons de 203 et 152 millimètres, une quarantaine de torpilleurs, un nombre assez considérable, quoique difficile à préciser, de sous-marins, auxquels s'ajoutent des avisos, ravitailleurs, navires-ateliers, mouilleurs et dragueurs de mines. En outre, une partie de l'escadre de Chine a rallié la mer Rouge.

Le principal avantage britannique réside en ses bâtiments cuirassés, armés de pièces de 380 millimètres; les navires anglais de haut bord, sont, en outre, plus rapides, mieux protégés; leur rayon d'action est beaucoup plus vaste que celui des deux seuls dreadnoughts italiens, anciens, bien que récemment refondus.

Contre ces puissants porte-canons, l'Italie ne pourrait aligner que des forces légères : à la Spezia, la 1re escadre (deux divisions de 3 croiseurs de 10 000 tonnes, 1 contre-torpilleur, 8 torpilleurs); à Tarente, la 2e escadre (la 3e division, avec 3 croiseurs de 5 000 tonnes, 4 contre-torpilleurs; la 4e division, avec 2 croiseurs de 5 000 tonnes, 4 contre-torpilleurs, la 5e division avec 1 croiseur de 5 000 tonnes, 7 torpilleurs, 1 petit transport d'avions); une escadre sous-marine comportant : 1 croiseur de 10 000 tonnes, 3 contre-torpilleurs, 56 sous-marins; des forces de défense côtière (2 contre-torpilleurs, 23 torpilleurs), une quarantaine de vedettes rapides (M. A. S.), et quelques bâtiments de la mer Rouge.

Ajoutons, pour compléter ce tableau, que la France possède : les deux grandes bases navales de Toulon et Bizerte, qui seraient d'une utilité vitale pour les forces britanniques; la 1re escadre (7 croiseurs de 10 000 tonnes du type *Algérie*), 12 contre-torpilleurs de 2 400 tonnes du type *Maillé-Brézé*, 10 torpilleurs de 1 500 tonnes, du type *la Palme*, 1 escadrille de 7 sous-marins de 1 500 tonnes, du type *Glorieux*; 1 transport d'aviation (*Commandant Teste*), 1 porte-avions (*Béarn*).

La division d'instruction compte : 3 cuirassés (*Paris, Courbet, Jean-Bart*), 1 croiseur mouilleur de mines (*Pluton*), 2 contre-torpilleurs (*Tigre, Panthère*), des avisos et des chargeurs.

Les forces de notre IIIe région, comprennent : l'*Amiral Sénès* et 3 contre-torpilleurs (*Aventurier*); une trentaine de sous-marins, des avisos (*Amiens*).

La division navale du Levant possède : 1 contre-torpilleur (le *Guépard*), 2 avisos (*Bougainville*, d'*Iberville*), 1 aviso en mer Rouge (*Dumont d'Urville*).

A Bizerte (IVe région), sont groupés : 4 torpilleurs (*Enseigne Roux*), 1 mouilleur de mines (*Castor*); 1 douzaine de sous-marins. Toutes ces unités, de surface et sous-marins, seraient

renforcées par l'aviation maritime, de Bizerte-Carouba, de Berre, et de Saint-Raphaël-Marignane.

Cette vue cavalière de la situation navale en Méditerranée surtout orientale devrait aussi tenir compte, de la position maritime de l'Espagne, qui fortifie les Baléares, mais ne développe guère de marine. Elle ne pourrait pas non plus ne pas poser des points d'interrogation angoissants comme ceux que feraient surgir, dès le temps de paix, et de tension internationale, les problèmes dangereux soulevés par l'application du blocus dit « pacifique ».

Mais déjà, nous parviennent des bruits, rassurants, de détente et d'apaisement. La stratégie n'a-t-elle pas, du reste, heureusement, surtout pour objet d'étudier bien des batailles, qui ne seront jamais livrées?

EDMOND DELAGE

CENTENAIRE DE SAINT-SAËNS

Camille Saint-Saëns se trouvait être, sur la fin du siècle dernier, le musicien de France auquel les milieux dirigeants et les pouvoirs publics témoignaient une considération suprême. La IIIe République, trop souvent distraite, indifférente, lui prodiguait enfin ces honneurs que l'illustre sexagénaire s'étonnait d'avoir dû attendre.

En sa lointaine jeunesse, découragé par deux échecs au concours du prix de Rome, Saint-Saëns avait cru pouvoir se dispenser de cette consécration académique. Mais les scènes lyriques officielles s'étaient chargées de dissiper son illusion. Leurs froideurs et leurs dédains l'avaient mis au supplice. Son chef-d'œuvre même, *Samson et Dalila*, ne fut admis à l'Opéra qu'en 1892, après quinze ans de victoires triomphales à travers l'Europe.

Un traitement si rigoureux visait à combattre en sa personne certaines idées nouvelles, réputées alors subversives et antipatriotiques. Si Camille Saint-Saëns, au mépris de la tradition, ne divisait plus ses opéras en duos, trios, ariettes, romances ou cavatines, c'était évidemment qu'il aspirait à la « mélodie infinie », c'était qu'il emboîtait le pas à la « musique de l'avenir ». Cet imprudent se donnait le ridicule de prôner Berlioz. Pour comble de folie, il vénérait Franz Liszt, et non content d'exalter partout ses poèmes symphoniques, de les jouer lui-même à deux pianos dans ses concerts, il en inventait de semblables d'après les recettes du fameux hérésiarque. Par sa faute, maintes utopies qui auraient dû rester lettre morte commençaient à entrer dans l'ordre des réalités vivantes.

Après cela, naturellement, Liszt ne pouvait moins faire pour son fougueux thuriféraire que de recommander *Samson et Dalila* au théâtre grand-ducal de Weimar.

Mais le crime irrémissible de Saint-Saëns, c'était d'avoir propagé en France les œuvres de Wagner. Il prenait la défense de *Tristan* contre Berlioz lui-même, quand celui-ci regimbait contre telle harmonie rocailleuse ou tourmentée. Il s'était signalé en Bavière, avant la guerre de 1870, par sa ferveur intolérante. Un soir, comme un groupe de pèlerins français devisait dans un café de Munich, après la *Walkyrie*, quelqu'un se plaignit naïvement, sans euphémismes, de s'être parfois ennuyé très fort au cours de la représentation. Saint-Saëns devint tout pâle. Muet de rage, il cassa d'un geste brusque son assiette contre la table, puis, incapable de soutenir plus longtemps la présence de l'odieux blasphémateur, il se leva et s'enfuit... Telle était alors son intransigeance.

Pour excuser une conduite aussi compromettante, fallait-il invoquer son besoin d'initiative et de renouvellement, sa curiosité insatiable? Non certes, à aucun prix, car cette ubiquité intellectuelle le discréditait encore plus. Les préférences de la critique, alors comme aujourd'hui, allaient aux démarcations bien tranchées, et l'artiste doué de facultés multiples n'éveillait que défiance. Camille Saint-Saëns avait touché avec trop de bonheur à trop de choses. Comment une lyre aux cordes sans nombre n'indisposerait-elle pas les Muses?

Saint-Saëns, répétaient donc les censeurs, eut mieux fait de tenir les promesses de son aurore. Ils en revenaient toujours, avec force louanges, à ce mémorable concert du 6 mai 1846, salle Pleyel, où Camille, tout juste âgé de dix ans et demi, avait exécuté sans broncher plusieurs ouvrages que les princes du clavier n'abordent qu'en tremblant. Le jeune prodige était allé aux nues. Et la duchesse d'Orléans, qui protégeait la musique en France avec le sérieux d'une princesse allemande, l'avait sur-le-champ invité aux Tuileries pour le faire entendre à cet autre petit garçon, le comte de Paris.

Quelques années passèrent, et le brillant pianiste se doubla d'un organiste plus surprenant encore. A Saint-Merry, puis à la Madeleine, les connaisseurs s'extasièrent sur la souplesse avec laquelle Saint-Saëns associait le style fugué le plus sévère

à des méditations d'une forme libre et subtilement plastique où parfois s'épanouissaient, merveilles d'un instant, les cantilènes, les hymnes.

D'après cette double vocation, le public attendait surtout de Saint-Saëns des compositions pour le piano et l'orgue. Mais il pratiquait tous les genres avec une compétence égale. Fantaisies et concertos, musique de chambre, opéras-comiques, ballets, mélodies, chœurs, oratorios, poèmes symphoniques et symphonies régulières, ses productions devaient bientôt former une liste imposante par la qualité non moins que par le nombre. Aucune tâche, aucune fonction de son art ne lui demeurait étrangère; il interrogeait toutes les époques et tous les styles, il s'en assimilait tous les secrets, toutes les finesses. Les plus ingrats problèmes, il s'amusait à les résoudre. Cet « agité », ce « touche-à-tout » s'apparentait, grâce à son extraordinaire sûreté de main, aux classiques par excellence.

Il y avait chez Saint-Saëns bien d'autres personnages. Tout en professant à l'école Niedermeyer, il menait une vie de chercheur, d'érudit et d'homme de lettres. Ses intimes furent longtemps seuls à le savoir. Mais une intelligence aussi vive ne garde point jusqu'au bout le secret de ses travaux. Les siens étaient perpétuels et d'une variété presque inimaginable. Outre ses éditions modèles de Rameau et de Gluck, ses élégantes et très utiles réductions pour le piano d'après Bach et Beethoven, des études d'acoustique, diverses recherches sur les instruments et la musique de l'ancienne Hellade, on doit à Saint-Saëns des notes sur les compositeurs qu'il a connus. Deux volumes en particulier, *Harmonie et mélodie* (1885), *Portraits et souvenirs* (1900), complètent fort agréablement la lecture de ses partitions. Après la soixantaine, l'âge ne l'ayant point assagi, il se jeta dans les polémiques avec une impétuosité de jeune homme. Peu lui importait que sa gloire en souffrît : il se sentait à l'étroit dans le domaine musical. Sur la sociologie, l'esthétique, la morale, la religion, la métaphysique, toutes les énigmes de la philosophie, Saint-Saëns croyait avoir des idées si personnelles qu'il voulut en faire part à ses contemporains dans *Problèmes et mystères* (1894). Versificateur diligent et opiniâtre, il avait soumis ses *Rimes familières* (1890) au jugement des lettrés. Une scène mythologique à deux personnages,

Botriocéphale, ainsi qu'une comédie en un acte, la *Crampe des écrivains*, attestaient son goût pour la farce et la parodie. Simples délassements d'une forte constitution spirituelle, ces badinages n'empêchaient point l'artiste de poursuivre des tâches singulièrement ardues. En 1880, il étudiait les décors de théâtre dans l'antiquité romaine d'après certaines architectures peintes à Pompéi; en 1905, il faisait une conférence à la Société Astronomique de Paris sur les phénomènes de mirage. N'insistons pas... Si l'on dénombrait toutes les incarnations successives de Saint-Saëns, on aurait une table pour le moins déconcertante.

Comment ce musicien sollicité par tant de goûts, discipliné et turbulent, combattu et combatif, serait-il entré d'emblée à l'Institut? L'Académie des Beaux-Arts, un peu inquiète d'un tel fourmillement d'idées, lui préféra en 1878 son cadet de cinq ans, Jules Massenet. Le coup fut rude pour Saint-Saëns, car sa fierté n'excluait pas absolument certains sursauts d'amour-propre. Il fallut recommencer. Enfin, au bout de trois ans, les portes s'ouvrirent devant lui toutes grandes, à l'unanimité.

Le souvenir de ces épreuves s'était effacé vers 1900 dans la mémoire des musiciens, sans y laisser de traces. Le public s'imaginait de très bonne foi qu'il avait toujours été parfaitement équitable envers Saint-Saëns. Certes on ne l'aimait point à la manière d'un Gounod ou d'un Bizet. Le temps n'avait pu le rendre populaire. *Samson et Dalila* restait, du point de vue des recettes, fort au-dessous de *Manon* ou de *Werther*. Ses autres partitions sommeillaient dans les bibliothèques. Évidemment, Saint-Saëns ne serait jamais un auteur à succès. Il n'avait point comme Massenet l'art de troubler le cœur des femmes. Il ne s'entendait pas à leur offrir un perpétuel enchantement de fièvres exquises et de caresses. Aussi brûlaient-elles plus d'encens pour le magicien que pour ce juste... N'importe! s'il ne traînait pas après lui un long cortège d'adoratrices, Camille Saint-Saëns représentait néanmoins pour la majorité des Français une haute et noble figure d'artiste dont leur génération se sentait fière.

Elle lui rendait grâces d'avoir donné au pays un rayon de gloire nouvelle. Au XIXe siècle, les compositeurs fran-

çais s'étaient cantonnés en général dans l'opéra historique à grand spectacle, l'opéra-comique et l'opéra-bouffe. Prisonniers de leurs formules, ils passaient en Europe et jusqu'aux États-Unis pour des gens de théâtre fort ingénieux, notamment dans les pièces légères, mais sans la moindre vocation pour la musique pure. Le Français, déclaraient les étrangers, n'a pas la tête symphonique. Gossec et Méhul ont pu écrire jadis des symphonies; mais dans quel néant obscur sont-elles allées se perdre! Et il y avait bien sans doute la *Symphonie fantastique*, émerveillement des musiciens; toutefois son lyrisme pittoresque semblait relever du théâtre au moins autant que du concert. Après un début prodigieusement original et captivant, le *Bal*, la *Scène aux champs*, la *Marche au supplice*, le *Songe d'une nuit de sabbat*, quatre tableaux d'une ardente couleur romantique, forment une suite symphonique plutôt qu'une symphonie. Berlioz, grand peintre et grand poète, n'approchait pas comme symphoniste de Mendelssohn ni de Schumann. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les musiciens français eurent à lutter contre ce préjugé opiniâtre. Il ne devait s'atténuer que dans les vingt dernières années. Mais alors, subitement, les yeux se dessillèrent. Tout comme Wagner avait ramené en triomphe le génie dramatique chez les Allemands, il fallut bien admettre que la symphonie avait émigré avec Saint-Saëns en territoire français. Un exploit comme la *Troisième symphonie en ut mineur* avec orgue, dont chacun admirait l'ordonnance monumentale et le détail si achevé, représentait donc incontestablement une victoire française. Pour avoir enrichi le patrimoine séculaire, le symphoniste Saint-Saëns apparut sous les traits d'un bienfaiteur. Cinquante ans après ce fameux concert de 1846, une cérémonie eut lieu salle Pleyel, le 10 juin 1896, pour commémorer son entrée dans la vie musicale; et les auditeurs de la IIIe République se montrèrent pour le moins aussi chaleureux que ceux du bon roi Louis-Philippe. Sa *Déjanire* excitait en 1898 dans les arènes de Béziers l'enthousiasme d'un peuple immense. Encouragé par une vénération si générale, Saint-Saëns ne craignit pas d'assister un jour à l'inauguration de sa propre statue. Combien d'académies et d'universités lointaines lui envoyaient d'outre-mer leurs diplômes, auxquels les souve-

rains étrangers joignaient encore leurs plus hautes décorations! L'empereur d'Allemagne, nonobstant la germanophobie de Saint-Saëns, lui décernait l'ordre « Pour le Mérite ». Et la IIIe République elle-même ne multipliait ses faveurs que pour saluer en ce musicien une gloire nationale.

***

Le Grand Lama du Thibet, prétendent les voyageurs, s'accoutume fort lentement à son rôle surnaturel. Tout d'abord, sa divinité lui pèse. Au fond du palais interdit aux profanes, sur le trône doré que ses bonzes environnent sans relâche, il s'ennuie à mourir. Étourdi de psalmodies, de litanies et de cérémonies, le Grand Lama exhale sa lassitude par des bâillements affreux...

Saint-Saëns ne s'ennuyait pas moins. La monotonie des hommages le fatiguait de même, en sa gloire définitive et officielle. Parvenu vers la cinquantaine à son zénith, il ne songeait qu'à fuir... Fuir non seulement l'hiver parisien qui ne convenait plus à ses poumons, mais fuir surtout ces honneurs dont il n'était point dupe, fuir toutes ces distinctions tardives et illusoires... Il le savait bien : les lauriers académiques n'ont qu'un feuillage de peu de jours. Seule une jeunesse ivre d'enthousiasme peut offrir à ses élus des couronnes impérissables... Mais le Grand Lama de la musique française n'avait rien à espérer des générations nouvelles. Entre elles et lui, la rupture était complète.

Certes, Saint-Saëns ne méprisait point l'alliance de la jeunesse. Ce bienfait que l'admiration de nos vingt ans dispense à l'artiste solitaire, cette joie qui se prolonge en une confiance délicieuse et presque toujours féconde, Saint-Saëns l'estimait sans doute à sa valeur. Que de batailles n'avait-il pas livrées lui-même, adolescent, pour un Berlioz, un Liszt, un Wagner! Au reste, pendant de longues années, jusqu'à son entrée à l'Institut, il avait cordialement partagé les travaux de ses cadets. Plusieurs venaient le consulter, lui soumettre leurs manuscrits : Saint-Saëns corrigeait volontiers une erreur d'instrumentation, une basse défectueuse. Tandis qu'Alexis de Castillon lui dédiait ses *Fugues dans le style libre*, Saint-

Saëns s'asseyait bravement au clavier pour imposer au public le *Concerto* de son ami. Henri Duparc lui montrait sa *Lénore*, et ce novice le charmait dès lors par son talent primesautier, original.

Auprès des nouveaux venus, Saint-Saëns gardait encore le prestige d'avoir fondé avec Romain Bussine la *Société nationale de Musique*. Son nom se retrouvait en effet à l'origine de cette initiative. Donner aux compositeurs français un idéal français; les acheminer vers les formes supérieures de la musique; exécuter périodiquement leurs ouvrages, de manière à les encourager tout en les faisant connaître : voilà ce que se proposait Saint-Saëns. A ce programme, conçu pendant les désastres de 1870 en vue d'un art proprement national, ses confrères voulurent bien se rallier. Une réunion préparatoire se tint le 25 février 1871. Et ce groupement initial comprenait dès lors, autour de Saint-Saëns vice-président, un homme parfaitement obscur, mais qui allait bientôt exercer sur la *Société nationale* une influence prépondérante : César Franck.

Les procédés du maître de *Samson* envers le maître des *Béatitudes* ont provoqué les jugements les plus sévères. On a imputé à Saint-Saëns des noirceurs qui, si elles ne le déshonorent pas tout à fait, lui ont quand même aliéné de son vivant les sympathies de la jeunesse. Ses torts ne sont pas niables. Mais furent-ils sans excuse? Peut-être, maintenant que les passions se sont adoucies avec le temps, devrait-on s'efforcer d'être juste.

Commençons par rappeler qu'il y eut d'abord entre les deux musiciens une période de longue et excellente amitié. Franck, de treize ans plus âgé, s'extasiait sur les dons inouïs de son cher Camille. Saint-Saëns, en retour, plaignait ce noble esprit d'être sans cesse arraché par les soucis matériels à des compositions où s'éployait déjà une aile si vigoureuse. Franck dédiait à Saint-Saëns vers 1860 son *Prélude, fugue et variation*. Vingt ans après, il en faisait encore autant pour son *Quintette en fa mineur*, et c'était Saint-Saëns qui se chargeait du piano le 17 janvier 1880, jour de la première audition à la *Société nationale*. On n'ignorait pas quel service décisif celui-ci lui avait déjà rendu. Alors que Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, cherchait un professeur d'orgue

pour le Conservatoire, Saint-Saëns lui avait chaleureusement recommandé César Franck, afin que l'artiste, mieux rémunéré, ne se trouvât plus obligé de perdre en leçons de piano le temps qu'il pouvait consacrer utilement à la composition. Et Franck, dans sa reconnaissance, devait bénir l'excellent Camille.

Mais tout changea du jour où le génie de Franck, après une évolution taciturne et mystérieuse, produisit des œuvres qui, s'inspirant elles aussi du classicisme cher à Saint-Saëns, répondaient infiniment mieux à certains besoins nouveaux. A peine la jeunesse eut-elle reconnu son bien, elle s'en empara. Franck, d'après elle, ne s'entendait pas comme Saint-Saëns à manier des formes délicates et pures; mais en revanche il y versait on ne sait quel breuvage exaltant qui réchauffait le cœur. Cette puissance d'expression, cette générosité dans la sagesse, voilà ce qu'il fallait à des jeunes gens. Quel bonheur pour eux de trouver enfin autre chose que l'invariable éclectisme d'un écrivain sans âme! Se mettre à l'école de Franck, c'était donc se déprendre de Saint-Saëns. L'ouvrage si intéressant de M. Charles Oulmont, *Musique de l'amour : Ernest Chausson et la « Bande à Franck »*, est significatif à cet égard. Il montre dans quels sentiments les meilleurs élèves de Franck s'en allaient écouter *Henry VIII* à l'Opéra (1883). Avec quelles restrictions, avec quel embarras, avec quelle froideur mortelle Chausson en parlait ensuite à son camarade Vincent d'Indy!

« La musique est incolore, d'une impersonnalité désespérante, et d'un talent de facture encore plus désespérant... Je vais vous confesser, tout en rougissant, que j'aimerais mieux une œuvre moins fortement et moins magistralement écrite, mais qui vibrerait davantage. Un tout petit peu de cœur, une pointe d'émotion, et je passerais sur la vieille forme de l'opéra pour cette fois[1]. »

Saint-Saëns ressentit cruellement ce manque de sympathie. On lui rapportait en outre d'imprudentes paroles qui le blessaient au vif. Eh bien! puisqu'on faisait le vide autour de lui, puisque César Franck lui dérobait l'affection de la jeunesse, adieu toute confiance! La *Société nationale* l'avait trahi, déclarait-il, et ses visites s'espacèrent.

1. Charles Oulmont, *Musique de l'amour : Ernest Chausson et la « Bande à Franck »*, Desclée de Brouwer, Paris (1935). Cf. I, p. 98-101.

Chose plus grave : dans ce cénacle où Saint-Saëns se croyait méconnu, Wagner triomphait autant que César Franck. On y était wagnérien à outrance : « wagnéromane », selon le jargon d'alors. A vrai dire, la *Société nationale* ne jouait point du Wagner. Mais qu'importe, puisque le dieu s'y manifestait en sa toute-puissance, de même qu'Allah n'a guère besoin de tableaux, de statues ni de vaines mosaïques pour être présent dans ses mosquées. Depuis le temps où Saint-Saëns prêchait aux Parisiens l'évangile de Wagner, ses disciples avaient fait d'effrayants progrès. Quant à lui, maintenant, il marchait en sens inverse. Wagner l'avait scandalisé en 1870 par ses diatribes contre la France. En outre, Saint-Saëns ne pouvait admirer qu'avec d'expresses réserves les œuvres de la dernière période. Dans toutes ces partitions récentes où l'on voyait indistinctement des chefs-d'œuvre, troisième acte de *Siegfried*, *Crépuscule des dieux* ou *Parsifal*, il relevait, lui, des tares qui lui étaient à peine sensibles autrefois dans les *Maîtres chanteurs*, *Tristan et Isolde* et les deux premiers drames de la *Tétralogie*. Au surplus, si des maîtres comme Bach, Haendel, Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Schubert et Mendelssohn appartiennent au monde entier par leur caractère universel, Wagner s'est toujours fait gloire d'être exclusivement germanique. Pourquoi donc ne pas le laisser en toute propriété à ses peu rassurantes Allemagnes? Bref, tout en considérant Wagner comme un génie sublime, la critique française devrait sauvegarder l'indépendance de son jugement. Éclectique jusqu'au bout, Saint-Saëns entendait choisir à sa guise. Et s'il restait, à l'en croire, franchement admirateur de Wagner, il se refusait à embrasser la religion wagnérienne.

Ses déclarations, confiées d'abord à la presse, firent scandale quand elles s'étalèrent dans *Harmonie et mélodie*. L'indignation éclata. S'unissant aux musiciens, les hommes de lettres accusèrent Saint-Saëns de renier ses prédilections de jeunesse et d'effacer par cette désertion les éminents services qu'il avait rendus naguère à la cause de l'idéal. Saint-Saëns protesta qu'il avait conscience d'être demeuré le même; seulement la situation était renversée du tout au tout : il ne s'agissait plus de révéler Wagner, mais de réprimer au contraire une idolâtrie extravagante. Ses raisons ne furent

même pas écoutées. La jeunesse lui reprocha de ménager les vieilles perruques de l'Institut, et chacun se prit à le maudire comme le plus vil des renégats.

Mais on peut croire aujourd'hui à la parfaite sincérité de Saint-Saëns. Outre que la dernière manière de Wagner devait en effet le choquer par ses hyperboles, sa « démesure » titanique, il n'avait déjà plus son élasticité première. Certaines intuitions d'artiste, vivaces et nourricières, commençaient à l'abandonner vers 1880. L'équilibre de Saint-Saëns se modifiait profondément. Sa sensibilité, par nature assez faible, ne luttait plus contre son exigeant rationalisme : c'est bien la pire des maladies pour un éclectique, puisque le meilleur lui vient du dehors. Saint-Saëns était perdu s'il fermait prématurément ses portes et ses fenêtres.

D'autre part, il gardait un assez mauvais souvenir personnel de Wagner. Qu'en avait-il obtenu? Quelques compliments sur ses dons de pianiste et sa merveilleuse lecture des partitions d'orchestre : voilà tout. Pas un mot de reconnaissance. Jamais une de ces lettres aux tournures ingénieuses, à l'accent magnanime, par lesquelles Liszt savait remercier ses adeptes et en faire pour la vie ses débiteurs. Wagner affectait d'ignorer les compositions de Saint-Saëns. Mais le jour où un orchestre allemand lui fit entendre la *Danse macabre*, il jugea cette musique aussi plate que grimaçante, sa réprobation fut vive, et Cosima s'en fit le complaisant écho. Tous deux s'étonnèrent que Liszt eût daigné transcrire pour le piano ce triste galimatias. Et Bayreuth s'agita bien davantage après la représentation de *Samson et Dalila* à Weimar. Si Wagner reprochait autrefois à Liszt de monter le *Benvenuto Cellini* de Berlioz sur ce théâtre allemand, il concevait encore bien moins que l'on y jouât Saint-Saëns en 1877, après la proclamation de l'Empire. Ces propos ne manquèrent pas de revenir à l'intéressé. De toute manière, il en eut confirmation trente ans après en feuilletant *Ma vie*, l'autobiographie de Richard Wagner : chacun peut y voir, en propres termes, le jugement du maître sur son ex-admirateur.

Tout en se refusant à communier avec la *Société nationale* dans le culte de Wagner et de Franck, Saint-Saëns aurait bien voulu sauver les apparences. Mais le comité ayant décidé en

1886 d'admettre sur ses programmes les œuvres des maîtres classiques et des compositeurs étrangers, cette réforme jurait tellement avec les intentions des premiers fondateurs que Saint-Saëns envoya sa démission.

Rupture d'autant plus inévitable qu'il nourrissait contre Vincent d'Indy une antipathie radicale. Sans méconnaître le talent de ce jeune homme, il détestait son esprit, un certain esprit absolu, vigoureux, fanatique, où Saint-Saëns croyait voir réunis tous les vices du wagnérisme et du franckisme. Il devait persévérer dans cette aversion jusqu'à sa mort. En 1885, il s'était montré peu soucieux de couronner le *Chant de la cloche* au concours musical de la Ville de Paris. Cette animosité se changea en obsession après la mort de César Franck, lorsque d'Indy, héritier spirituel de son maître, devint par degrés théoricien et chef d'école. La fondation de la *Schola Cantorum* acheva de l'exaspérer. Et c'est pourquoi, rencontrant d'Indy en mai 1898 après la représentation de *Fervaal* à l'Opéra-Comique, il ne souffla mot et détourna la tête. Trois mois après, comme on lui parlait d'élever un monument à César Franck, Saint-Saëns, en une lettre rendue publique, exprima sa désapprobation, sous prétexte que l'influence de ce compositeur sur la musique française n'avait pas été heureuse...

Il ne ménagea pas davantage Claude Debussy. Ayant à juger ses « envois de Rome » au nom de l'Institut, il en condamna les tendances en termes virulents. Debussy, peu enclin au pardon des injures, lui rendit plus tard la monnaie de sa pièce à propos des *Barbares*. Pendant la grande guerre, l'Académie des Beaux-Arts aurait voulu s'adjoindre Debussy, que l'on savait mourant. Saint-Saëns s'y opposa, et son hostilité persévérante fit retarder l'affaire jusqu'à la mort du candidat.

Il découragea l'amitié de Paul Dukas. Auteur d'une réduction de *Samson et Dalila* pour le piano à quatre mains, celui-ci admirait sincèrement la technique et le style du vieux maître. Pour lui en donner un témoignage public, à l'époque où Saint-Saëns était le plus âprement combattu, il lui dédia en 1900 sa *Sonate* pour le piano. Saint-Saëns ne daigna même pas répondre. Cette *Sonate* l'avait sans doute choqué par certaines allures franckistes. Enfin, après *Ariane et Barbe-Bleue*, Saint-Saëns ne s'exprima jamais sur ce drame qu'avec d'amers

sarcasmes. La musique d'aujourd'hui lui était soit indifférente, soit odieuse.

Il n'en continuait pas moins à produire, — « comme un pommier ses pommes », disait-il, — remplissant ainsi une fonction de sa nature, imperturbablement, mais sans illusion sur le sort réservé à ses ouvrages. Une de ses partitions dramatiques essayait-elle quelquefois de reconquérir la scène, le public, défiant, s'abstenait. Et Saint-Saëns écrivait alors à ses fidèles : « Il suffit qu'un opéra soit de moi pour qu'on n'en veuille pas[1] »...

Tout en travaillant comme aux beaux jours de sa jeunesse, l'octogénaire courait le monde. C'était encore pour lui la meilleure façon de se désennuyer, de tromper les déceptions et la mélancolie. Son immense réputation lui valait partout l'accueil le plus flatteur. Partout, les amis de l'art s'empressaient d'applaudir en ce patriarche une éclatante renommée française. Quel contraste avec la vie étroite et morose de Paris! En Espagne, en Grèce, en Égypte, aux Canaries, il allait de fête en fête, et c'étaient des succès, des ovations sans fin, des triomphes et des apothéoses. Prendre le rapide ou le paquebot devenait pour lui un besoin périodique, irrésistible. Le vieillard célèbre et solitaire s'en fut ainsi mourir à Alger le 15 décembre 1921, dans sa quatre-vingt-sixième année. Il se dédommageait par sa gloire personnelle du médiocre intérêt que suscitait son œuvre. A Paris, les derniers amis de ce survivant extraordinaire, les cercles officiels, tinrent à lui décerner un suprême hommage; la IIIe République fit à Camille Saint-Saëns des obsèques nationales.

***

Trois lustres se sont écoulés depuis, et sa mémoire y a peu gagné. Si les concerts jouent régulièrement sa *Troisième symphonie en ut mineur*, que beaucoup tiennent pour son chef-d'œuvre, nos contemporains n'entendent que rarement la *Deuxième symphonie* et jamais la *Première*. L'Opéra a même fini par négliger dernièrement *Samson et Dalila*, malgré son

1. Cité par M. Gheusi à l'Opéra-Comique dans sa conférence du 5 octobre 1935.

prestige inépuisable. Il y avait là peut-être quelque ingratitude. Félicitons-nous donc que le premier centenaire de sa naissance — Camille Saint-Saëns avait vu le jour à Paris, le 9 octobre 1835 — ait ramené l'attention sur cette figure imposante et si curieuse. Des concerts, des représentations de gala viennent de s'organiser au profit d'un monument que l'on désire lui élever. Et certes, si cette manière de rendre hommage à la supériorité est la meilleure, Saint-Saëns mérite pleinement d'être glorifié dans le marbre ou dans le bronze.

Estime, respect, déférence : l'abus n'a pas encore avili ces mots d'une sonorité loyale et grave. Ils expriment des sentiments que les adversaires mêmes de Saint-Saëns ne lui ont jamais refusés. Quelques termes plus forts viendraient sans doute à l'esprit. Si l'on hésite néanmoins à s'en servir, c'est que Saint-Saëns ne semble pas toujours les avoir désirés. Il y a là une incertitude singulière, peut-être une gêne pour l'admiration. Dans son culte exclusif pour les formes musicales, Saint-Saëns nous invite bien souvent à les aimer en elles-mêmes, pour leur beauté propre, sans toujours les soumettre aux exigences de la passion. Une juste série d'accords, des lignes élégantes, un coloris harmonieux doivent suffire, d'après lui, au bonheur de l'artiste. Et tant pis, en vérité, pour l'amateur incompétent qui ne juge de ces choses que par la véhémence de son émotion! Le *Kyrie* merveilleux de Palestrina dans sa *Messe du Pape Marcel* n'exprime aucun sentiment particulier. « Il n'y a là que de la forme », répétait Saint-Saëns avec opiniâtreté « et pas autre chose ». L'art musical peut donc exister sans aucune émotion, sans aucune passion, et c'est alors peut-être que le compositeur a le mérite d'avoir atteint au comble de l'art... Il est bon que ces idées nous soient présentes alors que l'on reprend les œuvres capitales de Saint-Saëns. Celles-ci commandent le respect, car elles ont justement cette beauté intrinsèque de la forme à laquelle il aspirait. La gloire de Saint-Saëns tient à cette perfection. S'il n'eut point de génie, il fut du moins un maître.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le goût âpre et fruité des premiers livres ne se retrouve plus jamais. N'attendons pas que madame Irène Nemirovsky récrive *David Golder*. Il y aura toujours maintenant dans ses ouvrages, avec de la chaleur, certes, et de l'accent, quelque chose de plus voulu, et, par une bizarre contradiction, de plus incertain.

Dans sa pensée, son nouveau livre, le *Vin de solitude*[1], montre l'enivrement qui monte à la tête des jeunes êtres quand ils sont abandonnés à eux-mêmes. Hélène Karol a une mère coquette, dont son père est amoureux. Le père est un petit Juif, et si Bella Safronov l'a épousé, on peut penser que cette fille belle et ruinée n'a pas méconnu son intérêt. Ils vivent médiocrement. Bella peut entretenir autour d'elle juste assez de luxe frivole pour se faire mépriser. Les Safronov ne les voient point.

Hélène, qui vit au bruit des scènes conjugales, adore son père de qui elle tient une sorte d'humour triste, qui n'est point de son âge. Et elle hait sa mère, dont elle ne reçoit que des rebuffades : « Comme tu es gauche, ma pauvre fille!... Tiens-toi droite... » Ma mère, songe-t-elle tristement, ne m'aura appris qu'à manger proprement. Elle endure la bienveillance ironique et le mépris distant de la petite ville où ils vivent au bord du Dniépr. Elle n'a de refuge que près de sa gouvernante, une pauvre Française nommée mademoiselle Rose.

1. Albin Michel.

Cette haine d'Hélène pour sa mère, où un disciple de Freud verrait l'accomplissement d'une loi, va être le sujet du livre. « Ce roman-ci, dit l'auteur, n'a pas été écrit pour ceux qui, au sein d'une famille unie et heureuse, se forgent une solitude imaginaire, ni pour ceux dont les premières années ont été entourées de soins et de tendresses. Mon ambition est de toucher quelques-uns des autres, de ceux qui ont connu le désespoir à l'âge que l'on appelle heureux, mais qui ont eu le courage — ou le bonheur — de continuer à vivre ou à aimer la vie. » Ainsi le roman serait le récit d'une crise dans l'âme d'Hélène, d'un désespoir d'enfant surmonté par le goût de la vie.

Peut-être en effet l'auteur a-t-il eu le dessein d'écrire ce livre. Mais les livres ne sont pas toujours tels qu'on voudrait les avoir faits, et Hélène reste assez indistincte. Vivante, certes, et tous les personnages avec elle; mais les vivants peuvent nous être assez mal connus, et si l'on nous demandait de décrire le caractère d'Hélène, nous en serions assez embarrassés. On dirait que l'auteur était trop près d'elle pour la bien voir. Autant les autres figures sont nettes, et comme gravées à larges tailles sous une lumière éclatante, autant celle-ci nous reste à la fois familière et énigmatique. Elle est le personnage principal, si l'on veut, mais à la façon du récitant, et, bien plus que sa propre aventure, le livre est un tableau de la vie.

Ce tableau de la vie est fait de quatre moments. Dans la petite ville du Dniépr, d'abord : Bella est une coquette de province, qui s'ennuie; son mari est un ingénieur, dont les revenus médiocres doivent suffire à cette femme dépensière et à son avide famille. Hélène grandit, négligée par sa mère; dans les querelles qu'elle entend de loin, elle prend parti pour son père; elle a une imagination active, un caractère décidé, une finesse repliée sur elle-même. Un jour le directeur de l'usine fait venir Karol, et le congédie pour un motif singulier. Il a d'abord blâmé les dépenses de Bella. « Il m'a parlé de tes robes, de tes voyages à l'étranger que, selon lui, je ne puis pas t'offrir sur mon traitement. Il m'a dit que la caisse à portée de ma main était une tentation qu'il ne voulait pas m'infliger. Je lui ai demandé si un sou avait disparu. Il a dit : non, mais cela arriverait inévitablement si votre train de vie ne changeait pas. »

A quelque chose malheur est bon. Karol trouve une place d'ingénieur dans des mines, quitte la ville, découvre des minerais, spécule, fait fortune et appelle sa femme et sa fille à Pétersbourg. C'est au commencement de 1914. Désormais, les Karol seront riches, et leur richesse ira croissant. Mais Karol est pris dans les affaires comme dans un terrible engrenage. La passion du jeu le consume. On le voit à peine à la maison. Madame Karol, encore très belle, a pris un jeune amant, ce petit cousin Max, ce fils des Safronov qui dédaignaient naguère les Karol. Il y a dans cette liaison de la revanche, mais aussi de la passion. Elle va durer de longues années. Bella s'y cramponnera avec une frénésie désespérée. Pour le moment, les amants ne font guère attention à l'enfant. Mademoiselle Rose meurt, et ces années sont pour Hélène celles de la plus douloureuse solitude.

La guerre passe comme un tourbillon, puis la révolution éclate. Les Karol se réfugient en Finlande. Hélène a maintenant quinze ans. Elle commence à connaître son pouvoir. Elle reçoit et elle donne les premiers baisers. On la met en pension à Helsingfors. Pour la première fois, sa haine patiente aperçoit un changement entre sa mère et Max : il était subtil encore et insaisissable. Mais leurs paroles étaient différentes, et leurs silences. Ils s'étaient toujours querellés, mais à présent l'accent de leurs querelles était plus âpre, chargé d'impatience et de colère. « Ils deviennent conjugaux », songeait Hélène. Et elle regarde cruellement le visage vieillissant de Bella. Cette défaite des traits sous les fards, ces rides qui craquellent les crèmes, cette détresse de l'amour finissant, c'est la meilleure vengeance d'Hélène. Le lecteur, qui n'a peut-être pas attaché à ses désespoirs d'enfant autant d'importance qu'elle-même, la retrouve durcie et affermie dans sa haine, guettant son propre épanouissement comme une arme, et bientôt résolue à une revanche atroce. Cet amant auquel sa mère est attachée comme aux raisons les plus secrètes de vivre, elle le lui prendra. Les personnages de madame Némirovsky ne craignent pas de voir clair dans leur cœur.

Les Karol sont maintenant à Paris. Le dénouement approche. L'auteur peut donner cours à son goût de violence et de destruction. Hélène fait comme elle a dit, et en un

moment Max, après avoir d'abord cédé à son goût comme à un amusement, ne peut plus se passer d'elle. Comme on peut penser, la peinture de cette obsession est faite avec le plus âpre talent. Hélène elle-même, après avoir pensé conduire le jeu, commence à s'y prendre. Enfin, elle déclare sans ambages à Max qu'elle s'est moquée de lui, et il part pour l'Angleterre. Le voilà arraché à Bella. La vengeance est accomplie. Mais c'est pour mieux nous montrer la vanité de la vengeance. Bella aura maintenant des amants payés, dont le dernier est un Arménien charnu; et Hélène en viendra à regretter le temps où Max régnait. Un goût de cendre empoisonne toute la fin de ce curieux livre, où le pessimisme hébreu se mêle à l'inconscience russe. Karol lui-même connaît l'inanité du succès. Il est devenu monstrueusement riche, mais le jeu ne suffit plus à le tenir éveillé : il lui faut les nuits blanches et les femmes. Sa vie brûle et s'éteint. Les personnages répètent la même plainte : « Que pouvons-nous faire d'autre? » La mort arrive comme une libératrice. Karol meurt ruiné, en donnant à sa fille les cinq mille francs qui lui restent, et, tandis que Bella triomphante et son horrible amant prennent possession de la maison, Hélène s'en va, sans dire où, décidée à gagner son pain, pleine de confiance dans la vie. La dernière phrase du livre semble lui promettre une ascension triomphale. Je n'en doute pas. Une fille qui se résout froidement à prendre l'amant de sa mère pour se venger d'elle, et qui a ensuite assez de sang-froid pour rejeter cet amusement avant que la tête lui tourne, me paraît parfaitement armée pour la vie. Elle a souffert assurément d'une enfance sans tendresse. Mais encore ne faut-il pas trop la plaindre. Elle a su en tirer un profit ambigu. Les êtres comme elle, nous dit l'auteur, « ont été malheureux, mais ils ont éprouvé aussi une jouissance aiguë qui a décuplé la portée et la signification de leur vie intérieure et dont le souvenir ne s'effacera jamais ».

Hé! répond le lecteur, que nous racontiez-vous? Vous prétendiez qu'Hélène n'avait pas une figure distincte. Nous la voyons au contraire parfaitement. Elle est née imaginative et ironique, avec une tendance à l'amertume, ce qui est un héritage du père et sans doute de la race. Elle tient de sa mère — mais elle ne le saura que plus tard — une sensualité

plus chargée de passion que de tendresse. Elle a l'esprit assez inventif pour se croire Napoléon, et elle a assez le goût de l'action pour rêver qu'elle commande à une armée. Cette activité — ce sont les psychologues qui le disent, — tourne facilement à la méchanceté. Ajoutez une bonne dose d'orgueil longtemps blessé et enfin triomphant, une rancune bien mûre qui assaisonne la vengeance, une violence lucide qui fait pâlir tous les faibles reproches de la morale. Que sa vie intérieure se développe, nous le croyons aisément. Elle n'est que sentiments cachés, haine dissimulée, coquetterie calculée. Ce jeune cœur ténébreux et dur, conscient de sa faiblesse devant la volupté, ne s'attendrit guère, par un raffinement de plaisir, que devant la souffrance qu'il a causée et devant le mal qu'il a fait. Madame Némirovsky lui garde, par une faiblesse bien naturelle, toute sa bienveillance. Mais ce n'est pas du vin, comme elle le dit, que la solitude a versé à Hélène; c'est du poison.

***

Il n'y a que des terres stériles pour être vraiment aimées et chantées avec tendresse. Celle à qui M. Roland de Marès a dédié un émouvant recueil de contes[1] est une immense plaine sans arbres, moitié sablière, moitié marais, que l'on nomme la Campine. Ce pays désolé a des fils qui emportent de lui un éternel regret, comme les Celtes de Flaubert de leurs trois pierres plates. Un petit Campinois est envoyé au séminaire. « Il avait la nostalgie de la grande lande qui, aux jours clairs du printemps et de l'été, quand la bruyère fleurit, se nuance de blanc et de mauve, qui, aux jours d'automne, s'anime comme une mer bercée par le vent du large, qui, en hiver, est recouverte d'une épaisse couche de neige, prend la blancheur émouvante d'un infini de blancheur et de silence. La lande natale s'évoquait à ses yeux avec une puissance qui dominait son âme; et bien qu'elle fût si lointaine, c'était elle qui plus sûrement que l'enseignement de ses maîtres, lui formait l'esprit et le cœur et le rapprochait véritablement de Dieu. »

Les habitants de la lande sont rudes et violents, mais

1. Roland de Marès, *Jap et ceux de la lande*. Mercure de France.

honnêtes et francs. Le drame d'un faux témoignage, qu'il doit porter pour sauver ses paroissiens, déchire le cœur d'un saint homme de curé. Et le goût de dire la vérité est symbolisé par le personnage de Jap, une espèce de monstre difforme qui vivait dans un trou de sable, sous un toit de roseau, et qui faisait des balais. Un jour, il eut l'idée d'aller les vendre à la ville. Il y avait en ce temps-là un roi de Campine et un roi de Brabant. J'imagine qu'il devait y avoir aussi un roi de Hesbaye, car les démêlés des candides Campinois avec les paysans âpres au gain qui cultivent les terres de la Meuse, remplissent une partie de volume. Quoi qu'il en soit, Jap s'en va à la ville où les habitants sont près de le tuer. Il leur échappe, et, dans la campagne, se rafraîchit à une source merveilleusement pure, si claire qu'on y croit voir une petite âme blanche. C'est l'âme de la vérité. A peine a-t-il bu qu'il discerne clairement le vrai du faux, et comme la plupart de ceux qui croient avoir ce don, il brûle d'en communiquer les effets. Il revient à la ville, où le roi l'arrache à ceux qui voulaient le meurtrir, et le garde auprès de lui. Conseiller surnaturellement sage, Jap enseigne au souverain à se défier des ministres flatteurs, des savants égoïstes, des courtisans et des démagogues. Par sa voix, M. de Marès nous fait un petit cours savoureux de sagesse politique. Il enseigne aussi à la princesse à se défier de la poésie qui n'est pas la vérité, et à considérer sans effroi son mariage avec le prince de Brabant, union raisonnable et utile à leurs peuples. Jap a raison en toutes choses, et pour cela il ne connaît plus l'amour ni la haine. La princesse le croit, mais perd en même temps le goût de vivre. Elle ne croit plus à la poésie des choses ni à la musique des mots. Elle ne croit plus aux élans de l'âme. « En me gardant du mensonge, dit-elle, des illusions, de tout ce qui n'est pas, pour ne me laisser en face que de ce qui est, la vérité m'a desséché le cœur et l'esprit. » Jap s'aperçoit alors qu'en proclamant la vérité, il a voué le royaume à des maux plus grands que tous ceux qui naissent de l'illusion. Et il retourne tristement dans sa sablière, pour y fabriquer encore des balais. Mais le vent emporte le toit et la neige l'ensevelit.

Cette Campine sauvage et pure n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. M. Roland de Marès achève son livre par le récit de

cette agonie. Ce sont, comme toujours, les peintres qui ont commencé. Les chasseurs sont venus ensuite, mais, dans ces tourbières dangereuses, ils ne se sont pas risqués fort loin. On a construit pour eux des auberges. Après quoi on a élevé des hôtels pour les gens des villes qui veulent se détendre les nerfs et respirer un air pur. Un train assez misérable souilla l'air de fumées le matin en venant et le soir en repartant. Malgré ces offenses, la vieille lande résistait. Alors sont venus des hommes graves et craintifs, désintéressés pour eux-mêmes, mais tourmentés de l'ardeur de connaître. Et ils ont découvert sous le voile de l'alluvion marine un sol antique, gorgé de richesses. Des plantes, au cours de siècles millénaires, s'étaient changées en charbon. On tenait l'or noir. Ce fut une ruée, une dévastation, la mort de la lande, déchirée par le génie humain. « Pour lui arracher son secret et sa richesse, conclut mélancoliquement M. de Marès, il a fallu tuer sa beauté, car il faut de la joie, du travail et du pain pour tous les hommes ».

***

Je ne sais pas au juste ce qu'est le roman populiste, mais je crois que M. André Thérive le sait. Je crois aussi que M. Léon Lemonnier est un des fondateurs de l'école. Aussi lira-t-on *Cœur imbécile*[1] avec une vive curiosité. Il y a dans le livre des portraits dont la ressemblance est évidente, des scènes qui forment des tableaux, tout un mouvement de sentiments et de caractères. Tout cela est finement vu, pittoresque et piquant. Avec toutes ces qualités, le livre laisse le critique un peu perplexe : je dirai pourquoi.

C'est l'aventure d'Émile Pinjon, l'excellent comptable à la quincaillerie Bourienne, avenue de Saint-Ouen. Pinjon et sa femme habitaient depuis quatorze ans l'impasse Saint-Augustin, à la porte de Saint-Ouen, quand de grands travaux entrepris pour l'agrandissement de Bichat et pour l'aménagement du quartier les chassèrent de leur petit logement. Ils acceptèrent de devenir concierges dans une bâtisse neuve. Parmi les locataires, il y a une actrice de petit théâtre, à engagements douteux, un peu femme galante, et qui vit d'expé-

1. Éditions de la Nouvelle Revue critique.

dients. « Être à court d'argent ne lui procurait aucune humiliation, ni aucune souffrance; elle avait l'habitude de se coucher de temps à autre, avec des tiraillements dans l'estomac et l'espoir que le midi suivant lui apporterait une invitation dans un restaurant chic; il était sans exemple que, à son deuxième repas par cœur, elle n'eût point trouvé quelque gentleman généreux ayant horreur de manger seul. »

Elle se nomme Mathilde, et elle a une amie, Sonia Levinsky, qui fait du théâtre comme elle. Pinjon entre pour accrocher des tableaux, et au premier regard de Sonia, il est pris. « Elle sourit de nouveau, de ce sourire mince et cruel qui fut autrefois celui de Dalila; mais M. Pinjon regardait seulement les yeux, dont le sourire était doux, et il comprit avec un bonheur inexplicable, que ces quelques paroles banales avaient créé une complicité entre Sonia et lui. »

Le roman est le progrès de cette complicité jusqu'à l'amour le plus éperdu : un amour où Pinjon n'obtient rien, et tombe seulement dans un coûteux esclavage. La jalousie douloureuse de madame Pinjon, l'enquête qu'elle fait auprès de la perfide Mathilde, la scène qu'elle menace d'aller faire à Sonia amènent le dénouement. Sonia prend peur et renvoie Pinjon, en gardant de lui un certain nombre de cadeaux utiles. « Pourtant, conclut l'auteur, en croyant l'avoir dupé, elle se trompait. Il emportait d'elle, non pas de beaux souvenirs, mais la douleur mesquine, interminable, de savoir qu'il appartenait à la race des vaincus, la douleur qui lui était nécessaire pour avoir conscience de lui-même à tous les instants de sa vie monotone ».

Représentez-vous Pinjon sous les traits du parfait comptable, le crâne nu, mais traversé d'une mèche soigneusement composée, le nez long et triste, les moustaches tombantes et effilées, de grandes dents plates. Tous les personnages sont plaisamment et exactement dessinés : le gérant, M. Mélèze, et la simple madame Pinjon, et cette Mathilde, blême avec des cheveux noirs, longue et déjà un peu voûtée, qui tire les cartes et cherche discrètement des amants, et extorque si ingénieusement à madame Pinjon des frais de police privée pour découvrir l'adresse de Sonia, qu'elle connaît mieux que personne. Mais c'est justement cet air de parodie, qui, tout en divertissant, déconcerte. On a le sentiment que le comique de

l'aventure vient de la condition des personnages. Pinjon est doucement ridicule et Sonia le berne; s'il eût été plus riche, il eût été un amant heureux. La douleur de madame Pinjon est burlesque, dans cette loge, et avec ses façons populaires; au premier étage, elle eût été tragique. Et nous en venons à conclure que chez les petites gens, les mêmes sentiments qui sont la substance éternelle et la poésie deviennent bouffons. Est-ce donc là le roman populiste?

Évidemment non. L'auteur, dans sa conclusion, nous dit formellement le contraire. La forme que rend la douleur chez des malheureux, si elle paraît risible à ceux que la fortune a mieux doués, est cependant celle qu'il faut à ces pauvres gens pour prendre conscience d'eux-mêmes. Les mêmes sentiments que l'injuste poésie ne connaît que chez des êtres affinés, imaginaires, se développent chez les disgraciés avec moins de beauté, mais avec des effets semblables, et rien n'est plus pitoyable que ces tourments attachés à la condition humaine, quand ils atteignent de pauvres hères, médiocres en apparence et dans le fond égaux aux plus qualifiés. L'idée est belle et féconde. Mais alors pourquoi le livre fait-il rire?

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE

M. Sacha Guitry : *La Fin du monde* (Théâtre de la Madeleine). — M. P.-A. Bréal : *Trois camarades*; M. Eugène Labiche : *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, musique nouvelle de M. Georges Auric (Théâtre de l'Atelier). — M. Maurice Maeterlinck : *La Princesse Isabelle* (Théâtre de la Renaissance). — M. Jean-Jacques Bernard : *Nationale 6* (Théâtre de l'Œuvre) — M. Albert-Jean : *Hôtel des Masques* (Théâtre Montparnasse). — M. André Josset : *Elizabeth, la femme sans homme* (Vieux-Colombier, Théâtre René Rocher).

Les intentions de M. Sacha Guitry ne sont pas toujours comprises de la critique, encore qu'il ne pèche certes point par défaut de clarté. D'aucuns lui ont vivement reproché d'avoir groupé dans *la Fin du monde* des personnages assez conventionnels : la vieille marquise autoritaire, appuyée sur sa canne à béquille, l'évêque optimiste et bon vivant, la vieille servante amoureuse de son maître, le duc en marge de son siècle, le mécène américain, etc. Figures de l'ancien répertoire, a-t-on dit. Il me semble que cette expression eût dû éclairer ceux-là mêmes qui l'employaient. Car comment supposer que M. Sacha Guitry, à qui la lucidité, la malice n'ont jamais manqué, avait besoin de cet avertissement pour savoir qu'il avait emprunté au vieux théâtre les héros de sa nouvelle comédie? Si encore le débat eût porté sur un seul personnage, on aurait pu admettre que l'auteur avait, par inadvertance, laissé quelque convention se glisser dans son jeu. Mais, qu'il

ait sonné un tel rassemblement sans se rendre compte une minute de ce qu'il faisait, est-ce vraisemblable?

Cela dit, qu'est-ce qui a pu pousser l'écrivain à évoquer ces fantômes? — La tendresse. Ici, je m'explique.

Ce qu'il y a de plus personnel, d'absolument original dans le théâtre de M. Sacha Guitry, c'est un certain ton libre, cru, pimpant, vert, un cynisme léger, féroce, un désenchantement sans amertume, spirituel, et d'autant plus incurable et profond. Telle est la part inventée. Elle est énorme. Tout à l'opposé de l'artifice, précisément. Et c'est elle qui assure à l'œuvre sa durée. Mais là n'est pas tout Sacha. Fils d'un grand comédien, comédien exceptionnel lui-même, il a pour l'art de la scène, en général, et en particulier pour celui d'un temps qu'il connut ou entrevit dans son enfance, un amour, un culte, qui va jusqu'au fétichisme. De là ces petites expositions qu'il organise dans les foyers des théâtres où il joue, ces photographies décolorées derrière des vitrines, ces reliques touchantes d'artistes disparus. De là encore, outre la générosité qui souvent l'y incline, le plaisir qu'il goûte aux représentations à bénéfice, aux rétrospectives, aux exhumations théâtrales. Voilà ce que j'appelle sa tendresse. Oui, cet homme qui, dans le domaine sentimental, est tout crépitant de paroles dures (je n'entends viser ici que le dialogue de ses pièces) se laisse facilement émouvoir par tout ce qui appartient ou s'apparente au monde des coulisses, par tout ce qui jadis a brillé sur les planches, et dont il garde un souvenir pieux, à la fois mélancolique et amusé. Faut-il donc s'étonner qu'il ait voulu prêter à de vieilles figures un regain de jeunesse, leur communiquer, en leur insufflant sa propre fantaisie, l'illusion de vivre encore et d'étinceler, durant de longs soirs, aux chandelles?

La comédie, sous son apparence gratuite de pur divertissement, comporte au surplus une leçon. D'optimisme? De la part de Sacha, cela m'étonnerait. Plutôt d'un pessimisme si complet mais si délibérément accepté, qu'il se résout en sourires, en mots drôles, en situations bouffonnes. On parle aujourd'hui de « fin du monde », mais on parlait de même autrefois. Pourtant, il est vrai que des mondes ont bel et bien fini, qui furent remplacés par d'autres, lesquels ont péri à leur

tour. Ainsi en ira-t-il du nôtre, sans doute. C'est la loi. Elle est atroce, mais, puisqu'on ne peut l'éluder, la seule chose qui importe est de finir avec grâce. Telle me paraît être la pensée de M. Sacha Guitry. On voit qu'elle n'est guère consolante pour ceux qui ne sauraient se contenter d'une élégance aussi... suprême. Souhaitons, du moins, à l'actuel duc de Troarn, le héros de ces cinq petits actes pétillants, une fin moins cruelle que celle de son trisaïeul, qui nous est montré dans le prologue. Celui-ci se passe en 1785. Le duc d'alors est à la veille de la ruine. Un visiteur inopiné se présente, une nuit, à la porte de son château. Ce n'est autre que Franklin, en route vers le Havre, où il doit se rembarquer pour son pays. Dans les propos qu'échangent les deux hommes, la sagesse désabusée de la vieille France à son déclin renvoie la balle au bon sens de la jeune Amérique. Le duc fastueux entend dissiper en une dernière fête les débris de sa fortune. Mais, ainsi que nous l'apprendrons plus tard, cette frivolité stoïque ne le sauvera point de l'échafaud. Son descendant — pour l'heure — est mieux partagé. Il n'est poursuivi que par le fisc. Encore nargue-t-il les huissiers. Sur le conseil d'un évêque, il consent à transformer son château en « hostellerie ». Et, parmi les « hôtes payants », survient un milliardaire américain, qui, apprenant que Franklin, jadis, a passé une nuit dans cette demeure, achète le domaine et en nomme le duc lui-même conservateur à vie. Mais, avant d'en arriver à cette conclusion magique, l'auteur a brodé sur l'histoire une intrigue galante et une funambulesque aventure, où l'on voit deux gendarmes arrêter un ministre des Beaux-Arts, victime de sa ressemblance avec un assassin. Ajoutons que l'anecdote, ainsi contée, ne peut que trahir Sacha, puisqu'elle laisse échapper tout ce qui est Sacha lui-même, sa désinvolture, son charme, ce perpétuel jaillissement d'esprit, fusant de réplique en réplique. C'est la duperie des analyses.

Un décor unique, mais très beau. Une interprétation éclatante qui réunit les noms de MM. Sacha Guitry (les deux ducs de Troarn), Marcel André (le peintre Debucourt et le galant ministre), Jean Coquellin (l'évêque), Henry-Houry (Franklin et le milliardaire 1935), R. Seller (l'huissier), et ceux de mesdames Jacqueline Delubac, Grumbach, Pauline Carton.

***

Trois camarades, la comédie en trois actes et quatre tableaux qui occupe la majeure partie de la soirée dans le spectacle de l'Atelier, est la première pièce d'un jeune auteur : M. P.-A. Bréal. En dépit d'une fin artificielle, l'ouvrage a de sérieuses qualités. On peut négliger la conclusion, qui ne gâte, en somme, que les dernières minutes, puisque tout le reste se distingue par une grande justesse de dialogue, une mesure, une pudeur, d'autant plus méritoires que le sujet est délicat, pénible, parfois scabreux.

L'auteur met en scène trois jeunes gens d'aujourd'hui : deux étudiants en médecine et un peintre, qui logent en commun et luttent ensemble contre la misère. La donnée est sans aucun rapport avec *la Vie de bohème* de Mürger, où l'impécuniosité a pour causes soit l'excès de fantaisie, soit la paresse, soit l'imprévoyance, bref le refus de se plier aux conditions d'une existence régulière, bourgeoise. Ici, les trois jeunes gens aspirent, au contraire, à rentrer dans la règle. L'un des carabins, le ventre creux, trouve encore le courage de piocher ses examens, l'autre accepte un emploi de terrassier dans un chantier du métro, pour gagner la subsistance du groupe. Le peintre trafique de ses toiles comme il peut. Tous sont victimes d'un ensemble de conditions qui les dépassent, à savoir la situation économique du temps présent, la crise. Nous sommes loin, comme on voit, de l'excentricité.

Il serait intéressant de comparer *Trois camarades* au *Mal de la jeunesse* de M. Ferdinand Brückner. Certes, les deux œuvres ne sont pas de la même taille, et les débuts de M. P.-A. Bréal, quels qu'en soient les mérites, ne peuvent être mis en parallèle, quant à la valeur, avec l'ouvrage du maître autrichien. On ne trouve nulle part, chez M. Bréal, cet accent profond qui saisit chez Brückner, et, à chaque instant, creuse comme de brusques lézardes dans le carton-pâte des morales traditionnelles. Mais les héros des deux drames sont aux prises à des fatalités analogues. Leur cas, à l'origine, est presque identique. Étudiants d'Allemagne, étudiants de France, les uns et les autres sont des « désaxés », comme on disait en 1925. Or, leurs réactions sont toutes différentes. Les Allemands ont sombré

dans le désespoir. Il est vrai que, pour eux, le problème personnel s'aggrave d'un sentiment d'amertume nationale. A leurs propres soucis matériels s'ajoute la dépression due à la conscience de la défaite. Mais il est curieux de noter que, aussitôt engagés sur la pente désespérée, ils s'y jettent avec élan, avec une sorte de lyrisme. Dès lors, ils oublient les causes premières de leurs maux. Ils passent rapidement du plan économique au plan philosophique. Ils confrontent leur déchéance au problème du destin, ce qui les porte à accélérer celle-ci pour l'harmoniser avec les tourbillons cosmiques. Dans le désordre, ils cherchent encore l'infini. Combien les Français sont plus rationnels, plus positifs! Ils demeurent constamment, étroitement attachés aux données immédiates de la question, aux postulats de la difficulté. Le point de vue métaphysique leur échappe entièrement. Et quant à la morale, c'est rare qu'ils élargissent le débat jusqu'à la mettre en cause. Ils demeurent fidèles aux principes admis, au statut social, alors même que la nécessité les oblige à les transgresser, parfois.

Le charme de *Trois camarades* tient au tact extrême avec lequel l'auteur a observé et traduit la rudesse tendre qui est le caractère de l'intimité entre tout jeunes garçons. Une jeune fille, une étudiante, en proie aux mêmes embarras pécuniaires que les trois compagnons, s'introduit dans leur logement, un soir. Ils lui donnent l'hospitalité. L'un des garçons en abuse, ou plutôt cède à un entraînement qu'il soupçonne d'avance qui sera partagé. De là, des complications qui font l'objet même de la pièce. Peut-être ne suffisent-elles pas cependant à créer une progression dramatique. Parfois l'intérêt languit, l'action piétine. Et j'ai dit que la fin manquait de vraisemblance. Mais ce sont là défauts de facture. Le nom de M. P.-A. Bréal est à retenir.

L'interprétation est excellente. Nous louerons, en tête, M. Julien Bertheau, qui brille, dans toutes ses créations, par une sensibilité rare. Puis MM. Régis Outin et Pierre Ducornoy, tous deux pleins de naturel, de jeunesse vraie. Mademoiselle Claude Génia joue le rôle de Miel, l'étudiante, avec délicatesse. Enfin, mademoiselle Hélène Gerber montre un art très fin de la caricature dans une silhouette de petite grue du Quartier Latin.

Le spectacle se termine par une éclatante reprise du *Misanthrope et l'Auvergnat*, d'Eugène Labiche. Ce comique bon enfant a gardé toute sa verdeur. Certes, il est un peu mécanique, mais d'un mécanisme admirablement adapté à la scène, ou, pour mieux dire, aux planches. Les rythmes du tréteau, de la foire y sont encore sensibles. Et c'est merveille de voir que la vertu n'en est point usée. Ces gros effets (gros, mais subtilement déclenchés par un maître du théâtre, expert à toutes les roueries) déchaînent encore le rire. Labiche n'a point été remplacé. L'autre soir, voyant la salle en joie, je pensais qu'un Labiche aujourd'hui nous manque, pour nous dérider.

Cette reconstitution est présentée avec un goût exquis, menée, du commencement à la fin, avec un entrain endiablé. Dullin en personne joue le Misanthrope. Son sens aigu de la satire y triomphe. Mais Dullin n'est plus à louer. Je voudrais attirer l'attention sur l'interprète de l'Auvergnat : Daniel Gilbert. Cet acteur est un grand comique. Dans son emploi, il n'a son égal sur aucune scène parisienne, et ce qui m'étonne c'est qu'on ne l'ait pas encore « découvert ». Il possède ce qu'il y a de plus rare dans la farce : la franchise, la bonne humeur authentique, la sincérité rayonnante. M. Marcel d'Orval est parfait dans un rôle de grotesque : Coquenard, l'homme de cheval.

Une charmante musique de M. Georges Auric accompagne le jeu et les couplets.

***

Voici madame Cora-Laparcerie de nouveau installée au Théâtre de la Renaissance. Tous les amis de la scène s'en réjouissent. Une salle remise à neuf, un plateau entièrement rééquipé, c'est là plus qu'un effort méritoire, c'est une vraie vaillance, en nos temps difficiles. Malheureusement la première œuvre représentée n'a pas justifié les espoirs que nous avions formés. Elle était pourtant signée d'un grand nom : Maurice Maeterlinck.

L'auteur a mis à la scène dans *la Princesse Isabelle*, le singulier petit village de Gheel, près d'Anvers, dont il est aussi question dans *la Monnaie de plomb*, le dernier volume des

Hauts-Ponts, le roman de M. Jacques de Lacretelle. On sait que, dans ce hameau, selon une coutume fort ancienne, bien antérieure à nos idées modernes sur l'aliénation mentale, les fous paisibles sont hospitalisés chez les habitants, qui les surveillent et les emploient à divers travaux. D'où une population étrangement mi-partie qui, parfois, pour un regard mal informé, semble confondre ses frontières : les sains d'esprit et les autres.

On conçoit très bien ce qui a pu séduire M. Maeterlinck dans cette originale confrérie. Outre que les mystères de l'être l'ont depuis sa jeunesse attiré, à mesure qu'il avançait en âge, il fut porté de plus en plus à s'intéresser aux efforts tentés par la science pour sonder l'inconnu. C'est ainsi que le poète des *Serres chaudes*, le mystique du *Trésor des humbles*, toujours en quête d'explications, devint grand liseur d'ouvrages techniques, puis répandit par le monde les réflexions que ses lectures lui inspiraient. Comme il prêtait à ces ouvrages de vulgarisation la magie d'un style tout ensemble clair et voilé, semblable à une brume transparente, il obtint dans cette voie d'immenses succès. Quelques critiques difficiles, malgré tout, ne cessèrent d'estimer qu'un peu de philosophie personnelle eût été préférable à ces larges synthèses livresques, fort éloignées des recherches dont elles nous offraient le tableau. Cependant, l'homme de cabinet, l'homme d'études était resté poète, fidèle, en son cœur, aux créatures de songe qu'il avait évoquées avec tant de bonheur au temps de ses débuts. Peut-être même lui arrivait-il de penser, parfois, qu'il y avait plus de secrets encore dans l'âme de la princesse Maleine, d'Aglavayne, de Sélisette et de Mélisande que dans la ruche ou la termitière : je veux dire qu'il soupçonnait que les observations exactes des entomologistes ouvrent moins d'abîmes à la méditation qu'un simple coup d'œil de pitié ou d'effroi, jeté sur la nature humaine. En même temps, les vieux refrains du folk-lore flamand ne cessaient de résonner dans la mémoire de M. Maurice Maeterlinck. L'atmosphère des contes enchantait toujours son esprit. Le miracle de *l'Oiseau bleu* naquit de ce retour aux ferveurs premières. Et la réussite de l'ouvrage tint à ceci que l'auteur, encore qu'il fût déjà fort enfoncé, à l'époque, dans ses lectures savantes,

avait su interdire l'accès de son rêve aux idées nouvelles puisées dans sa bibliothèque, alors que le déséquilibre que nous avons eu le regret de noter dans *la Princesse Isabelle* a pour cause précisément l'intrusion de l'observation scientifique dans le monde imaginaire. L'œuvre offre un fâcheux mélange, non point de pensée (car la pensée inventée s'accommode à la rêverie poétique, s'en fait une parure et la soutient, la prolonge) mais de notions acquises et d'évocation légendaire. Au surplus, on éprouve un sentiment pénible à constater que, dans la pièce, la partie d'exposition, qui est celle où le didactisme l'emporte de tout son poids sur le rêve, est la plus soutenable à l'audition, parce qu'on a, du moins, l'impression, à ce moment, d'apprendre quelque chose, de s'instruire, comme un étudiant, au cours de psychiatrie; tandis que lorsque l'imagination entre en jeu, elle se cogne aux murailles, d'une aile rompue, comme un pauvre oiseau prisonnier dans une chambre.

***

Nationale 6, la nouvelle comédie de M. Jean-Jacques Bernard que nous offre le Théâtre de l'Œuvre, est une manière de conte bleu. Seulement la Belle, au lieu de dormir au Bois, ne cesse de guetter, derrière sa fenêtre, la route par laquelle le Prince charmant, pense-t-elle, ne peut manquer de venir. Il arrive, en effet, sous les aspects d'un sémillant jeune homme, dont l'auto a versé au tournant voisin. Mais le beau garçon n'est pas seul. Il est accompagné de son père, un homme entre deux âges, encore vert, élégant, de surcroît romancier célèbre, et qui n'a pas renoncé à plaire, ou, du moins, se croit encore capable d'y réussir. L'auto ayant pris feu à la suite de l'accident, les deux voyageurs, qui ne sont pas pressés (ils se rendaient à Nice en villégiature, en attendant de s'embarquer, dans trois semaines, pour les Indes) acceptent l'hospitalité qui leur est offerte par le père de la jeune fille, un petit retraité de l'enregistrement.

Tout cela s'arrange très aisément, très vite, comme dans les féeries, et nous voilà prévenus. Si l'observation des sentiments est minutieuse, attentive à n'outrepasser jamais le

ton juste, à demeurer en dehors de tout éclat, voire à se traduire par des silences plus significatifs, plus pathétiques, à certains moments, que des paroles, l'atmosphère générale de l'action est celle des rêves. Elle en gardera l'invraisemblance, délibérément acceptée comme toute naturelle. Bien plus, à l'observation psychologique, soucieuse d'exactitude, s'entrelacera constamment un lyrisme, qui, sauf que le vers n'y est pas employé, ne sera pas sans rappeler les passages où les anciens auteurs de pièces poétiques donnaient libre cours à leurs effusions, sous forme de tirades, de couplets, de cantates à deux voix. M. Jean-Jacques Bernard a osé ces mélanges. D'où, parfois, de légères dissonances. A côté de telle réplique si vraie qu'elle donne l'impression de la chose qui, dans la circonstance, ne manquerait pas d'être dite certainement, l'on entend des mots qui, eux, ne seraient certainement pas prononcés; à côté d'expressions très strictement accolées au sens intérieur, à la psychologie, résonnent des phrases un peu enjolivées, qui semblent plutôt la traduction par l'auteur des sentiments inconscients qu'éprouvent ses personnages. Il faut tout le doigté de M. Jean-Jacques Bernard pour faire accepter ces ruptures d'équilibre et les imposer comme la trame même de sa mélodie.

Donc, voici les deux voyageurs, Antoine, l'écrivain, et Robert son fils, un jeune peintre, installés chez les parents de Francine. Celle-ci est tout de suite tombée amoureuse de Robert. Mais Robert demeure indifférent, maussade même, alors que son père s'éprend de la jeune fille. Pourtant Robert occupe ses loisirs à peindre le portrait de Francine et, comme Francine est jolie, il lui débite des compliments où elle croit voir une déclaration déguisée. Elle s'en ouvre à Michel, son vieux papa, un imaginatif comme elle, et Michel partage ses illusions. Seule, Élisa, la mère, qui, dans la famille, représente la plate raison, le bon sens terre à terre, semble douter, ou plutôt attendre, car elle rayonne d'espérance, mais répugne, par tempérament, à prendre ses désirs, surtout quand ils sont trop beaux, pour des réalités. La prudence d'Élisa était justifiée. Au moment où Antoine se prépare à demander Francine en mariage pour lui-même, il s'aperçoit qu'elle aime Robert, et qu'elle croit que la demande concerne le jeune homme.

Mais Robert n'aime point Francine. Dès lors tout s'effondre. Les voyageurs partiront et Francine restera seule avec ses parents. La route elle-même, par laquelle le rêve était venu, l'abandonne. Voici que la nationale 6, par décision administrative, sera reportée un peu plus loin. Les deux rêveurs, Michel et sa fille, n'ont plus d'autre ressource que d'aimer leur intérieur, leur chez soi, leur maison. Le bonheur n'accourt pas du fond de l'horizon. Il est au foyer même. A condition, toutefois, pour Francine, qu'un fiancé s'y présente, venu du village voisin, sans doute. Mais cela, l'auteur ne le dit pas, et ce serait une autre pièce.

J'ai marqué le mélange des tons. Mes préférences vont aux notations psychologiques, toujours si fines chez M. Jean-Jacques Bernard. La complicité de Michel et de Francine est très joliment peinte, mais ce qui m'a paru le plus remarquable, dans l'ouvrage, c'est la dextérité sensible avec laquelle est dénoué le petit imbroglio de la méprise amoureuse et de la déclaration. Il n'y a pas d'explication nette; tout est simplement suggéré, effleuré, et cependant tout est clair, tout est émouvant, parce que le silence y vient, à point nommé, au secours de la parole.

M. Abel Tarride joue avec un savoureux naturel le rôle du père de Francine et madame Germaine Michel est excellente dans le personnage d'Élisa. Mais la soirée nous a apporté la révélation d'une ingénue véritable, chose si rare. Il s'agit de mademoiselle Blanchette Brunoy. Cette débutante unit à la jeunesse, au charme physique, des qualités exceptionnelles de sensibilité, de pudeur, une exquise mobilité d'expression dans la joie et la peine. On m'assure que, lors d'un récent concours du Conservatoire, mademoiselle Brunoy n'avait même pas obtenu un second accessit. C'est dans l'ordre. La voilà promise à une brillante carrière.

***

Hôtel des Masques, de M. Albert-Jean, ne retiendra pas longtemps notre attention. Nous avons dit ici même, il y a peu de temps[1], toute l'admiration que nous inspire le bel effort

1. *Revue de Paris*, 15 août 1935.

poursuiv par Gaston Baty depuis quinze ans. Qu'il nous soit donc permis d'être plus réservé d'éloges sur le nouveau spectacle du Théâtre Montparnasse. Il nous a déçu et ennuyé. Gaston Baty est attiré par les pièces qui expriment ce que Gérard de Nerval appelait « l'expansion du rêve dans la vie réelle », ou encore la prépondérance de l'imagination dans notre représentation du réel. Il ne faudrait pourtant pas que ce goût entraînât notre ami à se cantonner dans une vue qui ne laisse pas de paraître assez étroite et artificielle, dès qu'un auteur dépourvu d'invention se borne à l'illustrer mécaniquement. Nous connaissons trop Baty pour supposer un seul instant qu'il ait cédé à la tentation de déployer, à l'occasion d'un ouvrage médiocre, ses dons prestigieux de metteur en scène. Cependant, nous souhaiterions que la qualité intrinsèque, proprement littéraire du texte, requît davantage son attention. Déjà, *Prosper*, en dépit du succès qu'il obtint, nous avait inquiété. *Hôtel des Masques* vient redoubler nos perplexités. D'autant plus que, cette fois, le metteur en scène a paru moins sûr de ses moyens. Certes, chaque tableau, pris isolément, est fort bien présenté, meublé, habillé, éclairé. Mais, dans les changements de décors, dans le mouvement général du spectacle, la réussite est, pour le coup, moins heureuse. Les « noirs », je veux dire les intervalles d'obscurité entre les tableaux, durent quelques secondes de trop. Et surtout, j'estime fâcheuses certaines imitations trop directes du cinéma, lesquelles, d'ailleurs, même au cinéma, sont déjà usées; par exemple, le procédé qui consiste à entrecouper le récit d'un personnage par des scènes jouées représentant les événements passés qu'il raconte.

Bref, nous adjurons Gaston Baty, de prendre garde, et nous donnons à nos critiques le sens d'un avertissement solennel.

***

Le grand succès remporté par *Élizabeth, la femme sans homme*, au Théâtre du Vieux-Colombier, nous enchante pour plusieurs raisons : 1° Il récompense enfin la splendide obstination de René Rocher, le fortifie sur les positions conquises de haute lutte; 2° il révèle un jeune auteur de talent, ce

qui, pour les amis du théâtre, est une vraie joie; 3° il ajoute un nouvel éclat à un genre qui nous est cher, et cela dans la voie même où nous nous sommes personnellement efforcés : le théâtre historique à tendance psychologique; 4° enfin, cette belle réussite met en lumière une fois de plus le superbe tempérament dramatique d'une comédienne que nous admirons : madame Germaine Dermoz.

M. André Josset a porté à la scène la haute et énigmatique figure de la reine Élizabeth d'Angleterre, laquelle est aussi, comme nul ne l'ignore, l'héroïne d'un drame célèbre de M. Ferdinand Brückner. L'auteur français a eu pour dessein plus spécialement de peindre les orageuses amours de la reine et du comte d'Essex, alors que, chez M. Brückner, l'anecdote amoureuse a pour fond une peinture politique du gouvernement d'Élizabeth et de sa rivalité avec Philippe II d'Espagne. Au surplus, par la conception scénique, par le style, les deux ouvrages diffèrent totalement. M. Josset, avec beaucoup d'habileté, a concentré l'intérêt autour de quelques personnages : la reine, Essex, d'abord; puis Burghley et son fils Cecil, les deux ennemis d'Essex; enfin le protégé de celui-ci, Bacon, lequel, passé au camp adverse, collaborera plus tard à la perte du favori.

Du point de vue de la construction dramatique, peut-être d'aucuns trouveront-ils que le drame s'engage trop lentement : la situation au deuxième tableau répète un peu, en effet, la situation du premier. Mais, outre que, dans les drames historiques, quelque insistance n'est point inutile, au début, pour la clarté de l'exposition, l'auteur, sans doute, a voulu ces recommencements, afin de mieux marquer le rythme habituel des étranges relations qui unissent la reine vieillie au jeune et beau « Robin », comme elle le nomme : ce sont des querelles furieuses, suivies de caresses passionnées. A chaque réconciliation nouvelle, les honneurs pleuvent sur Essex, mais l'essentiel lui est refusé, entendez que la reine élude toujours de se donner à lui. Les titres, les charges considérables ne semblent accumulés sur la tête du favori que comme des compensations à cette dérobade éternelle. Et cela dure depuis des années. Là est l'énigme d'Élizabeth. Elle ne sera expliquée qu'au dernier tableau.

A ce mystère irritant, ajoutez, chez la reine, la duplicité d'un caractère impérieux, où la passion n'exclut point les calculs de la politique ni même les précautions de la prudence. Ainsi, quand Essex est promu au commandement des armées, il est rare qu'on ne lui adjoigne pas quelque homme de guerre éprouvé, chargé de le seconder, au besoin de le guider. Le favori supporte impatiemment cette tutelle déguisée. Ou bien encore, Elizabeth s'obstine à ne pas accorder à Essex les places qu'il demande pour ses clients, en particulier pour Francis Bacon, lequel ratiocine de toutes ces bizarreries dans sa cervelle philosophique, et, déjà, entrevoit de très loin que l'astre de son glorieux ami pourrait bien, un jour, se voiler brusquement. Comme dans la pièce de M. Brückner, le personnage de Bacon tient, dans l'œuvre de M. Josset, une place importante. M. Paul Œttly a composé, de cet intellectuel ambitieux et rusé, une saisissante figure.

Donc, à l'issue d'une dispute plus violente encore que les autres, au cours de laquelle la reine, exaspérée par la jalousie, a giflé publiquement le beau Robin, celui-ci se voit confier la mission très enviée d'aller châtier les rebelles d'Irlande. Il s'éloigne, mais, auparavant, arrache à Elizabeth la promesse que, s'il rapporte la victoire, elle mettra fin au long supplice de l'amant insatisfait. Cependant les affaires d'Irlande se gâtent. Essex, après avoir signé une trève avec les rebelles, revient inopinément en Angleterre escorté d'une troupe d'officiers. Il arrive au château de Whitehall, une nuit, par une pluie battante, impatient d'obtenir de la reine la récompense promise. Mais une trêve n'est pas une victoire. De plus, le retour d'Essex, accompli dans des circonstances obscures, a toutes les allures d'un complot. Cédant aux conseils de Cecil, Elizabeth fait arrêter l'audacieux. Traduit devant la Chambre étoilée, dont le procureur est Francis Bacon, son ancien client, Essex sera condamné à mort et décapité. Le drame de M. Josset ne nous fait pas assister à cette fin lamentable. L'action se termine au soir de l'arrestation. Le dernier tableau est un épilogue. Il nous représente Elizabeth à la fin de son long règne, chargée de gloire, mais environnée de fantômes, hantée par le souvenir du beau « Robin », qu'elle a fait périr sur l'échafaud. C'est ici que se place la révélation

du secret qui empoisonna toute sa vie. Violentée à l'âge de quinze ans, elle demeura marquée par cet horrible attentat. D'où, à l'égard de certains rapprochements physiques, une insurmontable répulsion, une peur, que ni le sentiment de l'amour ni le désir même ne purent vaincre.

L'ouvrage de M. André Josset est écrit avec soin. Là ne réside cependant pas, selon nous, son principal mérite. Celui-ci est d'essence proprement dramatique. Il réside dans un enchaînement vigoureux des scènes, et dans la franchise du jeu, l'exploitation franche, directe, un peu sommaire peut-être, de situations simples, nettement posées. Toutes ces vertus sont non seulement servies, mais portées à leur plus haut degré de pathétique puissance par l'interprétation éclatante de madame Germaine Dermoz. On objectera que l'intellectualité du personnage historique, toute la part de redoutable glace qui recouvrait ses laves grondantes, y est sacrifiée quelque peu. Mais la véhémence magnifique de la comédienne emporte tout. C'est une admirable création, qui lui fait grand honneur.

J'ai loué, en la personne de M. René Rocher, le directeur de théâtre. Je louerai également l'acteur. Il a dessiné un portrait subtil, très finement nuancé du tortueux Robert Cecil. M. Jacques Erwin joue Essex avec fougue. Le reste de l'interprétation, qui comprend MM. Jean Fleur, Jean Danne, Jean Vernier et mademoiselle Reinhardt, est excellent.

Il serait injuste de ne pas associer au succès le nom de M. André Boll. Son goût, dans ce théâtre, est partout visible. C'est lui qui a présidé à la réfection de la salle. Lui encore qui a composé les décors d'*Elizabeth*, dessiné les maquettes des costumes.

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

L'INDUSTRIE DU CAOUTCHOUC (*suite et fin*).

Dans nos deux précédents articles nous avons tracé en larges traits les vicissitudes qu'a subies cette importante industrie depuis une trentaine d'années.

On a vu que le plan de restriction, dit plan « Stevenson », s'était montré insuffisant, après quelques années de fonctionnement, à restaurer l'équilibre entre la production et la consommation. La baisse des prix, sous le poids croissant des stocks visibles, conduisait l'industrie caoutchoutière à la catastrophe.

L'accord international conclu en avril 1934, et qui englobe, cette fois, pour lutter contre le danger commun, la quasi-totalité des producteurs, paraît capable de rétablir la situation. Mais son fonctionnement est compliqué, très délicat et il est vraisemblable qu'il doit avantager, au moins durant plusieurs années, certaines catégories de producteurs. Il y a donc intérêt à l'examiner de près.

Cet accord n'est plus un plan de restriction — comme l'était le « plan Stevenson » — mais il tend à adapter, en principe, les éléments de la production aux besoins présumés de la consommation.

On saisit de suite combien le fonctionnement peut devenir délicat.

Des chiffres de base ont été fixés pour chacun des pays producteurs. Mais le Comité international chargé de surveiller le fonctionnement de l'accord pouvait modifier ces contingents mensuellement et, en fait, à la fin de décembre dernier, il les avait réduits de 30 p. 100. Pour les années suivantes et jusqu'en 1938 on a envisagé et admis un relèvement dont nous ne pouvons donner, ici, le détail. Ajoutons qu'en ce qui concerne l'Indochine, dont la production encore à ses débuts n'atteignait pas le quart de la consommation de la métropole, elle a été laissée momentanément en dehors de l'accord, étant entendu qu'une entente ultérieure fixerait ses possibilités d'exportation sur les marchés extérieurs.

En outre la fixation des contingents de base — susceptibles, comme on l'a vu, de restrictions — l'accord a stipulé l'interdiction de toute nouvelle plantation (sauf celles ayant le caractère d'expérience) et la limitation du remplacement des arbres devenus improductifs.

Bien que trop peu de temps se soit déjà écoulé pour que l'on puisse apprécier utilement les résultats que donnera cette organisation complexe, on doit enregistrer qu'elle a été rapidement suivie d'un sensible relèvement des cours du caoutchouc sur le marché anglais où ils s'inscrivirent à 8 pens en novembre 1934. Depuis, ils ont, d'une façon générale, fléchi de nouveau et ils se tiennent, maintenant, assez proches, semble-t-il, du prix de revient moyen de la plupart des exploitations.

Les stocks restent, d'ailleurs, élevés. Sans doute faut-il tenir compte des ventes — incontrôlables — des petits producteurs indigènes, ainsi que d'une certaine fraude. Cependant la principale entrave actuelle au raffermissement des prix provient surtout de la crise.

Quand la consommation reprendra nettement sa rapide progression, l'accord des producteurs jouera à plein et devra donner des résultats satisfaisants.

Toutefois, une nouvelle question se posera alors. Depuis quelques années la culture ne s'opère plus seulement par plantation franche, mais aussi par le greffage qui, après de longs tâtonnements, est parvenu à être mis parfaitement au point. Et l'expérience démontre que les arbres greffés peuvent produire annuellement le double des pieds francs. Étant donnée la limitation des arbres de remplacement dans les vieilles plantations, l'avantage du greffage devra se faire très sérieusement sentir avant qu'il soit longtemps. Il est évident que les plantations greffées se trouveront particulièrement bien placées au moment où la consommation reprendra sa marche ascendante, ce qui peut être assez proche grâce aux nouveaux débouchés qu'il est permis d'envisager.

C'est, en fin de compte, une considération capitale que ne doivent pas perdre de vue les capitaux qui s'intéressent aux valeurs de caoutchouc.

Ainsi que je le proposais à la fin de ma chronique du 15 septembre, et après avoir suivi les différentes variations de cours de quelques valeurs boursières, j'ai préparé une étude sur six d'entre elles.

Celles-ci seraient susceptibles de procurer une plus-value intéressante à brève échéance, tout en assurant un rendement moyen.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).